
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L'APPEL DU SOL

CET OUVRAGE FAISANT PARTIE DE LA *« COLLECTION DES PRIX GONCOURT »* ÉDITÉE SOUS L'ÉGIDE DE L'ACADÉMIE GONCOURT, COMPOSÉ EN GARAMOND ET IMPRIMÉ SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE NATIONALE DE MONACO, A ÉTÉ TIRÉ A DEUX MILLE NEUF CENTS EXEMPLAIRES DONT : CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 150 SUR VERGÉ PUR FIL CRÈME FILIGRANÉ DU MARAIS, ET DEUX MILLE SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 151 A 2.900 SUR VÉLIN CRÈVECŒUR CRÈME FILIGRANÉ DU MARAIS. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, QUELQUES EXEMPLAIRES H. C. RÉSERVÉS AUX MEMBRES DE L'ACADÉMIE GONCOURT, AUX AUTEURS ET AUX COLLABORATEURS DE LA PRÉSENTE ÉDITION.

EXEMPLAIRE

ADRIEN BERTRAND

L'APPEL DU SOL



LES ÉDITIONS
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE DE MONACO

AU CAPITAINE
GEORGES BERTRAND
DU 6e BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS

EN SOUVENIR
MON PETIT FRÈRE
DE CE SOIR TRAGIQUE DE L'ÉTÉ 1914
OU NOUS NOUS SOMMES RENCONTRÉS
SOUS LA MITRAILLE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE BAPTÊME DU FEU

LE bataillon était engagé sur un plateau. On avançait lentement. La veille, l'étape avait été longue. Les hommes sentaient encore, après trois heures de repos, une quarantaine de kilomètres dans les jambes et, dans les reins, deux journées et deux nuits de voyage. En colonne, par compagnies et par sections, l'un derrière l'autre, les chasseurs se suivaient. Ils marchaient la tête basse, sans un mot, remontant parfois le sac sur les épaules, de leur geste mécanique. Leurs bérets émergeaient des seigles hauts et de l'avoine.

C'était la guerre. On marchait droit devant soi, sans rien épargner. Première dévastation : celle des cultures. Et ces paysans, respectueux hier des moissons ingrates, saisis déjà par cette ivresse de meurtre, prenaient plaisir au saccage des champs. Ils assouvissaient leur rancune pour les durs labours des hivers passés, pour les gerbes moisies par la pluie, pour toutes les infidélités de la terre. Quelques-uns, qui étaient réservistes, songeaient, en abattant avec le canon du fusil les céréales

lorraines, aux blés qu'ils venaient d'abandonner, à la veille du fauchage, dans leurs hautes vallées des Alpes et sur leurs traversiers des Cévennes.

Il faisait encore presque nuit. Le silence était impressionnant. La plaine montait en pente douce jusqu'à une crête qui bornait l'horizon. A cet endroit, le ciel se frangeait d'une teinte orange. A mesure qu'on avançait la couleur s'élargissait, des nuances mauves remplaçaient le gris. Un brouillard humide encadrait la lisière de la forêt.

— Un matin d'Ile-de-France ! cria le sous-lieutenant Lucien Fabre, qui marchait en tête de sa section, au capitaine Nicolaï.

— Un pauvre soleil, répondit l'officier.

De son bras il montrait le disque rose, qui émergeait, face à eux, de la colline et trouait la brume. Il prononçait *povre*. Son poing, qui tenait la pipe allumée, restait tendu vers le soleil, en un geste de moquerie et de pitié. Nicolaï comparait cette aube aux aurores provençales, aux irruptions fantastiques de lumière sur le bleu de la Méditerranée ou sur les cimes rouges de Corse.

Il ajouta :

— Voilà pour le saluer !

Un long sifflement venait de traverser l'air; un éclatement sourd le déchira.

Tous les chasseurs levèrent la tête brusquement. Quelques-uns s'arrêtèrent. Ceux qui les suivaient les heurtèrent, faillirent les faire tomber. Il y eut des protestations :

— Prends garde !

— Mais avance donc !

— *Zou, zou, despatcho té !*

Et, avec cela, une inquiétude vague, un étonnement plutôt du bruit entendu.

Pour le coup, tout le bataillon était réveillé.

Le même sifflement traversa l'atmosphère.

— C'est nos obus qui nous précèdent, expliqua le caporal Gros. Quand on a débarqué, un artilleur m'a prévenu.

Les lourds montagnards adhérèrent à l'explication. Ils n'étaient pas curieux. Ils acceptaient le cours des choses. Ils ne récriminaient pas. La marche se poursuivit.

De nouveau le bruit aigu se fit entendre, suivi de six détonations. On avait perçu l'éclatement par derrière la colonne, pas loin. Un nouvel émoi passa sur le bataillon.

— C'est le baptême du feu, mes enfants, fit le capitaine Nicolaï de sa voix timbrée.

Les rayons obliques du soleil levant l'aveuglaient. Il porta la main sur son front pour abriter ses yeux bleus et regarder vers la crête, à l'horizon. On ne voyait rien. La fumée de sa pipe formait, de place en place, un petit nuage qui ne se dissipait point. Il se retourna, embrassant ses chasseurs d'un beau regard paternel.

— Allons, dit-il, en avant, en avant !

— Alors, c'est eux, mon capitaine ? dit un homme derrière lui.

— C'est eux, répondit machinalement Nicolaï, en consultant sa carte.

Il n'avait pas attaché grande importance à l'événement.

— C'est eux, répéta l'homme à son camarade.

La phrase avait fait en une minute le tour de la compagnie. Pour le coup, chacun se redressa. Une grande fierté venait de s'emparer d'eux : ils avaient reçu le

baptême du feu. Inconsciemment, chacun ressentait un orgueil puissant. Une grande joie, en même temps. Ce n'était que cela !... Alors, ce n'était pas terrible. Il y eut comme une détente qui traversa tous les rangs. Le soleil montait enfin dans un ciel tout bleu. On avança plus allégrement.

— Ce n'est guère impressionnant, dit le sous-lieutenant Fabre au sergent Vaissette, qui était à côté de lui.

Vaissette rajusta son binocle et ne répondit pas. Il était naturellement expansif, étant méridional, et bavard, étant universitaire. Car, dans le civil, Vaissette enseignait la philosophie au lycée de Toulon. Mais il aimait, avant de parler, s'être fait une opinion.

On avançait, à présent, dans un champ de betteraves. La terre humide collait aux souliers.

— C'est que, dit le sergent, nous nous sommes fait de ce cataclysme une idée certainement exagérée. Il en est toujours ainsi : l'appréhension ou le désir d'un événement en émoussent par avance la terreur ou la joie.

Il chancela, ayant trébuché contre un sac fauve, qui avait fait partie d'un équipement allemand. Il s'ensuivit un grand tintamarre de son bidon, de son quart et de son fusil. Car Vaissette portait ces objets militaires sans aucune grâce; son béret lui descendait jusqu'au front et sa musette cachou battait presque ses talons.

Il pensa tout haut :

— Les Allemands se retirent.

Et, revenant à son idée, il ajouta :

— Autrefois, c'est le baptême du feu qui impressionnait les recrues. Il leur est indifférent aujourd'hui. C'est qu'on les baptise à coups d'obus et non pas à coups de boulets. Le danger est pire, mais moins visible, car les

canons ennemis sont plus éloignés. Les hommes, qui ignorent le péril, ne le redoutent point. Souhaitons qu'ils n'aient pas plus peur quand ils le connaîtront. Mais, peut-être, à mesure qu'ils se seront plus familiarisés avec lui le craindront-ils davantage, à l'inverse des guerriers impériaux et révolutionnaires, qui furent de plus en plus héroïques depuis l'angoisse de Valmy jusqu'à Waterloo.

Il avait fini par parler tout seul, s'étant éloigné du lieutenant Fabre, qui guidait sa colonne devant lui, surveillant ses distances avec celle de droite et celle de gauche. Vaissette rattrapa, en courant, son officier, tenant sa musette, tirant sur son fusil, afin de les empêcher de danser.

— Du reste, dit-il en matière de conclusion à son chef de section, qui, ne saisissant plus la suite des idées, l'entendit avec ahurissement; du reste, la guerre sera finie avant trois mois.

La crête, à présent, se dressait à deux kilomètres à peine. Tous les regards se fixaient sur elle : chacun comprenait confusément que la manœuvre de la compagnie consistait à l'atteindre. On avait hâte d'y arriver. Sa ligne morne, barrant le ciel, paraissait inquiétante. De là-haut, on verrait enfin largement l'horizon devant soi.

Les compagnies du bataillon s'étaient engagées, à droite et à gauche, dans les bois. La quatrième restait sur le plateau, entre les lisières. Les hommes éprouvaient une impression de solitude. Ils semblaient habitués déjà au sifflement inoffensif qui fendait l'air. Le capitaine Nicolaï ne perdait pas des yeux l'espace qui s'étendait devant lui : au fond du décor il distinguait une haie, quelques arbustes.

Une détonation formidable retentit.

Nicolaï fit trois pas en avant, comme poussé par un courant d'air. Ses oreilles bourdonnaient. Il se retourna au bout d'un instant, encore stupide. Derrière, il y avait, dans l'argile humide, un trou béant, comme l'orifice d'un puits. La fumée se dissipait alentour. Un chasseur se relevait, à côté, et secouait ses vêtements tachés de boue. Les betteraves étaient déchiquetées. Elles glissaient, avec de la terre molle, au fond du trou qui se refermait. Une main crispée, raidie, émergeait, tenant un fusil, de la terre éventrée.

Les sections s'étaient arrêtées. On avait vu de partout l'éclatement de l'obus tombé entre le capitaine et sa compagnie. Un grand frisson passait sur tous les chasseurs: le premier d'entre eux venait d'être tué à l'ennemi.

Le sous-lieutenant Fabre et le lieutenant Serre, quittant leurs hommes, s'étaient précipités vers leur chef.

— Vous n'avez rien, au moins, mon capitaine? demanda Serre.

Le sergent Vaissette aussi, sans qu'on sût pourquoi ni comment, était là. Il était fortement impressionné. De sa main fine et sale il brossait la vareuse du capitaine; il mettait dans son geste une tendresse émue et protectrice. Fabre regardait le cadavre du petit fourrier, enfoncé dans le sol. Vaissette eut enfin la vision du tombeau béant. Il pâlit. Machinalement, il tira sa montre.

— Il est six heures et quart, fit-il.

On ne l'écoutait point.

Nicolaï avait tiré son épée du fourreau. Largement, il salua la dépouille couverte de boue, puis, élevant l'arme, il commanda :

— En avant !

Les sections de nouveau s'ébranlèrent. Déjà, les hommes s'étaient calmés. En passant devant le trou de l'obus, ils tendaient la tête, pour tâcher de voir au fond.

Et puis, ce fut épouvantable.

Deux nouveaux percutants venaient d'éclater dans l'intervalle des sections. En même temps, trois déchirements secs, précis : et les shrapnells et les éclats tombèrent du ciel.

— Couchez-vous ! cria le sous-lieutenant Fabre.

Tous les hommes s'allongèrent immédiatement. Ils restaient immobiles, collés les uns contre les autres, la face contre terre. Ils semblaient rigides. Les détonations bourdonnaient partout, à droite, à gauche, devant, derrière. Par moments, on entendait un cri. Mais pas un homme ne bougeait, comme si le moindre geste eût été un signe fait à la puissance de mort.

On avait soif; on avait la gorge serrée; personne ne parlait. Les hommes ne savaient même pas ce qu'ils ressentaient. Ils tâchaient seulement d'habituer leur oreille à distinguer l'endroit où éclaterait l'engin. Un ou deux malheureux atteints par quelque éclat s'étaient levés, hurlant, pour s'éloigner. Ils avaient été recouchés à jamais par l'averse de fer. Cela avait servi de leçon. On ne remuait plus. Certains avaient des crampes. D'autres se croyaient blessés à la jambe, au bras; ils se tâtaient avec la main, mais sans oser faire de geste, prudemment. La section, étendue par la plaine, semblait la carapace d'une tortue.

Le lieutenant Fabre était étonné de ne point recevoir d'ordres du capitaine.

— Il faudrait envoyer quelqu'un, dit-il à Vaissette, qui se trouvait à ses côtés.

— J'y vais, répondit celui-ci.

Avant que l'officier eût pu répondre, le sergent courait par la plaine, le buste en avant, exposé à tous les coups, seul debout par cette immensité, buttant contre une betterave, s'enfonçant dans un trou, heurtant un corps allongé, trimbalant tout son équipement, et, le lorgnon pendu par une ficelle à son cou, cherchant son chemin de ses grands yeux craintifs de myope.

Le capitaine, le voyant venir, avait compris :

— Retournez vite, en rampant, lui cria-t-il de loin, soucieux de lui épargner une avance de quelques mètres. Qu'on ne bouge pas tant que durera le bombardement. D'ailleurs, je n'ai pas d'ordres.

Vaissette, qui n'était pourtant pas très militaire, s'était mis au garde à vous, fiché droit, telle une statue. Autour de lui l'air sifflait, comme perforé. C'étaient les balles des fusils allemands qui se croisaient.

— Mais couchez-vous donc ! hurla le capitaine.

Il ajouta :

— C'est un fou !

Vaissette porta la main à son béret, salua, et, du même rythme de ses grandes enjambées hésitantes, rejoignit son lieutenant.

Il s'allongea à côté de lui, rendit compte de l'ordre reçu. Il se borna à ajouter, en confidence :

— J'ai eu bougrement peur.

Fabre étendit le bras, lui serra la main. Alors seulement le sergent Vaissette, agrégé de philosophie, comprit que ce qu'il venait de faire était très beau.

Pendant une heure les explosions continuèrent. Cela devenait morne et plus terrible. Le soleil brûlait les nuques. De temps à autre, Lucien Fabre tirait sa

montre. Il lui semblait que l'après-midi devait s'avancer : quelques minutes à peine s'étaient écoulées. L'atmosphère était continuellement déchirée par l'éclatement des explosifs. Parfois, quelques balles passaient, venaient s'aplatir près de vous, se fichant dans le sol, ricochant, faisant voler un morceau de betterave, une motte de terre.

-- Mais que font donc nos artilleurs ? grogna le caporal Bégou.

— Si ce n'est pas malheureux ! répondit son camarade de combat.

Les autres ne disaient rien. Ils ne pensaient même pas. Ils se serraient côte à côte, semblables à des ruminants couchés par les prés, inquiets.

— Tout de même, déclara Vaissette, c'est plus dur qu'on ne croit.

Le lieutenant s'était assis, insoucieux du danger. Tout en promenant ses regards sur sa section couchée, il allumait une cigarette. Les explosions étaient si nombreuses que vraiment il était inutile de prendre des précautions. Vaissette l'avait imité, mais il restait silencieux.

— A quoi songez-vous ? lui demanda Fabre.

— Je songe, répondit Vaissette, que pas un de ces hommes n'a pensé à reculer. Je songe qu'ils attendent tous la mort avec une acceptation résignée et stoïque. Je songe que certains d'entre eux sont déjà inanimés. Or, nous consentons par une sorte d'instinct au sacrifice, sans en éprouver la beauté ni en percevoir la raison. Et pas un de nous ne s'est dit encore qu'il affrontait ces périls pour la patrie.

— C'est là, repartit l'officier, ce qu'il y a de plus

haut dans notre sacrifice. C'est un martyre inconscient pour une idée qui nous dépasse. Nous n'avons pas plus la claire notion de cette grandeur que tout à l'heure vous n'avez eu celle de votre courage.

— Croyez-vous, mon lieutenant, reprit Vaissette, que ce fut le cas des guerriers vantés par l'histoire, combattants de Marathon ou soldats de l'an II ?

— Sans doute, fit celui-ci, car en présence de la mort, l'être humain n'obéit plus qu'à l'instinct physique de sa conservation ou bien à une volonté fixe de dévouement, née d'enthousiasmes antérieurs et demeurée en lui.

— C'est une discipline militaire et morale, ajouta le sergent. La résignation chrétienne, le fatalisme musulman et le stoïcisme des païens antiques n'ont pas connu de plus belle expression. Cette heure de bataille met pour moi tout cela en lumière. La plus grande noblesse humaine, et la plus haute vertu, n'est pas de mourir pour une idée, de mourir pour sa patrie : c'est d'accepter tranquillement la mort, sans savoir. Et c'est la vraie façon de mourir pour son pays...

— Vaissette ! regardez mes héros, interrompit le lieutenant Fabre en lui désignant sa section.

Le sergent, qui avait renoncé à faire tenir son pince-nez en ces heures critiques, sortit paisiblement d'un étui ses lunettes. Il considéra la section sur laquelle pleuvaient les rayons du soleil au zénith et les éclatements de la mitraille...

Tous les chasseurs s'étaient endormis.

CHAPITRE II

LA RETRAITE

LA pluie... Une averse froide et régulière, qui a lavé toutes les feuilles. On glisse sur la terre, qui s'attache aux souliers, les entoure d'une carapace épaisse. Le précoce automne des pays lorrains semble, en ces derniers jours d'août, triompher déjà de l'été.

Le 36e bataillon de chasseurs alpins était resté, la veille, étendu dans la plaine et caché dans le bois. A la nuit, il s'était avancé jusqu'à la crête. Il l'avait occupée sans combat : les tirailleurs allemands l'avaient évacuée. On comptait quelques morts et plusieurs blessés dans les compagnies. Personne n'avait encore tiré un coup de fusil. On n'avait pas vu l'ennemi.

De là-bas, près des batteries sans doute, des projecteurs trouaient l'air, comme pendant le jour les obus. Ils balayaient l'étendue de leurs rayons déployés, semblables aux branches d'un éventail. Le plateau dévalait vers une rivière. Sur l'autre rive, assez loin, une ferme brûlait. Rien ne troublait le silence nocturne.

— Ils tiraient sur nous à dix kilomètres de

distance, disait le capitaine Nicolaï, qui fumait toujours.

— Nous allons le leur faire payer cher, déclara le lieutenant Serre.

Celui-ci manquait en général d'esprit critique et jamais on ne l'avait pris pour un génie. Mais il était ponctuel et naturellement courageux. Sorti du rang, il était dur pour les autres et pour lui. Ses jugements étaient prompts. Il les imposait à ses inférieurs, car il avait le sens de la discipline. Il aimait à les énoncer, sans du reste être en mesure de les défendre. Il ne se faisait pas de ce monde et des événements une conception philosophique.

Nicolaï ne lui répondit pas. Ces obus, venus de si loin, le déconcertaient. Il connaissait à fond son métier. Jamais il n'eût pensé qu'on pût employer contre des troupes de l'artillerie lourde. Les Allemands inauguraient là une tactique nouvelle, qui l'inquiétait.

Le sous-lieutenant Fabre se taisait. Pour la première fois, il venait de réaliser ce qu'était la mort. Il ne tirait point de déduction profonde, mais les visions de la journée l'accablaient. Il se rappelait la main crispée du caporal enfoui dans le trou du premier obus. Il voyait le crâne saignant d'un de ses chasseurs, la cervelle maculant le béret, l'agonie de l'homme, la pauvre alliance prise au doigt pour la renvoyer à la femme, la lettre à écrire. Pendant le bombardement, il avait discouru avec Vaissette. A présent, il avait sommeil.

— L'embêtant, poursuivit Serre, c'est qu'on n'a pas de journaux. Il faudrait savoir ce qu'ont fait les Russes depuis trois jours.

Le capitaine ne répondait pas : il suivait son idée. Il dit enfin :

— Nous n'avons prévu l'emploi de canons lourds que contre les fortifications.

Il restait rêveur.

Mais Serre ne s'occupait pas de ce genre de problèmes. Les idées générales plutôt que le détail des choses se présentaient à son cerveau.

— Voilà le Japon, dit-il, qui s'en mêle. C'est regrettable. Quand l'Allemagne aura été anéantie, nous ne pourrons pas nous donner des airs de matamores. Elle pourra toujours nous jeter cette excuse : « Le monde entier était ligué contre nous. »

Nicolaï conclut :

— L'essentiel est que cette artillerie n'ait aucune mobilité. Alors, nos 75 reprendront tout leur avantage.

Ils se turent. La pluie s'était mise à tomber. Leur seul abri était un maigre prunier. Ils étaient accroupis sous l'arbre, enveloppés dans leur longue pèlerine. Lucien Fabre sommeillait.

Le sergent-fourrier apporta un ordre du chef de bataillon.

— A vos sections, vite, nous partons, commanda le capitaine.

Le roulement des sifflets, les appels des sous-officiers réveillaient les hommes. Ils s'étiraient, se frottant les yeux, cherchant leurs fusils, remettant le sac. Quelques-uns voulaient faire le café. Mais on ne devait pas allumer de feu. Puis, on n'avait pas le temps. Les sections s'étaient à peine reformées que déjà l'on se mettait en marche.

— En avant, en avant ! criait Fabre à sa colonne, qui défilait devant lui.

On pénétra à droite dans le bois. En traversant un fossé les hommes tombaient, roulaient dans l'eau et dans la vase, jetaient tous le même juron. La route était interminable. Puis on déboucha sur un plateau, qu'on descendit. On longeait à présent un cours d'eau. La quatrième compagnie était en tête. Lorsqu'on dévalait une pente, on apercevait par derrière, dans la nuit grise, tout le bataillon. Quelques hommes s'étaient arrêtés, n'en pouvant plus. Fabre voyait, le cœur navré, sa section se débander.

Vaissette était désolé. Il portait deux fusils, afin de soulager un des chasseurs. Il courait de l'un à l'autre, pour les encourager. Il faisait ainsi au moins trois fois l'étape. Il confia à son officier :

— J'avais gardé des morceaux de sucre en réserve pour moi. Je les ai distribués aux hommes pour qu'ils les sucent. Il n'est pas de meilleur aliment. Mais ils n'en profitent point. Ils rient.

Il ajouta :

— Que faisons-nous ?

— Nous marchons, répondit l'officier. Vous le voyez. Je n'en sais pas davantage.

— C'est ce qui me coupe bras et jambes, affirma le sergent qui trottait à côté de Fabre. Je n'ai point de ressort quand je ne connais pas le but.

— Mais, personne ne le connaît, Vaissette, fit le jeune homme.

Vaissette était sceptique. Cela le dépassait. Il croyait encore que si son chef ne lui disait rien c'était par défiance. Celui-ci insista :

— Je ne sais rien !

— Et le capitaine ? demanda l'entêté sergent.

— Lui non plus, affirma l'officier.

— Et le commandant ?

— Je ne pense pas.

— Et le général, fit brusquement le sous-officier ?

Le sous-lieutenant allait proclamer son scepticisme. Mais il songea soudain que Vaissette était son inférieur. Alors, il se tut.

Vaissette avait un esprit subtil, dangereux et entêté. Il ajouta pour lui-même :

— Il faut tout de même bien qu'il y ait une direction...

Son lieutenant lui dit :

— Voilà bien la guerre. Nous ne savons rien : il faut marcher. Nous ne savions rien : il fallait nous faire tuer. Et nous n'apprendrons que nous sommes vainqueurs que par un ordre du jour du général en chef.

Un peloton de dragons passait sur le bas côté de la route, au grand trot. On criait : « A droite ! à droite. » La section s'écartait pour faire place aux cavaliers. Les chevaux vous éclaboussaient jusqu'au visage. Les hommes penchaient la tête sur l'encolure de leur bête, laissaient leur lance battre ses flancs. Le dernier, un maréchal des logis, énervait sa monture à coups d'éperons, afin de provoquer ces écarts qui suscitent l'admiration et la crainte des fantassins. Il avait un casque prussien pendu à sa selle. Les chasseurs se le montraient. C'était le premier casque à pointe qu'ils voyaient.

— Où allez-vous ? lui cria Lucien Fabre.

— En reconnaissance, mon lieutenant, lui dit le dragon en arrêtant son cheval.

— Mais où ça ? poursuivit le premier.

— Je ne sais pas. Voulez-vous que j'aille le demander à l'officier ? fit avec complaisance le maréchal des logis.

— Non, non, merci, répondit Fabre. Continuez !

Et, se tournant vers Vaissette :

— Vous voyez !

Le jour pâle se levait. Mais aucune nuance ne variait l'uniformité du paysage, passif sous la pluie. Les uniformes recouverts d'une couche de boue gluante, le chemin, les arbustes, les collines, le ciel, tout était vêtu de la même couleur grise. L'eau ruisselait de partout. On avait même renoncé à fumer.

La compagnie déboucha sur une large chaussée. C'était une route nationale. Celle-ci pour le moment, était encombrée par un convoi qui défilait.

On s'arrêta.

Mais le convoi passait toujours, n'en finissait point. Les chasseurs s'étaient assis le long du fossé. Fabre et Serre se portèrent à hauteur du capitaine qui se tenait à côté du chef de bataillon.

Tous ces véhicules reviennent de la ligne de feu. Leur allure est singulièrement hâtive. Les chevaux peinent. Ce sont des fourgons de munitions, des voitures de vivres, des fourragères. Elles se suivent, interminablement. Les conducteurs dorment sur les sièges, cachés sous des toiles de tente ou des sacs.

— Le convoi n'en finit pas. On ne peut pourtant pas l'arrêter, déclare le commandant.

Un caisson arrive, traîné par un seul cheval. Les trois artilleurs ont des pansements.

— Vous êtes blessés ? fait Nicolaï.

Mais ils ne répondent pas. Ils n'ont pas compris. Ils se laissent bercer par les cahots, presque sans connaissance.

Et maintenant il y a des blessés sur chaque voiture.

Une fourragère en porte six étendus, à demi morts. Des chariots réquisitionnés : les bâches vertes, décolorées, ruissellent. Des voitures de livraison : on lit les enseignes : « Au Bonheur des Dames » et « Les Magasins réunis » sous les éclaboussures jaunes. Des omnibus d'hôtels : et des blessés toujours, à l'intérieur, qui s'éveillent à cette aurore triste.

Aucun officier ne parle. Chacun a senti une angoisse étrange l'envahir.

— Il faudrait s'informer, dit le commandant.

Depuis un moment Nicolaï s'obstine à bourrer sa pipe, qui est déjà pleine.

— C'est le convoi d'un corps d'armée, qui va se ravitailler, explique Serre.

Mais maintenant, il y a des hommes qui marchent, à côté des voitures. Des blessés, surtout, la tête bandée, le bras en écharpe. Le sang qui a traversé le pansement apparaît, décoloré.

Quelques chasseurs se sont avancés le long de la route.

— Eh bien ? fait l'un.

— Qu'est-ce qu'on a pris ! murmure un des blessés qui défile.

— Il ne reste plus un homme à la compagnie, ajoute son camarade.

Nicolaï est intervenu :

— Voulez-vous retourner à vos rangs ? fait-il d'une voix brusque à ses hommes.

Un sous-officier du train trotte le long de la colonne. Il passe devant le groupe des officiers. On ne lui demande rien. Mais il sait, lui. Il leur crie :

— Depuis vingt heures, nous battons en retraite sans arrêt. C'est épouvantable !

Personne n'a bougé. Le lieutenant Serre hausse les épaules. Il lui crie :

— Imbécile !

Lucien Fabre n'ose parler à Nicolaï. Nicolaï est très occupé à enlever la boue de son capuchon, avec son mouchoir. Mais le jeune homme n'est pas certain que ce soit la pluie qui ait rendu humides les joues de son capitaine. Pour lui, une lassitude sans bornes l'a envahi, une détente tragique, qui voudrait s'exprimer en un sanglot. Il cherche des yeux Vaissette. Vaissette est là, derrière, avec la section, qui regarde passer, les yeux dilatés, le lamentable défilé.

Et cela continue. A présent il y a autant de piétons que de voitures. Des canons avec des hommes jusque sur l'affût. De l'infanterie de ligne, des chasseurs à pied, des artilleurs. On ne reconnaît plus les uniformes, tant la poussière et la boue les ont souillés. Il y a des blessés qu'on a déshabillés pour trouver la plaie. Ils sont à moitié nus sous l'averse. La matinée est glaciale. La plupart des hommes n'ont plus de sac ni de fusil. D'autres, la veille, par la retraite sous la brûlure du soleil, ont abandonné même leur capote. Ils fuient, à présent, avec leur pantalon garance, leur chemise et leur képi. La pluie régulière les transperce.

Point de compagnies. Pas même de régiment. Tous pêle-mêle. Et chez tous la même hâte, le même épuisement. Un frisson d'épouvante s'est emparé de tous ces gens-là. On dirait que l'ennemi les talonne. Ils marchent aussi vite que le leur permet la fatigue. Ils crèvent de faim.

Bientôt, c'est pire. Parmi les soldats, il y a des civils. Des paysans qui se sauvent aussi : leurs voitures vermou-

lues, traînées par les rosses dont n'a pas voulu la réquisition. Toute une famille sur un char, allongée sur un matelas. D'autres à pied. Un homme tire par la corde une génisse. Une femme pousse une brouette, dans laquelle hurle son enfant. Les vieilles sont endimanchées. Elles ont mis, pour partir, leurs meilleures hardes. Elles relèvent lamentablement leurs robes pour ne pas se salir. Il y a là un petit bourgeois qui trottine, en tenant par la main ses trois filles : il gesticule avec son parapluie. Il est en veston, sans manteau, une serviette sous le bras, et, sur la tête, un chapeau haut de forme. Il dépasse les bornes du grotesque. On n'a plus envie de rire : il fait pitié.

Nul ne sait où il va. Nul, dans la tourmente, ne s'inquiète du lieu où il couchera le soir. Ils fuient. Ils se sauvent devant l'invasion.

Il y a moins de voitures à présent. Mais toute la chaussée regorge de soldats. Des enfants encore. Ce sont les régiments de l'armée active qui viennent d'être balayés. Et des vieillards aussi : les garde-voies des lignes ferrées. Ils ont vu la retraite. Alors ils s'en vont sans avoir reçu d'ordres, de peur d'être pris. Ils sont en bourgerons blancs sous l'eau qui ruisselle. Plusieurs, paternels, portent les enfants de femmes épuisées.

Il y a beaucoup de blessés toujours. On s'habitue à les voir. Mais leur nombre impressionne. Et puis voici qu'on les bouscule. Un train régimentaire passe sur la route, en sens inverse. Il faut lui faire de la place. Quelques hommes, harassés, se couchent sur le talus. On les piétine. Des batteries passent, toutes confondues, les minces canons de 75, les courts rimailhos avec leurs deux attelages. Sur chaque affût, sur chaque caisson, il y a des

blessés ou des traînards. Parfois une paysanne s'est juchée là. Les conducteurs hurlent, frappent les chevaux, bousculent les voitures, écrasent les soldats.

Tous les officiers du bataillon ont fini par se réunir sur le bord de la route. Quant aux hommes, ils ont déjà accepté cet état de choses. Ils ont tous regagné leur section. Des feux se sont allumés. On a pu boire du café. Le commandant a décidé de traverser le convoi, pour continuer son chemin. Et le bataillon défile, ruisselant d'eau, mais impeccable. On sent que les fuyards éprouvent, à le voir, une honte. Certains apostrophent les chasseurs à la hâte, pour s'excuser.

— Qu'est-ce que vous allez recevoir !

Ceux-là répondent :

— On y va, on y va !

— Tous les officiers ont été tués !

— Et ta sœur ? répond un petit engagé de vingt ans.

Le bataillon, cependant, a traversé la route. Il a repris sa marche sous la pluie.

Le capitaine Nicolaï a pris le petit sous-lieutenant Fabre par le bras. C'est un gamin. Il est sorti de Saint-Cyr il y a un an. Le vieil officier se sent envahi pour lui d'une tendresse immense. Et le jeune homme, en éprouvant l'affection de ce rude soldat, est ému jusqu'aux larmes.

— J'aurais voulu, dit-il, être tué hier !

Le capitaine n'a pas répondu. Il a laissé éteindre son brûle-gueule.

— C'est honteux, poursuit Lucien Fabre. Un pays qui a de pareils fuyards ne mérite pas qu'on meure pour lui.

— J'espère, mon enfant, dit Nicolaï, que votre décision a été prise une fois pour toutes, et que maintenant elle est sans appel. Ce ne sont pas des circonstances fortuites, comme la vue de cette retraite, qui peuvent rien changer à la gloire de ce pays ni à notre volonté de le servir.

Il répéta, dans une extase sourde :

— Servir !

Et dans ce mot, il y avait bien en effet vingt ans de servitude, la discipline brisant sa volonté, l'obéissance à des chefs bornés, la misère des garnisons, la déception des tableaux où l'on ne figure pas, les ennuyeuses campagnes d'Afrique, les hivers dans les casemates alpines, la nostalgie ce soir des libres manœuvres en montagnes, le regret des clartés méridionales, toute une jeunesse flétrie dans l'attente de cette guerre qui tardait à éclater.

Sa figure, empreinte de gravité tranquille, était pleine de majesté.

— Vous verrez, dit-il, que l'obéissance passive, la servitude seront les vertus de la campagne. L'enthousiasme s'en va. L'abnégation demeure. Ce qui fait notre force en temps de paix la fera plus encore en temps de guerre. Il ne s'agira pas d'être crâne un jour en courant à l'assaut. Il s'agira d'obéir, d'attendre, d'oser, d'entreprendre, de persévérer. Il s'agira d'attaquer ou de subir le feu de l'ennemi après avoir été le témoin d'une retraite. Il s'agira d'aller, soi, de l'avant, quand on en sait qui se cachent. Il s'agira de se faire tuer pour des gens inconnus, à l'arrière, là-bas, qui ne se soucient point de nous, qui s'ingénient à ne point grossir nos rangs, qui édifient des fortunes scandaleuses sur nos cadavres.

» Voilà, mon enfant, ce que la Patrie attend de vous.

Voilà la nature du grand sacrifice : sacrifice morne, triste, simple et patient. Vous ne devez pas en sentir le mérite ni chez les autres, ni chez vous. Et s'il doit aller, demain ou dans plusieurs mois, jusqu'à la mort, même alors considérez-le comme une chose simple. Si je tombe, ayez dès maintenant cette volonté d'entraîner votre section ou toute la compagnie. Si vous tombiez, j'accepterais cette servitude avec soumission : elle n'arrêterait pas mon élan à conduire nos hommes où on m'en aura donné l'ordre, par delà les tombeaux.

CHAPITRE III

LA MORT D'UN SOLDAT

Le village de Vassinville, sur le flanc d'un coteau, descend jusqu'à la rivière. Une centaine de maisons blanches autour de l'église, le long du cours d'eau. Alentour, des champs de betteraves, quelques vignes, des houblons mûrs sur leurs perches, des vergers dont les arbres plient sous le poids des mirabelles d'or.

La quatrième compagnie vient d'occuper le village. Les Allemands sont signalés sur l'autre rive. Il y en a partout, dans les prés dont les foins n'ont pas été coupés et dans les hautes avoines. On est entré dans Vassinville en se glissant le long des maisons éclairées par la lune. Aucun bruit. Pas d'ennemi. Avec une inconscience étonnante les rares habitants dorment. La plupart des maisons sont vides depuis trois jours. Le bétail, oublié, mugit.

Le capitaine Nicolaï a fait établir une barricade à la sortie du pont. Toute attaque sérieuse ne peut se produire que par là. Une charrue renversée, une porte, quelques volets, des poutres, des chaises, des sacs de blé

trouvés à côté dans un grenier. Le lieutenant Serre tiendra le pont.

Quant à Lucien, il est sorti du village avec ses hommes. La crête qui domine, à droite, doit être défendue. Elle descend en pente douce, plantée de jeunes sapins minuscules, jusqu'au ruisseau; elle commande plusieurs gués. Le reste du bataillon occupe les hauteurs qui suivent.

Les premières lueurs du jour firent briller la rivière et vibrer la brume, qui traînait sur l'eau jusqu'aux roseaux des berges.

Une sentinelle, qui guettait de l'autre côté du pont, cria :

— Aux armes !

L'homme était possédé par la terreur. Il se précipita vers Serre :

— Mon lieutenant, dit-il, ils sont là. Ils sont là. Je les ai vus !

— Bougre d'animal, répondit l'officier, calme-toi. Nous sommes ici pour les recevoir.

Il tâchait de les distinguer en fouillant avec ses jumelles le paysage. En effet, presque invisibles, des uniformes se dessinaient à la lisière des bouquets de bois, parmi les céréales : une ligne de tirailleurs marchant vers le ruisseau.

— Va prévenir le capitaine, dit-il à son ordonnance.

Tous les hommes tenaient leur fusil dans leurs lourdes mains. Ils serraient la crosse pour bien sentir sa protection. Ils ne se parlaient pas. Le danger de la mort leur paraissait plus réel que deux jours avant sous le bombardement. Tantôt, ils s'aplatissaient dans le fossé ou derrière la barricade, pour s'abriter; tantôt, sans

prudence, ils sortaient la tête, le buste, pour les voir arriver.

— Ils sont trop loin, déclara Serre.

L'officier repérait la distance avec minutie. Il se tenait au milieu de la route, sans penser au danger, sans émotion, sans conscience du reste de la grandeur de cette minute.

Un chasseur glissa sur le talus, jurant de toutes ses forces.

— Veux-tu te taire, fit l'officier. Tu auras quatre jours de prison.

Ainsi, borné et courageux, Serre restait ponctuel. Il remarqua encore, non sans étonnement :

— Les voici en tirailleurs. Ils avancent par bonds. C'est curieux : ils manœuvrent comme nous.

Il ajouta, non sans admiration à l'égard de ses adversaires :

— Ils auraient pu faire leurs classes au bataillon !

Mais tout de suite, pour corriger son éloge :

— Nous les verrons à la charge ! J'ai lu, dans le journal, qu'en Alsace ils se sont rendus pour une tartine de pain.

Les uns derrière les autres, les Allemands s'étaient engagés sur la route droite qui menait au pont. On distinguait leurs casques gris. Leur vue provoqua chez l'officier un mouvement de fureur haineuse. Il n'y tint plus. Les yeux flamboyants, il ordonna :

— A huit cents mètres... sur ces cochons qui avancent... feu à volonté !... Feu !

Une brusque décharge, une décharge unanime de la section. La peur contenue de tous les hommes s'échappait, se détendait avec la fusillade. Un crépitement joyeux

continua. Il y eut des rires, quelques plaisanteries. Une dizaine d'ennemis avaient dégringolé.

— Visez bien, nom de Dieu ! visez bien, criait Serre.

Il avait saisi le fusil d'un homme et tranquillement, comme au champ de tir, prenait son temps avant de faire feu.

— Voilà qui doit vous amuser, j'espère.

C'était Nicolaï qui, derrière lui, jugeait des coups.

— Descendez donc leur officier, Serre, dit-il. C'est ce grand diable, à droite, qui court d'un arbre à l'autre.

L'homme désigné tomba. Du coup l'avance était brisée net.

— Cessez le feu ! commanda le lieutenant.

Les hommes s'apostrophaient, se bousculaient, riaient, étaient heureux. On n'avait pas reçu une seule balle.

— Avant, on croit que ce sera terrible, fit un chasseur. Ce n'est pas bien grave quand on y est.

C'était un peu le sentiment de tout le monde. Serre était désappointé.

— Jamais, dit-il, nous ne les aurons au bout de notre baïonnette.

Profitant du répit, les Allemands cachés derrière les saules s'enfuyaient.

— Attendez la suite, dit Nicolaï.

— Mais quels sont les ordres ? demanda Serre.

— On m'a dit d'occuper Vassinville, répondit le capitaine. La consigne est simple. Nous n'avons qu'à rester ici.

Un ronflement énorme emplissait l'espace depuis un moment. On regardait le ciel : mais on ne voyait que la lumière de la matinée. Un homme pourtant

aperçut l'avion. Il planait au-dessus du village, très haut.

— Je vais le faire abattre, dit Serre.

— Mais, s'il est français objecta Nicolaï.

Serre n'avait aucun doute : c'était un sale oiseau prussien. Il fit ouvrir le feu contre l'appareil. Le capitaine, qui comprenait l'inutilité de cette gerbe de balles, ne s'y était point opposé. Les hommes s'en donnaient à cœur joie. Du reste, c'était bien un aéroplane ennemi. On distinguait à présent sa queue de poisson. Il lâcha une fusée dont la fumée flotta dans l'air. Quelques secondes après, des sifflements passèrent sur le village. Les hommes se mirent à rire. Ils reconnaissaient cette vieille musique.

— L'avion nous a repérés, fit le capitaine. Les obus pleuvent sur la crête, derrière la section de Fabre.

Il partit pour se rendre compte.

Les chasseurs continuaient à user leurs cartouches contre l'aéroplane qui, sa besogne terminée, s'enfuyait à tire-d'ailes vers l'aurore.

Les shrapnells allemands tombaient sans répit. Mais le tir était beaucoup trop long : ils éclataient cent mètres trop haut. La fumée des explosions, dans laquelle se jouaient les rayons du soleil levant, formait dans l'air limpide six nuages couleur d'orange, de pourpre et d'or.

Une heure passa. Le bombardement inoffensif continuait. Les hommes étaient bien tranquilles.

— La guerre, dit un chasseur, c'est laisser passer le temps.

— Mais nos artilleurs, qu'est-ce qu'ils fichent ? fit un autre. On ne les entend jamais.

— C'est à croire, remarqua le caporal Bégou, que nous n'avons ni artillerie, ni aviation.

Serre, tout en surveillant l'horizon, partageait avec son sergent une boîte de conserves. Jamais le singe n'avait été si bon.

— Il y a beaucoup de gelée, observa le sous-officier.

— Quant aux Boches, répondit le lieutenant, ils crèvent de faim. Un blessé l'a dit hier à l'interprète de la division.

C'est ainsi que des propos futiles s'échangeaient sur le champ de bataille. Ni le vacarme des projectiles, ni le sentiment du danger n'empêchaient ces soldats de manger et de vaquer aux occupations placides de la vie.

Soudain, l'eau de la rivière jaillit. Elle montait en colonnes droites, retombait dans le lit et sur les rives : quelques hommes furent mouillés.

— Ils tirent dans l'eau, déclara Serre joyeusement.

— C'est pas loin de nous, observa un homme.

Chacun, de nouveau, s'était terré. D'autres obus tombaient, soulevant d'immenses gerbes, que la lumière irisait.

— Ce sont les grandes eaux, cria Pluchard, un engagé volontaire, qui était Parisien.

Mais les montagnards ne comprenaient ni ne goûtaient sa plaisanterie.

Avant l'explosion, on entendait dans l'air un sifflement. L'obus passait au-dessus des têtes.

— Mais ce sont les nôtres, hurla tout à coup Serre.

Ce fut une détente. Tout le monde parlait à la fois. Bientôt le tir fut réglé. Les obus tombèrent dans les champs. D'autres atteignirent une ferme dont les murs volèrent en éclats. Serre put voir la fuite éperdue de la compagnie qui l'occupait, l'affolement des hommes décimés, l'éclatement de la mitraille dans leurs rangs, des

membres déchiquetés, des casques et des fusils volant en l'air. Il riait silencieusement.

— Et l'on vient de découvrir, dit-il à son sergent, des obus qui portent à vingt kilomètres. Nos artilleurs en auront bientôt.

Le soleil montait droit dans le ciel bleu. C'était une journée de splendeur et de gloire. Le roulement de l'artillerie emplissait l'air. On sentait que la bataille était engagée sur un front immense et qu'on n'était qu'un point dans l'espace ensanglanté, qu'une minute dans le temps. Les obus français déferlaient en avant. On entendait passer les projectiles ennemis. Il y en avait de tous les calibres. Les uns éclataient avec ce bruit sec et argentin de l'acier qui se déchire. Les autres traversaient l'atmosphère avec un son aigu de sifflet. D'autres, plus gros, donnaient l'impression d'une locomotive en marche. Il y en avait dont le passage faisait le bruit d'une sirène de paquebot. Certains sonnaient, en arrivant, comme les cloches d'un troupeau.

Et voici que, par delà la rivière, Serre remarquait de nouveau l'ondulation des foins, un mouvement dans les seigles que n'effleurait aucune brise, l'avance par les champs d'une ligne grise. Le sifflement des balles immédiatement l'environna.

— Ils y reviennent, dit-il, non sans joie, en s'abritant enfin derrière un sac.

A présent, les Allemands savaient qu'il faudrait enlever le village, qu'on se cramponnait à la rivière. Ils prenaient leur temps. Couchés, en tirailleurs, ils bondissaient d'abri en abri. Aux abords du village, et surtout autour du pont, c'était une pluie de plomb.

Deux chasseurs râlaient, côte à côte : on eût dit que

la même balle les avait atteints. Une angoisse avait étreint les autres. Serre lui-même se sentait ému. Le canon de son fusil était chaud. Les soldats ennemis tombaient, fauchés ainsi que les blés mûrs. Cela n'empêchait pas le front de progresser d'une marche lente et sûre. On avait l'impression d'une marée qui montait vers vous.

— Ils ne reculent pas, les cochons, déclara Serre.

Et, cette fois-ci, il était désappointé de constater le courage de ces rudes soldats.

Les chasseurs tiraient toujours. Mais Serre crut sentir de la lassitude chez eux. Il ordonna :

— Cessez-le feu !

Une accalmie suivit son commandement. Les hommes changèrent de position, en soufflant un peu. Ils respiraient à pleins poumons l'air du matin qui dissipait l'odeur de la poudre. Mais ils courbaient tous la tête sous la rafale, dociles, sans penser à rien. Ils étaient aplatis le long d'une digue de gazon bordant la rivière et derrière la barricade. Au-dessus d'eux les balles volaient, si nombreuses qu'elles paraissaient tisser une toile d'araignée. Un bruit de crécelle depuis un moment énervait les oreilles, dominait les détonations des fusils et l'énorme murmure des batteries.

— Ils ont installé une mitrailleuse, déclara Serre en se levant.

Il était debout. On eût dit qu'il avait dû percer de sa tête le réseau de fer. Il voulait reprendre en mains sa section. Le moment devenait critique. Les hommes se poussaient du coude, l'admirant. Il était correct et propre dans sa tunique, la jugulaire de son képi baissée, et tel qu'ils le voyaient aux jours de revues. Il avait pris pour

cette première bataille son uniforme de fête dans sa cantine. Il ordonna :

— Attention à mon commandement... A quatre cents mètres... Faites passer... Feu par salves !...

Le commandement circula comme un bourdonnement d'insectes.

— Joue... Feu !

On n'avait entendu qu'une seule détonation. Les hommes avaient repris toute leur confiance. Ils étaient commandés. Ils se donnaient tout entiers, à cette minute, corps et âme, au chef.

— Joue... Feu !

Tous les tirailleurs avaient été fauchés.

Un temps d'arrêt. Une nouvelle vague déferla. C'était terrible. Six fois de suite ils recommencèrent. Six fois de suite ils furent arrêtés dans leur élan.

Mais leur tir et celui de leurs mitrailleuses faisaient des vides autour de Serre. Son sergent agonisait, le crâne ouvert. Le sang inondait sa face, se coagulait dans ses cheveux. De minute, en minute, il gémissait : « Maman... maman... » Un homme, à côté de lui, hurlait, le genou fracassé par une balle.

— Tu n'as rien, lui dit un chasseur, tais-toi. Tu nous empêches de viser.

L'officier n'avait plus conscience de rien. Il ne savait pas ce qu'était devenu le capitaine. Il ne s'en souciait point. Il ne voyait qu'une chose : la progression des Prussiens vers sa barricade. Il était en proie à cette volonté fixe : N'être pas débordé, tenir !

Nicolaï était monté dans le clocher de l'église. Il avait pu trouver place à côté de la cloche vibrant silencieusement au passage des projectiles, d'un vieux hibou

sommeillant au milieu de la bataille et des millions d'araignées dont pendaient les toiles centenaires.

De là, il dominait tout le paysage. Derrière, les vallons où se défilaient nos batteries, le village où se tenait l'état-major de la division; sur les flancs, les crêtes où se cramponnaient à l'infini nos bataillons; à ses pieds, Vassinville occupé par sa compagnie, la rivière réfléchissant la tranquille lumière, puis les houblons, les vergers, les céréales d'où émergeaient les troupes ennemies, la ligne des collines d'où progressait leur masse profonde, l'horizon de la forêt. C'étaient des forces énormes qui attaquaient; il s'en rendait compte. Il ne pourrait pas tenir bien longtemps. Il avait prévenu le commandant. Il avait envoyé un compte rendu à la division. Mais le téléphone avec le commandant venait d'être coupé. Quant à la division, il n'en avait point reçu de réponse.

— Serre connaît son métier, pensa-t-il en voyant l'effet des feux par salves. Et ses hommes sont de braves enfants.

De ses yeux perçants, il avait remarqué quelques cavaliers ennemis, qui, au bas de la crête où se tenait Fabre, arrivaient jusqu'à la rivière. Les balles envoyées par les deux sections du jeune homme étaient sans effet contre cette troupe éparse et mobile. Puis, après avoir pataugé dans l'eau un peu partout, le peloton bavarois repartit au galop.

— Ils ont reconnu les gués, dit Nicolaï. Ça va devenir grave.

Avant de descendre, il jeta dans cette direction un dernier coup d'œil. Il n'avait pas besoin de télémètre : aucun détail n'échappait à son regard.

La fusillade avait repris, plus intense que jamais,

à la barricade. Nicolaï en distinguait le rythme régulier. Il montait vers Fabre. Celui-ci avait vu les premiers tirailleurs qui s'engageaient vers les passages du cours d'eau. Il les prenait sous le feu de sa section.

Le sous-lieutenant sourit à son officier. Celui-ci arrivait de son pas tranquille de chasseur, son éternelle pipe entre les dents, s'appuyant sur sa canne de montagnard. Il tapa sur l'épaule de Lucien.

— Ce sera dur, fit-il.

Le jeune homme sentait son cœur bondir d'une émotion puissante. Plus le danger grandissait, plus il se trouvait calme, maître de lui, maître de ses hommes. Quelques-uns venaient de dégringoler. Il n'avait pas peur de les exposer. Il lui semblait tout uniment commander une manœuvre, comme le mois d'avant, dans son secteur alpestre. Il avait cueilli des fleurs agrestes, et les avait mises à la ceinture de son étui-revolver.

— Je vais voir Serre, dit Nicolaï. Vous n'avez, quant à vous, qu'à repousser toute attaque.

Il ajouta :

— C'est simple.

Il serra longuement la main de son jeune officier.

— Rappelez-vous, dit-il, que votre devoir, au fond, est toujours aussi élémentaire. On ne doit reculer que sur un ordre. Sinon, on reste. Nous ne sommes jamais maîtres de juger que la situation nous commande de nous retirer.

» Sinon, conclut-il en s'en allant, ce serait trop facile.

Il se retourna encore une fois, insoucieux du bourdonnement des balles. Et montrant l'étendue, de son bâton ferré :

— Vous savez dit-il, vous aurez beaucoup à faire...

Fabre lui répondit par un signe de tête : il était tout entier à sa section qui décimait les assaillants.

Nicolaï descendit hâtivement par un chemin encaissé vers le village. Depuis quelques secondes, il n'entendait plus les feux de Serre. Il s'inquiétait. Il se mit à courir. Mais il rencontra l'agent de liaison.

— L'officier vous envoie dire qu'il n'a plus que vingt hommes, mon capitaine.

En effet, Serre, tout seul, ses sergents hors de combat, presque tous ses chasseurs tués, le bras percé d'une balle et saignant, prenait encore en enfilade avec une vingtaine d'enragés le pont et la route, brisant l'élan des sections ennemies.

— Dites à l'officier de tenir jusqu'au dernier chasseur, commanda le capitaine.

Son sergent-fourrier arrivait de chez le commandant. Il lui apportait deux mots écrits au crayon, hâtivement, sur un feuillet :

« Je tiens encore les cotes désignées. Je ne reçois aucun ordre de l'état-major. . . . .
. . . .
. . . . . . Gardez, si possible, vos positions. »

Les sourcils broussailleux de Nicolaï se froncèrent. Le sergent eut peur d'avoir commis quelque faute. Il rectifia la position. A dix mètres, un percutant fit écrouler un pan de muraille. Le capitaine ne tourna même pas la tête pour regarder. Il rugit.

— Et la liaison des armes, nom de Dieu ! Et la liaison avec l'état-major !

Le fourrier tremblait.

L'officier envoya son ordonnance et deux hommes qu'il avait gardés en renfort auprès de Serre.

— Si j'ai du nouveau, dit-il, je vous préviendrai.

Mais Serre lui faisait parvenir un renseignement : depuis quelques minutes, il n'était plus attaqué.

— Parbleu, murmura Nicolaï, je m'en doutais. Ils ne peuvent franchir le pont. Ils vont porter tout l'effort sur Fabre.

Un chasseur était resté comme observateur dans le clocher. Il arrivait, hors d'haleine, ayant descendu quatre à quatre les marches et les échelons, au risque de se rompre le cou. Il cria :

— Mon capitaine, mon capitaine, ils foutent le camp !

— Idiot, répondit Nicolaï, remonte là-haut. Ils abandonnent le pont. Tu me diras s'il n'y a pas des compagnies qui s'avancent sur la rivière.

Il fallait agir. Le bombardement d'artillerie, précis, faisait voler des toitures, qui s'effondraient avec des explosions terribles. Une grange flambait comme une allumette. L'incendie, par ce soleil ardent, pouvait se propager. Nicolaï appela ses deux cyclistes. L'un partit pour porter au commandant ce mot laconique : « J'ai besoin de monde et surtout de la mitrailleuse. »

L'autre s'en allait vers Rémécourt, à quatre kilomètres, pour remettre à la division un compte rendu succinct et une demande de renforts.

— Il est dix heures, fit Nicolaï, tu seras de retour avant onze heures. Je tiendrai jusque là. Dis-le au général.

Les hommes partirent bravement, à travers champs. La route, arrosée par la mitraille, était impraticable.

Nicolaï descendit jusqu'au pont. Serre était couché contre le talus de la route. Sa blessure n'était pas grave mais il avait perdu beaucoup de sang. De l'autre côté de la barricade, il y avait une centaine de cadavres allemands.

Presque tous étaient allongés, la figure contre la chaussée. Les branches tombées des arbres, les pierres détachées par le tir, les objets d'équipement, les bidons, les sacs, les fusils formaient un désordre impressionnant. Des flaques rouges entouraient les corps étendus. Il y avait des blessés qui poussaient des cris désespérés; d'autres qui, par moments, lançaient un appel étouffé et long. Quatre chasseurs rentraient dans les maisons voisines leurs camarades, ou les allongeaient contre les murs d'un jardin ombragé. Ils mettaient les pansements aux plus atteints. Le sang coulait sur les visages et les uniformes maculés de boue et de poussière. Toutes les blessures, au premier abord, semblaient mortelles. Sorties d'une cave, une vieille femme, qui paraissait folle, parlant toute seule, et une fillette passaient avec un seau de vin et un verre pour offrir à boire aux moribonds.

Nicolaï ne laissait voir aucune trace d'émotion sur sa figure bronzée. Il se pencha vers Serre l'embrassa. Il lui dit seulement :

— Nos pauvres chasseurs !

Il serra la main des cinq ou six hommes qui étaient debout derrière la barricade, autour de Bégou. Ceux-là parlaient tous en même temps, très excités. Ils suaient, la vareuse ouverte, le fusil à la main, s'attendaient d'un moment à l'autre à une nouvelle attaque.

— Soyez calmes, dit-il à Bégou : des renforts vont arriver.

Le mot magique illumina les survivants.

— Je n'ai plus beaucoup de cartouches, expliqua le caporal. Je fais prendre dans leur musette celles des morts.

— Vous voyez, dit le capitaine, le feu de l'artillerie diminue. Votre rôle est fini. Je vais voir vos camarades.

Il remonta dans le village. Là, au contraire, de minute en minute, la situation devenait plus critique. L'air était gris, tant les explosions se succédaient sans interruption.

— Et mes cyclistes ? dit tout haut le capitaine. Ces cochons-là, quand on les envoie quelque part, ils ne reviennent jamais.

Il était près de midi.

Pourtant il poussa un soupir de soulagement : un sous-officier de dragons venait à lui, à pied, tenant par la bride son cheval qui boitait. Il marchait si lentement, retardé par sa bête, par ses armes trop lourdes, par ses jambières, que Nicolaï courut à lui, lui cria :

— Vous venez de la division ?

— Oui, mon capitaine, fit le maréchal des logis. J'ai un pli.

Il le lui tendit. C'était un ordre, correctement écrit à la machine et dûment enregistré, lui enjoignant de traverser la rivière et de s'établir sur l'autre rive, s'il n'était point attaqué.

— Ils sont fous, déclara Nicolaï.

Il regarda l'heure de départ inscrite sur l'enveloppe. On avait envoyé l'estafette à huit heures du matin.

— Vous avez mis quatre heures pour faire quatre kilomètres ? demanda le capitaine.

Il était sans colère. Rien ne l'étonnait plus. Il avait pris son parti de toutes choses. Il se savait condamné, lui et toute sa compagnie.

— Je ne pouvais pas passer, expliqua le cavalier, et mon cheval est claqué.

L'officier haussa les épaules et ne répondit pas. Il s'était engagé dans le chemin qui montait vers la côte occupée par la section de Fabre. Ce chemin était bordé

par des haies de prunelles et de mûres. Des oiseaux s'y étaient réfugiés, qui chantaient.

Il arriva près du jeune homme, que cette longue attente énervait. Mais depuis un moment, celui-ci croyait apercevoir une progression de l'infanterie ennemie vers le cours d'eau. Nicolaï jeta un coup d'œil, remarqua le mouvement.

— Ils sont trop loin, fit-il. Nous n'avons qu'à les laisser venir.

Il fallait élever le ton de la voix pour s'entendre, tant les éclatements des projectiles étaient nombreux et proches. Ils encadraient la section sans d'ailleurs lui faire beaucoup de mal. Les chasseurs étaient allongés, immobiles, l'arme chargée, protégés chacun par un petit tas de terre humide, qu'ils avaient élevé devant eux comme un rempart fragile. Un roulement continu dominait tout : la bataille était déchaînée sur plusieurs centaines de kilomètres.

— Il en est qui meurent à droite jusqu'en Alsace. Il en est qui meurent à gauche jusqu'en Belgique, dit Lucien.

Il ajouta :

— Je n'ai jamais eu une impression d'isolement aussi intense qu'au milieu de ce tumulte.

— A la grâce de Dieu ! répondit Nicolaï.

Il s'était assis, face à la rivière, fixant l'horizon et labourant le sol avec son bâton ferré. Il faisait voler des cailloux et des pommes de terre qu'il sortait du sol : par là seulement se manifestait son énervement. Il exposa la situation à son sous-lieutenant. Il ajouta :

— Je ne sais rien du commandant. La division ne me répond pas. Je n'ai pas d'ordres.

— Mais alors, comment peut-on vaincre ? demanda Lucien avec angoisse.

— Il faut bien qu'il y ait un vaincu, répondit Nicolaï...

Il resta songeur, puis il poursuivit :

— Ce ne sera pas nous, si chacun tient. Là se borne notre rôle. Nous n'avons pas d'autre responsabilité.

Lucien Fabre se sentait déprimé par cette avalanche de mitraille. Mais il souriait, à cause de ses hommes qui, par instants, angoissés, regardaient vers lui.

— J'ai l'argent de la compagnie dans la poche droite de ma vareuse, dit Nicolaï.

— Nous sommes fichus, mon capitaine, répondit le jeune homme. Mais nous mourrons en même temps.

Il ajouta :

— Permettez-moi de vous embrasser.

Le rude soldat l'étreignit contre lui. Alors, tout bas, dans l'oreille, son lieutenant lui murmura :

— Je crois que j'ai un peu peur.

Le capitaine se leva. Sa silhouette se détacha sur l'horizon. Des balles sifflèrent.

— Parbleu, moi aussi, fit-il de sa voix chantante et calme... Vaissette, faites exécuter un feu par salves à 1.400 mètres, pour avoir vos hommes bien en main... Mais voilà ce qu'il ne faut jamais s'avouer à soi-même... Respirez l'odeur de la poudre et du danger... Il faut se donner l'attitude de l'héroïsme : c'est le geste qui nous aide à réaliser le sentiment dont il est le signe... Moi, j'ai attendu cette guerre pendant vingt ans... Je goûte pleinement la beauté de cette minute.

Les chasseurs venaient de saluer d'une rafale la première ligne, lointaine encore, des tirailleurs prussiens.

— Au temps, commanda le capitaine.

Il reprit, se tournant vers Fabre :

— Rien ne nous grandit comme cet amour du danger.

— Je sens, en effet, répondit Lucien, une inquiétude magnifique et sombre.

— Voyez-vous, mon enfant, reprit le vieil officier, chaque minute qui passe est une victoire sur nous-même. Il y a là de quoi alimenter toute une vie de souvenirs...

Ils ne parlèrent pas davantage. L'ennemi débouchait sur les berges.

— Je vous laisse le commandement de vos chasseurs, fit le capitaine. Moi, je n'ai rien à faire, qu'à attendre de l'état-major les renforts ou les ordres, qui ne parviendront pas. Je ne suis ici qu'en spectateur...

Fabre commandait ses feux. Ses hommes éprouvaient son ascendant. Il était gai et paraissait insouciant, surveillant les hausses, se promenant sans hâte derrière les tireurs.

Les balles partaient. D'autres arrivaient en un bourdonnement d'abeilles. Des lignes entières d'ennemis s'allongeaient : elles ne se relevaient point pour un nouveau bond. Pas un Allemand n'avait pu arriver jusqu'à l'eau. Mais des groupes surgissaient de tous les bouquets d'arbres, de tous les carrés d'avoine, de tous les sillons. La masse profonde avançait malgré les trouées sanglantes de son front, irrésistible, comme animée d'une volonté invincible.

— Ils vont nous déborder, grogna Fabre.

En dépit des ravages de son tir, les uniformes gris passaient la rivière. Des cadavres s'y enfonçaient. La nappe étincelante se marbrait de rose.

Soudain, le lieutenant s'arrêta, l'oreille tendue vers l'ennemi : un bruit étrange venait de lui parvenir.

Un roulement sourd que perçaient par moments des notes aiguës. Les fifres et les tambours et le chant des soldats prussiens. Une mélopée lente, qui, montant de la vallée, emplissait le paysage. Ils chantaient un cantique, quelque choral de Luther. On eût dit le rythme d'une marche funèbre.

La clameur devient plus intense, plus rapide. Le chant fait place à des cris. Il y a des hurlements. La musique monotone des fifres domine tout : leurs sons stridents retentissent comme des appels à quelque sabbat.

Des compagnies entières ont franchi le cours d'eau. Elles s'étendent le long des rives à l'infini. Elles se lient les unes aux autres, compagnie à compagnie, régiment à régiment, brigade à brigade. Tous les hommes courent vers la crête. La masse pesante semble poussée par une force invisible, qui la balaye vers l'avant. Les lourds casques pointus, les corps épais, sont portés par des ailes.

— Baïonnette au canon !

En quelques secondes, le commandement de Fabre a été exécuté. Les lames d'acier sont sorties d'un même mouvement, avec un bruit clair et sec, du fourreau, et se sont ajustées au canon des fusils. Un calme immense et joyeux s'est emparé de Lucien.

— A 600 mètres... Joue... Feu !

La ligne des flammes blanches brille sous la baïonnette.

— A volonté... Feu !

Et les hommes tirent encore.

Fabre, tranquillement, derrière eux, charge son revolver. Il crie :

— Serrez-vous, serrez-vous !

Les deux sections sont là, coude à coude. Les chasseurs manient leur fusil pour s'entraîner à l'assaut. Pas une main ne tremble. Lucien s'est retourné. Le capitaine Nicolaï est derrière lui, le fusil d'un mort à la main.

— C'est le couronnement d'une carrière, lui crie le sous-lieutenant.

Ses yeux resplendissent, illuminés. Il se sent environné de gloire.

— Je charge avec vous, répond Nicolaï.

Et, traversant le front de leurs hommes, sans se presser, les deux officiers font quelques pas en avant.

— Commandez la charge ! crie Nicolaï, qui s'est porté à droite, en tête de la quatrième section. Les fantassins, à côté de nous, vont charger aussi.

Fabre se retourne vers ses hommes, il étend le bras en avant, et, de tous ses poumons :

— En avant ! A la baïonnette !...

Le déclenchement se produit. Une détente de tous ces hommes. Un seul cri de cinquante poitrines. Quelques secondes de folie.

Une ruée dévalant la pente parmi les petits sapins. Un mur hurlant, hérissé de baïonnettes. Puis, les chasseurs se dispersent. Deux groupes, courant en triangle vers la masse ennemie, comme au ciel le vol des cigognes. Nicolaï en tête de l'un, Fabre en tête de l'autre : Fabre sans béret, hors de lui, sublime, un revolver dans chaque main tendue, précédé par son ordonnance qui a jeté son sac pour courir plus vite, suivi par Vaissette qui saute

les sillons et les jeunes arbres, agile et beau comme un athlète grec.

Alors, ce fut le choc et la mêlée.

Le silence a remplacé les cris d'ivresse. Derrière, le clairon époumonné sonne tout seul la charge, éperdument. On se tue sans bruit; l'arme blanche accomplit sa besogne. Il n'y a que les hurlements de surprise, d'angoisse et de douleur. La détonation d'un revolver éclate. Tous les yeux sont dilatés. Le sang bourdonne aux oreilles. Nul ne sait ce qui se passe à côté de lui. La baïonnette pénètre d'un coup sec, sans obstacle, où elle peut, dans le ventre ou le dos. Immédiatement l'uniforme gris s'auréole d'un large cercle rouge. Quelques faits, dans cet enchaînement désordonné, frappent les yeux de Lucien Fabre : un officier allemand qui le met en joue, l'éclair des yeux bleus de ce grand gaillard atteint à la fois par sa balle et par la baïonnette d'un chasseur qui le cloue contre un arbre; les moulinets d'un de ses hommes qui tient le fusil par le canon, écrasant les nuques et les visages avec la crosse; les cadavres sur lesquels on trébuche; les blessés qui vous saisissent la jambe ou qui s'étreignent dans un suprême corps à corps; l'acier étincelant, la lame large et plate qui s'approche de la poitrine; et, sous la décharge du revolver, des corps qui s'effondrent, des corps qui s'abattent...

Voici : c'est le grand silence. Lucien regarde autour de lui. Il se réveille. Là-haut le soleil flambe, ivre de clarté. Par terre les blessés râlent; les pauvres vareuses bleues, les malheureuses tuniques grisâtres, les casques et les fusils, les sacs de fourrure fauve et ceux de toile grise, les cartouchières noires et les musettes brunes jonchent le sol. Les arbustes ont été hachés comme par

la grêle. Il y a debout, sur le terrain, quelques chasseurs qui regardent tout autour, revenant à eux-mêmes. Il y a, cent mètres plus loin, des fantassins allemands qui repassent la rivière, qui s'enfuient sur l'autre rive, et Vaissette, tout seul, qui accompagne leur course de ses coups de feu et de ses cris.

D'eux-mêmes, les chasseurs sont venus se rassembler autour du sous-lieutenant : une vingtaine tout au plus.

— S'ils reviennent, que ferons-nous ? se dit Fabre.

Il n'a point d'autre pensée. La petite troupe a regagné la crête. Les obus pleuvent toujours. Une demi-heure s'écoule. Le jeune homme n'a pas quitté des yeux l'horizon. Il n'a qu'une idée, qui l'obsède.

— Mais ils n'auraient qu'à revenir, dit-il à Vaissette.

— Ils ne reviendront pas, répond Vaissette; car nous avons gagné la bataille !

— Cela ne veut rien dire, fait l'officier. Nous sommes trente. Une compagnie aurait raison de nous.

Les Allemands, en effet, n'ont plus attaqué. Par delà le ruisseau, Fabre les voyait creuser la terre, se retrancher.

Un cycliste arrive, essoufflé, rouge, couvert de poussière.

— Je cherche le capitaine, mon lieutenant, dit-il.

A ce mot, Lucien sent un coup brutal qui lui étreint la poitrine, puis une angoisse qui demeure. Le capitaine ? Il ne l'a plus revu. Il n'a même plus pensé à lui. Le cycliste tend un papier. Machinalement le jeune officier le prend.

— Donne, dit-il.

Il explique à Vaissette :

— De la division on nous mande de nous replier devant l'attaque. On ne peut pas nous envoyer de ren-

forts. Il est temps maintenant de recevoir des ordres ! Nous dormirons ici sur notre position. Vous allez rester là. Je descends quelques pas pour reconnaître les blessés.

Lucien Fabre dévale la pente, comme tout à l'heure pour l'assaut. Il voudrait courir. Mais il marche sans hâte, afin de paraître digne : il sait que ses chasseurs l'observent. Il parcourt à grandes enjambées le terrain du combat.

Il s'arrête brusquement. Les larmes jaillissent de ses yeux. Il se raidit pour ne pas chanceler, puis il s'incline vers la terre, à genoux.

Les bras en croix, la vareuse déchirée, la poitrine toute trouée, la barbe brune maculée du sang qui a coulé des lèvres, livide déjà mais les vastes yeux clairs grands ouverts, le capitaine Nicolaï sourit, tué à l'ennemi.

CHAPITRE IV

SUR LES TOMBES DU CIMETIÈRE

Si vous voulez, Vaissette, dit le sous-lieutenant Lucien Fabre, nous pourrions faire quelques pas aux abords du village, pour nous distraire.

Le sergent accepta avec empressement. Il n'était plus abasourdi par les événements. Il avait soif d'échanger avec quelqu'un ses pensées, à seule fin de se les préciser.

Le bataillon était rassemblé dans le village de Rémécourt. La veille, la liaison s'était rétablie entre les compagnies, vers le soir, grâce à la fatigue des batteries allemandes. Puis les hommes s'étaient endormis, comme des brutes, sur place. A l'aube saluée par les nouvelles salves de l'artillerie, des fantassins étaient venus les relever. C'était un régiment de réserve débarqué depuis quelques heures, et jeté immédiatement dans la fournaise. Les chasseurs étaient partis en arrière. Toute la journée, des isolés, des malades, des agents de liaison, des blessés peu atteints, les hommes du train de combat, la section hors rang, avaient rallié le groupe. On s'étonnait de voir qu'il y eût encore des vivants. Et même on s'étonnait

qu'il y en eût de si nombreux. Ce qui frappait ce n'étaient point les absents mais les présents : tant en quelques heures l'anormal était devenu la règle et tant la mort apparaissait désormais comme la conséquence naturelle de l'existence sur la ligne de feu. En attendant on allait passer la nuit dans les granges que le corps médical n'avait point mobilisées pour y loger ses blessés. . . . Dès le lendemain on pourrait reformer les compagnies.

Avec le crépuscule s'était éteint le bruit de la canonnade.

— Voilà une journée nouvelle de passée, déclara Vaissette avec soulagement.

Ils parcouraient ensemble les rues du village où déjà les hommes dormaient. Aucun bruit. L'immense paix des champs s'étalait, comme une revanche de la terre. La lune se montrait dans un ciel d'été lourd de nuages. Sa lumière faisait rayonner le brouillard qui montait du sol.

— Vous allez être, poursuivit Vaissette, notre commandant de compagnie.

— Pauvre capitaine ! répondit Lucien.

Et il resta silencieux. Son chagrin était profond, plus cuisant que la veille. Il se rappelait ses hommes disparus, l'année qu'il venait de vivre avec le capitaine dans un poste isolé des Alpes, la semaine de la mobilisation, ces premiers jours de campagne où Nicolaï avait soudain grandi avec les événements, aussi fier, aussi rude que la tempête elle-même, et simple jusque dans la mort.

— C'est bête la guerre, assura l'officier.

Et Lucien Fabre songea :

— Parmi nous c'est évidemment le meilleur qui a été frappé. Il ne s'était pas plus offert à la mort, ni moins

exposé. Et voici, il a été atteint de quatre coups de baïonnette, et ni vous, Vaissette, ni moi, n'avons été touchés. Le combat, c'est le domaine où règne le hasard. La mort a du moins cette équité d'emporter indistinctement les braves qui s'offrent à ses coups, et les prudents qui veulent avec elle jouer au plus fin. Avec les engins modernes on n'est pas plus exposé quand on se découvre que quand on se terre. C'est une question de chance. Et je me demande, depuis cette bataille d'hier, si la victoire elle aussi n'est pas une affaire de hasard. Les Prussiens ne nous ont pas attaqués de nouveau, après notre charge. Pourquoi ? Nous étions trente. Et je voyais avec mes jumelles des compagnies nombreuses et fraîches qui creusaient une tranchée par delà le cours d'eau. Le général, ce matin, m'a félicité. Il a dû l'être de son côté par le commandant de l'armée. Ni lui, ni moi, ni les Allemands n'y sommes pour quelque chose. Seul le hasard a décidé !

C'était là précisément ce que se disait Vaissette. Mais il n'eût pas osé tenir à son chef des propos pareils. Aussi par calcul, et pour l'inviter à poursuivre, et par cet amour du paradoxe qui l'incitait toujours à soutenir le contraire de ce qu'on disait devant lui, le sergent agrégé voulut-il contredire l'officier :

— Vous oubliez, dit-il, l'assaut à la baïonnette que vous avez commandé.

— Je ne l'oublie pas, répondit le lieutenant, ni votre attitude sublime, mon ami, ni nos sacrifices. C'est même tout cela qui me suggère d'un peu tristes réflexions. Je ne nie pas qu'il y ait un rapport direct entre nos actes et l'avance ou le recul de l'ennemi. Nous venons bien de le voir. C'est même ce qui me réconforte, car chacun de nous, et le plus humble même, est en droit d'avoir ce

sentiment que sa peine et que son sacrifice ne sont point vains. Mais, je vous le répète, après notre charge les Allemands n'avaient qu'à revenir pour nous balayer. Ils n'ont pas tenté ce nouvel effort. Et nous avons été grâce à cela victorieux. C'est ici que se place l'intervention du hasard. J'ai chargé, oui. Mais j'ai chargé sans ordres. Je ne sais pourquoi cette idée m'est venue, plutôt que celle de me replier, comme me l'a indiqué plus tard l'état-major. Hasard également. Ainsi, je ne saisis pas la relation qui existe entre les ordres du chef et la victoire ou la défaite.

— Vous ne voulez pas dire pourtant, remarqua Vaissette que réjouissait la tournure de la discussion, que les généraux sont inutiles et qu'on pourrait supprimer leurs états-majors ?

— Je ne construis point, certes, de théorie, répondit Fabre. Les jeux de l'esprit sont faits pour des temps meilleurs. Avouez que ceux-ci sont peu propices à la spéculation et au développement des idées. J'échange simplement avec vous des propos décousus, qui naissent de ce repos consécutif à notre ivresse, et qui sont un peu mélancoliques, parce que notre capitaine a été tué.

Vaissette opina :

— Ne me prenez pas, dit-il, pour un imbécile. Je plaidais le faux afin de savoir le vrai. Au fond, mes conclusions sont les mêmes que les vôtres.

— Au reste, reprit l'officier, nous n'avons pas conclu. Nous aurons toute la campagne pour arriver à nous faire une conception philosophique de ce drame, dont nous sommes à la fois les acteurs et les spectateurs.

Ils se turent, continuant à marcher côte à côte. Lucien Fabre repassait encore en son esprit militaire tous les

événements de la veille. C'était un cerveau pénétrant; mais étant soldat de son métier la révélation de certains faits, qui n'avaient point frappé Vaissette, le déroutaient. Vaissette avait trouvé naturel qu'on fût isolé pendant le combat, que l'initiative fût laissée par le déroulement même des événements à chaque commandant de compagnie, Fabre ne voulait point admettre cela.

— Il n'y a, s'obstinait-il à dire, aucune liaison entre les armes, aucune liaison entre les troupes qui donnent et le commandement.

Les deux jeunes gens s'étaient arrêtés. On approchait de la sortie de Rémécourt. Tous deux laissaient aller leur pensée encore diverse et confuse.

— Il nous manque le recul pour juger, déclara Vaissette.

Lucien Fabre était du même avis.

— Espérons, dit-il, que le dieu des batailles nous épargnera afin que nous puissions atteindre ce temps où il nous sera possible d'être des juges. Mais alors on nous dira que nous ne savons pas de quoi nous parlons. Déjà des écrivains et des philosophes forgent une doctrine de la guerre. A Paris, à Bordeaux et à Montpellier on décide des mobiles qui nous font agir, des sentiments que nous éprouvons, des raisons de nos succès ou de nos revers.

— On le fait sans esprit critique et tout en manquant des éléments d'observation, déclara Vaissette. Ces gens-là agissent comme des universitaires.

Car Vaissette, ancien normalien et professeur de lycée, n'aimait rien tant que de se moquer de l'université. Cela lui donnait l'impression d'être indépendant et hardi, et convenait à sa nature à la fois régulière, timide et soudain follement téméraire dans les idées et dans les

actes. Tels devaient être certains membres du tribunal de l'Inquisition ou du Comité de salut public.

Il poursuivit :

— Les journalistes s'en sont mêlés. Il y a parmi les premiers qui sont des intellectuels, et les autres qui sont des simulacres de lettrés, des gens qui représentent la guerre, dans leurs écrits, sous la même apparence de joie, de grandeur, de méthode, de gloire et d'épopée. Et le monde se fait un concept de la guerre d'après leurs articles, qui correspondent à l'idée vague qu'ils s'en faisaient pour avoir lu l'*Iliade* et les divers traités d'histoire qui sont en honneur dans nos lycées et dans nos écoles primaires. Pour eux, ils sont bien tranquilles derrière leur bureau de travail. Nous, nous avons vécu depuis quelques jours les heures que vous connaissez. Vous verrez que c'est eux qui auront raison. Quand nous reviendrons, après nous avoir fêté pour nos exploits ou nos blessures, on ne croira point que la guerre est telle que nous la décrivons : car elle apparaîtrait comme trop dure et trop simple, comme sans panache et toute soumise aux lois du destin.

— Mon cher Vaissette, dit Fabre, il me semble que nos raisonnements nous mènent à des fins identiques. Mais je suis soldat. Je ne veux pas croire, malgré notre expérience et nos spéculations, que la victoire dépende, comme le sort des individus, de la fatalité. Il y a eu des génies militaires, Annibal, César, Napoléon.

— Certes, ne le nions pas, répondit le sergent. Ces grands destructeurs furent tout à la fois de ces démons et de ces dieux qui forgèrent dans le sang une humanité nouvelle. Je m'étonne même, depuis que j'ai vu ce qu'était la bataille, qu'il y ait pu avoir des cerveaux aussi lucides,

aussi puissants, aussi complets que celui de ces grands capitaines. Mais convenez qu'il y a eu au cours des siècles, bien peu de ces génies et au contraire un bien grand nombre de guerres. Ainsi des hommes médiocres peuvent remporter la victoire si de plus médiocres encore leur sont opposés. Il y a fatalement un triomphateur et un vaincu. Pour écrire un beau poème, faire une découverte immense, gagner des millions, il est nécessaire que l'humanité enfante un Racine, un Newton, ou quelque financier de l'envergure de M. Rockefeller. L'histoire nous apprend que M. de Moltke et M. de Bismarck furent vainqueurs du maréchal Bazaine et du général Trochu.

— Ainsi votre ingénieuse dissertation affirma Lucien, prouve qu'en dehors des cas exceptionnels, où s'imposent de vrais hommes de guerre, le triomphe tient à des circonstances fortuites, que nous ne connaissons pas.

Vaissette se mit à rire.

— Il tient aussi aux canons, aux fusils et aux mitrailleuses, dit-il.

Fabre se sentit l'esprit plus léger. Il lui semblait voir plus clair en lui-même. Il prit son sergent par le bras.

— La victoire, dit-il, est faite de deux éléments : d'abord la préparation. Il faut posséder la science des réalités du combat moderne, les armes et les munitions qui sont la base de tout, et obtenir la concentration d'effectifs suffisants. Là se borne le rôle des généraux. Ensuite, l'autre élément, c'est la volonté de vaincre animant chacun des soldats. Une armée dont nul troupier ne veut céder le pas est invincible. C'est là qu'est la part des destins. La victoire se gagne ainsi finalement dans le cœur et par la poitrine de chaque soldat.

Cependant, ils étaient arrivés à la sortie de

Rémécourt. Il y avait là un petit poste, qui avait barré la route en renversant un tombereau.

— Halte-là ! cria la sentinelle.

L'officier s'avança. Le chasseur le reconnut. Mais, esclave de la consigne, il demanda le mot. Fabre ne le savait pas. Le mot est fait pour n'être connu que des états-majors et des espions.

— Ulm, dit-il à tout hasard.

— Non, c'est Marseille, répondit triomphalement le soldat.

— Marseille, répéta l'officier.

— Passez, fit l'homme en s'écartant et en se mettant au port d'armes pour saluer.

Lucien et Vaissette firent quelques pas sur le chemin.

A droite s'élevait un talus d'où l'on avait une large vue sur le paysage : des champs en jachère où donnait la clarté de la lune. Ils y montèrent. L'odeur fade des cadavres en décomposition les écœura, les rappela aux réalités de la bataille : la nuit était si chaude, si limpide, si calme qu'on les eût oubliées. Un mur démoli par endroits, où s'ouvraient de larges brèches, entourait le cimetière rustique. Ils y entrèrent.

Ce fut pour eux une vision d'épouvante. Deux jours avant, un bataillon allemand avait pu s'avancer jusque-là. Notre artillerie l'avait surpris tandis que des compagnies étaient au repos. Il y avait là cinq cents hommes qui sommeillaient, qui préparaient la soupe, qui écrivaient pour leur foyer lointain des mots de haine et d'espoir, qui vivaient. La rafale avait passé. C'étaient maintenant cinq cents cadavres : déchiquetés, en lambeaux, on n'aurait pas su reconstituer les corps, tant les membres épars étaient mêlés les uns aux autres.

Cinq sous-officiers étaient étendus devant l'entrée frappés par le même obus. Les lourdes mouches bleues et vertes prolongeaient, par la tiédeur nocturne, leur labeur du jour sur les plaies. Un tambour large et plat avait volé jusque sur la croix de la porte : il la couronnait.

Des trous énormes avaient remué le sol du cimetière. Ils en avaient fouillé les entrailles. Toutes les tombes étaient démolies. La pierre et le marbre avaient volé en éclats. Les percutants, en labourant la terre, avaient creusé des fosses immenses : des soldats tués s'y étaient enfouis. Leurs membres raidis apparaissaient. Les vieux cercueils avaient surgi, éventrés, des décombres. Les morts anciens, leurs linceuls et leurs squelettes, se dressaient comme remontant des enfers. Ils se mêlaient aux morts d'hier en une communion fraternelle. Le même engin semblait avoir voulu tirer de leur funèbre lit les dormeurs des temps révolus pour leur substituer, au champ du repos, ces nouveau-nés du néant. Une paix indifférente et juste pleuvait du ciel, comme la lumière blanche, sur les corps livides aux uniformes gris et sur les cadavres desséchés.

— Qui distinguera les uns des autres dans quelques mois, dit Vaissette, au sein de la terre maternelle, ceux qui, dans chaque camp, tombent pour leur patrie ?

Le voyage d'un lourd nuage cacha la lune. Tous deux s'étaient assis sur une stèle brisée, parmi des plants de lierre déracinés. A leurs pieds, la mélinite avait creusé un trou béant.

— La grandeur morale de la guerre, dit Fabre, consiste à nous faire vivre avec l'idée de la mort. Il se joue ainsi dans l'âme de chacun de nous un drame autrement

profond que le drame extérieur de la bataille. La guerre est la honte de l'humanité si on la considère en elle-même; elle en est la sanctification si on la voit dans le cœur de ceux qui la font. Le capitaine Nicolaï m'a dit — c'est une des dernières paroles de cet homme qui n'était pas bavard — « Nous vivons ici en une perpétuelle victoire sur nous-même ». Cette victoire consiste à aimer le danger.

Vaissette s'était allongé parmi les pierres. Il regardait le ciel étoilé. Il dit :

— Je ne sais pas si nous apprenons à aimer le danger ou tout simplement à le mépriser. De toute façon, nous triomphons de lui. La guerre est une grande éducatrice. Peu d'hommes, d'ordinaire, peuvent dire : « J'ai vu la mort face à face ». Nous sommes des millions désormais qui nous sommes mesurés du regard avec elle et qui avons appris à ne pas être épouvantés. Nous voici pareils à ces marins qui ont eu l'habitude de lutter avec les tempêtes, avec les nuages, avec la nuit, avec tous les mystères et toutes les trahisons de la mer. A chaque minute de leur existence vagabonde ils ont risqué d'être engloutis. L'amour du péril a fait d'eux des natures graves et fortes. Nous avons appris de même à pouvoir mourir à tout instant.

— Ce qu'il y a de plus grand encore dans tout cela, dit Lucien, c'est que nous ne pensons même plus aux risques que nous courons : telle est devenue notre résignation et notre acceptation de vivre aux côtés de la mort.

— Les sociétés ont toujours eu, dit Vaissette, une estime particulière pour les armées. Elles les paraient de gloire, même quand le service consistait à plastronner en costume flambant dans les villes de garnison et quand la

médaille militaire se gagnait en faisant balayer, quinze années durant, la cour d'une caserne et ses abords. Elles avaient tort, sans doute : car si la noblesse humaine consiste à affronter d'un cœur serein et d'une âme tranquille la lutte et ses coups meurtriers, les soldats, moins exposés que les mineurs ou les cheminots, avaient moins droit à notre respect que n'importe quel ouvrier de nos usines modernes et n'importe quel employé de nos cités malsaines.

Ainsi parlait le sergent Vaissette, esprit pacifique et fils de paysan, civil habillé en militaire, civil encore d'allures et de sentiments, militaire par la force des événements qui le dépassaient, et militaire de tout son cœur. Car la même soif de dévouement et la même volonté de vaincre animaient tous les fils des Gaules latines. Mais Vaissette voulait concilier ses idées et ses passions de la veille avec l'expérience du jour, ses théories du temps de paix avec ses observations de la période de guerre. Il y réussissait du reste parfaitement : car il avait un cerveau ingénieux et, pour lui, l'épreuve des faits confirmait simplement les conceptions élaborées dans la solitude de sa pensée.

Cependant Vaissette poursuivit :

— Maintenant l'armée, qui s'est dressée pour la défense d'un idéal commun, a droit à toutes les admirations en vertu du même principe. Jamais, en aucune circonstance et en aucun temps, des hommes n'ont si souvent couru au-devant de la mort et n'y ont couru d'un cœur si léger. Aussi jamais n'ont été semées au vent de ce pays tant de noblesse et tant de beauté. Ne vous y trompez pas : voilà des semailles qui germeront dans l'atmosphère morale dont est parfumé notre sol. Ce

qui fait la France ce n'est pas seulement la belle terre féconde par qui naissent les oliviers méditerranéens, les vignes des collines tourangelles, les prairies herbeuses des pays normands : c'est cet air, le plus clair du monde, qui vibre de tous les enthousiasmes et des courages révolus, qui viendra bercer, de nos sacrifices consentis, les premiers souffles de nos fils.

— Vaissette, dit Lucien Fabre, allons nous coucher. J'ai remarqué un coin de grenier à foin et j'ai dit à mon ordonnance d'y réserver deux places pour nous.

» C'est une autre vertu de cette guerre que de nous montrer que rien n'est aussi bon que de dormir. Peut-être est-ce pour nous préparer à goûter ce sommeil suprême dans lequel est plongé désormais le capitaine Nicolaï.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

UNE ÉTAPE

Un soir, le bataillon, reconstitué comme par miracle, fut embarqué dans un train militaire. On voyagea toute la nuit; les hommes hurlaient dans les wagons, pour tuer le temps. Peu à peu ils s'apaisèrent, s'assoupirent. L'allure lente du convoi était exaspérante. A chaque gare il s'arrêtait : on croyait qu'il n'allait pas pouvoir continuer sa marche. Le nom des villages était inconnu : de petites bourgades lorraines. On s'éloignait de la frontière. On se dirigeait vers l'ouest. Le chef de train ne savait rien. Les stations étaient endormies et désertes. On ne voyait que les lanternes de la locomotive trouant la nuit. La machine sifflait, démarrait péniblement, et c'était un nouveau bond jusqu'à la prochaine gare.

Au matin, on s'arrêta en pleine voie : on n'allait pas plus loin. Il fallait faire vite, pour laisser repartir le convoi, pour en laisser avancer d'autres. Il y avait dans ce paysage sévère, encadré de hautes collines et de bois, une animation extraordinaire. Des automobiles surtout

filaient sur la route. Au loin, on entendait le canon.

Les compagnies à peine formées, le bataillon était déjà en marche. Personne ne savait où l'on se trouvait, où l'on se dirigeait. On s'était engagé dans un chemin, à travers bois. Le commandant, en tête, était en grande conversation avec un officier d'état-major qui était venu à sa rencontre. On sortit de la forêt sur un plateau d'où l'on pouvait découvrir une assez vaste étendue : des falaises à gauche, dont la craie mettait seule une blancheur dans le jour gris et le paysage, des croupes de plus en plus hautes et boisées vers la droite.

— Nous devons être en Champagne, déclara Vaissette.

On calcula la distance parcourue, en tenant compte de la vitesse du train et des heures de route.

Ce qui étonnait tout le monde, c'était le bruit de la canonnade.

— C'est certainement le camp de Châlons, expliqua Fabre.

Un paysan passait dans une charrette. Il regardait avec étonnement défiler les bérets bleus.

— Où sommes-nous ? lui cria l'officier.

— A Lauquois, répondit l'homme en arrêtant sa bête.

— Mais où ça, dans quel pays ?

Le malheureux ouvrit de grands yeux. Il était abasourdi. Il fit : « C'est à une lieue. » Puis il reprit sa route en haussant les épaules.

Mais un officier d'artillerie rattrapait la colonne, au trot de son cheval. Fabre lui fit signe de s'arrêter. C'était un petit sous-lieutenant; il n'avait pas vingt ans. Lucien prit l'animal par la bride et chemina à côté du cavalier.

— Où sommes-nous, je vous prie ? lui demanda-t-il. Nous venons de débarquer.

— Dans la Marne, répondit ce dernier. La rivière est à cinq kilomètres. C'est là où sont défilées mes batteries, que je rejoins et que vous entendez.

— Mais sur quoi tirez-vous ? demanda Fabre.

L'artilleur crut à une plaisanterie du fantassin. Puis, voyant son sérieux, il se demanda si l'émoi de quelque engagement précédent ne lui avait pas troublé l'équilibre cérébral. Il se contenta de sourire, de tout son visage imberbe et gras. Il ajouta :

— Vous avez reçu l'ordre du jour ? On ne doit plus reculer.

Fabre s'arrêta brusquement, tirant sur la bride du cheval, qui encensa de l'encolure et fit un écart.

— Mais où sont les Prussiens ? cria-t-il.

— Ce matin on dit qu'ils ont pris Paris, répondit l'artilleur. Mais, puisque nous ne devons plus battre en retraite, nous les aurons.

Il avait dit cela si tranquillement, et sa figure poupine avait une expression si puérile que cela augmentait encore le tragique de la nouvelle. Puis, en s'excusant, il avait repris le trot.

— A Paris..., à Paris..., répétait Fabre, comme frappé par un coup de massue.

On avait obliqué à droite et l'on avançait de nouveau dans la forêt. Lucien avait fait appeler Vaissette, qui accourait.

— Vaissette, dit-il, savez-vous où sont les Prussiens ?

Le sergent comprit qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle. Il demanda :

— Ils ont pris Liége ?

L'officier répondit :

— Ils sont à Paris...

Le sergent fit « Ah ! » Ce fut tout. Les deux amis marchèrent en silence le long de la colonne, sans oser échanger leurs impressions, courbés sous le brouillard et sous le poids de leur pensée. A présent, on suivait une large chaussée. Comme quelques jours auparavant, on croisait des troupeaux humains fuyant devant l'invasion. L'exode de toute une population vers l'intérieur : des familles entières dans une voiture centenaire, des isolés restés avec entêtement jusqu'au dernier instant dans la maison, des femmes à moitié nues ou endimanchées comme pour la noce, des paysannes lamentablement drôles dans leurs atours à la mode des villes provinciales, un vieillard conduisant son bétail, une grand'mère tirant par le bras un gros garçon qui souffle dans son mirliton.

La nouvelle a circulé d'un bout à l'autre de la colonne. Elle n'émeut pas les hommes, car ces montagnards ne réalisent les choses qu'avec le temps. Du reste, le soldat en campagne accepte tout sans étonnement et sans murmure, les joies, les douleurs et la mort. La fatigue l'a dompté.

Le caporal Gros est pris pourtant d'un grand et universel dégoût. Soudain il ne croit plus à rien, lui qui était le canal de toutes les nouvelles et l'écho de tous les bruits. Et Bégou ne peut pas lui remonter le moral. Ils n'ont plus foi dans les Japonais, ni dans les obus de Turpin qui tuent à trente kilomètres, ni dans le rouleau compresseur des Russes.

— C'est la faute de nos artilleurs, dit Gros. Ces fainéants, tu ne les vois jamais.

— On est mal gouverné, conclut Bégou.

Ces explications leur suffisaient. L'une indiquait la cause immédiate et précise de la défaite : la paresse de l'artillerie. L'autre leur en fournissait les raisons générales et vagues.

Les chasseurs se portèrent sur le côté de la route. On criait : « A droite ! à droite ! » Un convoi automobile défilait à toute vitesse, les rattrapait. Fabre et Vaissette se retournèrent en se rangeant. C'était une théorie d'autobus parisiens. Ils passaient, dans la brume, couverts de boue. On n'avait pas eu le temps de les repeindre; ils étaient tels que quelques semaines auparavant sur les boulevards : seule, la plaque indicatrice du parcours avait été enlevée. Fabre les revit traversant au fracas de leur marche les rues et les avenues. Il se rappela les heures d'attente sous l'averse, les grosses lanternes de couleur se croisant dans les carrefours, les soirs d'hiver pluvieux de la capitale, les lumières de la place Clichy, ces deux mots « Madeleine-Bastille », la gloire des couchers de soleil sur la Seine et le Louvre, et la pompe des crépuscules faisant flamboyer l'arche immense de l'Étoile. Les autobus se perdaient au loin sur la route, s'enfonçaient dans le bois.

« Paris... ! Paris ! » pensait Lucien.

Cependant la colonne marchait toujours.

Les hommes avaient faim. En Lorraine, on avait, pendant les étapes, du blé pris à pleines poignées le long des routes, des pommes de terre qu'on faisait cuire au moindre arrêt, qu'on mangeait presque crues et brûlantes, ces mirabelles dont l'or parsemait les vergers; un homme en emplissait son béret, rattrapait en courant la colonne, distribuait des fruits à toute l'escouade. Sur ces

confins de la Champagne et de l'Argonne, il n'y avait rien à glaner. On n'avait pas touché de vivres. On avait faim. Tout le long de la route, les chasseurs avaient ramassé des morceaux de bois, les avaient mis sur leur sac, pour faire un feu et le café. Cette eau chaude et sucrée, qui n'a guère que le goût de fer-blanc de la gamelle et des quarts, est l'huile qui fait marcher la machine humaine qu'est un régiment. Mais on n'avait point fait de halte assez longue pour allumer les brindilles. On avançait presque sans arrêt.

— Faut croire qu'ils ont besoin de nous le plus tôt possible, déclara le caporal Gros.

— Heureusement que nous sommes là, répondit Angielli.

C'était un Marseillais, employé dans les docks, un colosse à la voix énorme, un meneur de grèves. Il avait rejoint son corps à la première heure. Il donnait l'exemple de la discipline et de l'entrain. Il était bavard; mais il agissait. Il annonçait par avance les exploits dont il était capable; mais, depuis qu'il était au feu, il n'avait pas eu une seconde de défaillance. Il avait joué du couteau dans bien des bars marseillais; mais, chargeant avec Fabre et Nicolaï, il avait été à l'assaut comme à une réunion publique. Il avait compris l'état d'esprit de ses compagnons, montagnards et silencieux, mais français et méridionaux, amoureux de la parole et de la politique.

— Encore un petit kilomètre, dit Angielli de sa voix éclatante. Coquin de sort, c'est pour la Sociale !

Et la section faisait un grand effort, continuait. Les chasseurs franchissaient ce kilomètre, puis un autre. Vaissette leur tenait des discours. Angielli poursuivait ses tirades. Ils ne les comprenaient pas. Ils ne pensaient

guère à la Sociale, vraiment. Ils ne pensaient même guère à la France. Tout cela c'était trop vague. Ils ne pensaient qu'à leurs reins où pesait le sac, au fusil qui sciait l'épaule, aux ampoules des pieds.

Rousset aussi était bavard. Malgré sa gorge sèche, le souffle court provenant de la vitesse de la marche, il parlait aux camarades qui l'entouraient, à Servajac, le plus silencieux et le plus docile. Rousset se plaignait toujours. Il était paresseux. Il était sale. On l'avait promu cuisinier. Il ne s'acquittait pas mal de sa fonction,

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . C'était un de ces paysans des plaines provençales, de ces riches vallées indolentes qui s'ouvrent des Alpes vers le Rhône, endormies sous leurs oliviers et leurs vignes, et dont les ravins sont fleuris de lauriers-roses et de figuiers.

Servajac était Cévenol : âpre et dur comme le roc de ses cimes déboisées, sauvage comme ses torrents ou comme le vent qui souffle sur les causses, il était taciturne et brave. On le sentait fils de ces rebelles que n'avaient pu soumettre les dragons du Roi.

— Il vaut encore mieux, dit Rousset, être étendu dans un champ sous les balles que de tricoter ainsi avec ses jambes.

Servajac ne répondait pas. Mais Vaissette avait entendu. Il intervint :

— Souviens-toi qu'on fait la guerre autant avec nos jambes qu'avec nos fusils.

Car Vaissette se rappelait que c'était là une des

théories de Napoléon. Et comme tous les Français, et comme l'état-major lui-même, il en était encore aux dogmes du grand vainqueur d'Austerlitz.

— Si c'est pas malheureux ! conclut Rousset.

— Qu'on marche ou qu'on soit arrêté, qu'est-ce que ça fait ? déclara Servajac.

Son corps était incapable de ressentir aucune fatigue. Ses muscles étaient de fer. Alors, tout lui était indifférent. Il ne savait qu'une chose : il avait quitté son champ de seigle, ses moutons et ses châtaigniers; il ne pouvait les retrouver encore, puisque c'était la guerre. Que lui importait donc qu'on l'employât à telle chose ou à telle autre ? Il se disait cela confusément.

— Et toi, tu t'en fous aussi ? demanda Rousset à Diribarne.

Mais Diribarne ne répondit même pas. C'était un Basque. Il parlait mal le français et ne comprenait pas le provençal qu'employaient entre eux la plupart des chasseurs. Fabre n'avait même pas pu se rendre compte si cet homme savait pourquoi l'on était en guerre, et contre qui. Il était l'obéissance même et la servitude dans toute leur grandeur. Sa docilité était la même, lente et totale, à avancer sous le feu ou à l'assaut qu'à exécuter une corvée. Il ne murmurait même point quand il n'avait pas mangé.

A mesure que se prolongeait l'étape, les conversations particulières avaient cessé. Personne ne parlait. Personne ne pensait. Il n'y avait plus, se défilant sur la route, qu'un troupeau de brutes conduit par les officiers comme par des bergers.

De temps à autre, on traversait un village. La nuit tombait. Le bruit de la bataille s'était apaisé. Derrière les

murailles des habitations, il y avait des êtres qui se reposaient. On voyait la lumière des fermes ou des maisons dans les hameaux. Les chasseurs se représentaient un intérieur comme celui qu'ils avaient laissé. Il y avait un chien qui aboyait sur la porte, des poules que rentrait une femme, un enfant qui pleurait dans la maison. Les hommes se disaient que là des gens s'attablaient autour de la soupe, qu'ils avaient du feu, qu'ils auraient un lit : ils sentaient plus cruellement leur ventre vide, l'humidité pénétrant leur vareuse, le voyage en fourgon et les kilomètres interminables dont leur corps était tout courbatu.

Tout à coup la colonne s'arrêtait. Pourquoi ? On n'en savait rien. Aucun ordre ne parvenait de rompre les rangs. Alors, on restait là, à attendre. Les uns disaient : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? » Les autres se taisaient, résignés. C'était un convoi que la tête de la colonne avait rencontré au croisement d'une route, une troupe qu'on avait rattrapée, le commandant qui hésitait, dans la nuit, entre deux chemins, identifiait au terrain le tracé de sa carte. Le bataillon entier restait debout, après que les chasseurs, surpris à moitié endormis, se fussent jetés les uns sur les autres et copieusement injuriés. La station durait parfois longtemps.

On n'osait pas quitter son sac, se coucher sur le talus. Si, de guerre lasse, les uns s'y décidaient, la colonne s'ébranlait immédiatement, comme par un fait exprès... Mais on semait quelques hommes de plus à chacune de ces haltes.

Puis, il fallait à tout instant se déranger, pousser les camarades, les piétiner pour laisser passer à gauche des automobiles, un échelon d'artillerie, des dragons ou des

hussards dont les bêtes ruisselaient, s'ébrouaient, vous couvraient de sueur et d'éclaboussures.

— Ils n'ont rien à faire, et encore on leur donne des chevaux ! disait Rousset.

Le caporal Gros, ni son ami le caporal Bégou n'osaient répondre : ils ne croyaient plus à la puissance de l'artillerie, à la force des escadrons de cavalerie dont les charges les épouvantaient pendant les manœuvres. Sinon, les Allemands seraient-ils arrivés jusque-là ?

Vers minuit, on s'arrêta. Mais il était interdit d'allumer le moindre feu. Impossible de boire quelque chose de chaud. On n'avait pas de vin dans les bidons. Avec la permission de l'officier, les hommes se partageaient, par camarades de combat, une boîte de conserves. Beaucoup s'étaient endormis sans manger, dans le fossé ou à même la route. Quelques traînards rejoignirent les compagnies.

On repartit. Ce fut plus pénible encore. Les lourds souliers traînaient sur la chaussée, la rabotaient. Il n'y avait plus de rangs. On marchait pêle-mêle, en sommeillant, lentement. Tous les kilomètres, un ou deux chasseurs quittaient la colonne et s'effondraient, anéantis. Angielli, pour se réveiller et ranimer les courages, avait voulu chanter une chanson de marche. Mais il n'avait pas rencontré d'écho. Alors, il s'était tu. La compagnie, pourtant, était plus compacte que les autres. La volonté de son chef la galvanisait. Ce gamin de Fabre allait à pied, sans parler non plus à cause de la fatigue, mais toujours présent, tantôt près de l'un, tantôt près de l'autre.

Peu à peu, le paysage s'éclaira. Une magnifique lumière d'été emplit l'air. Le soleil séchait la route, buvait

l'eau des pèlerines et des vareuses. Le bruit courait, on ne sait pourquoi, qu'on arrivait au cantonnement. Les derniers kilomètres furent les moins durs.

En effet, le bataillon pénétrait dans un village. Les fourriers avaient à peine eu le temps de reconnaître les secteurs. Les habitants s'étaient presque tous enfuis. Un régiment de fantassins était déjà cantonné : c'étaient des réservistes. Ils regardaient passer le bataillon de chasseurs, en manches de chemise, le képi sur l'oreille, le pantalon rouge tout neuf, éclatant, arrêté aux hanches.

— Une garde nationale ! dit Angielli.

D'eux-mêmes, les chasseurs avaient redressé le torse, pris une allure militaire. L'esprit de corps et la longue habitude d'une discipline sévère faisaient quand même un bel outil de ces troupes éreintées. La quatrième compagnie s'arrêta devant une maison et son grenier à foin qui lui avaient été désignés.

La gaîté du jour s'était emparée de la troupe. Les chasseurs faisaient flamber un peu partout des foyers sur lesquels bouillait déjà le café. Rousset et quelques camarades surveillaient dans le verger un grand feu. Les marmites, posées par couples, chantaient. On avait trouvé des légumes en abondance dans le champ. L'odeur de la soupe chaude emplissait l'air, attendrissait ces hommes.

Soudain, un cri mit la compagnie en émoi : un chasseur venait de voir déboucher dans le village les fourgons de ravitaillement. Vaissette courut à la distribution. Il voulait tout surveiller, comme s'il eût été le capitaine. Les hommes de corvée s'offraient en masse. Ils revinrent avec la viande, des pains, du sucre, du café, du lard. Une joie immense illuminait ces malheureux.

Toute la compagnie par sections, par escouades, était allongée dans la prairie, derrière la grange. Des pruniers et des cerisiers y laissaient pleuvoir une ombre légère. On mangeait. Les rires et les cris emplissaient l'air. Nul ne songeait aux camarades fauchés quelques jours avant et dormant dans les plaines lorraines. Nul ne songeait aux périls de demain. On mangeait. Vaissette voulait goûter de toutes les soupes, de tous les ratas. On l'appelait à droite, à gauche. Il avait la bouche pleine. Il tenait entre les doigts des morceaux de viande chaude. Il se brûlait. Il jouissait d'une volupté physique aussi large, aussi rustique que celle des hommes. Il évoqua les repas que font les héros d'Homère; et ce n'était point simplement une comparaison littéraire, mais il songeait que l'aède grec avait su dépeindre les héros tels qu'ils étaient, tels qu'ils sont dans tous les temps, et qu'en tous les temps aucun plaisir ne vaut celui de manger.

Vaissette en était à considérer une œuvre non plus par sa portée artistique mais par son souffle humain.

Et, debout au milieu de la prairie comme un pasteur gardant son troupeau, le lorgnon pendant sur sa chemise sale, car il avait quitté sa vareuse, le béret tiré sur les yeux pour les protéger du soleil. Vaissette déchirait à belles dents une tranche de viande bouillie. Il se dit, toujours songeant à l'*Iliade* :

— Une œuvre n'est éternelle que si elle est traversée par quelque frisson d'humanité...

Une clameur arrêta le cours de ses pensées. Le sergent rajusta son binocle pour en saisir la cause. C'était facile : Angielli et Diribarne débouchaient d'un cellier, suant, leurs muscles d'acier raidis, pliant sous le poids d'une barrique de vin !

Ce fut du délire. Tous les hommes se précipitaient autour du tonneau, ivres avant d'avoir bu. Le vin ruisselait dans les quarts, dans les marmites encore grasses de soupe, dans des seaux de toile dérobés à des cavaliers, dans les bidons. Angielli, à cheval sur le tonneau, dépoitraillé, hurlant, tapant des mains, semblable à un Bacchus antique, criait :

— Au vin ! Au vin, troun de l'air !

Il frappait comme un sourd sur la barrique et jurait :

— Il y en a des otres... Il y en a des otres...

Et sa voix et sa joie et ses gestes évoquaient les autres barriques de la cave. Il insistait :

— Ce n'est pas cher, bougre de bon sang ! Au vin... Au vin !

Et les chasseurs tendaient leurs récipients à Diribarne, grand dispensateur des voluptés, avalaient d'un trait le liquide et s'essuyaient d'un geste brusque de la main la moustache ruisselante. Leurs yeux riaient de plaisir. Ceux qui avaient déjà bu se mirent à chanter.

Vaissette voulait avoir sa part. Puis il songea : « D'où vient le tonneau ? » Il avait le sentiment de la propriété. Il murmura à mi-voix : « Ce n'est pas bien honnête. » Mais comment résister à cette énorme liesse de toute une compagnie ? Il vit le vin dont le jet, sortant de la tonne, était éclairé par un maléfique rayon de soleil : il prenait tous les tons du carmin, de l'incarnat, de la pourpre, du vermillon, de l'écarlate. Et le sergent tendit son quart, attendant son tour. Mais Rousset avait rempli une cruche pour verser quelques litres dans le bouillon : car ce breuvage donne du cœur au ventre et ranimerait les morts; nul soldat ne l'ignore. Il offrit la cruche au sergent. Et celui-ci, la tenant par les côtés

rebondis comme ceux d'une amphore antique, faisait couler le vin dans sa gorge, buvait à même le goulot, jouissant de tout son être.

— C'est la bonne vie, déclara Rousset.

— T'en fais pas, répondit Gros. Quand on sera rentré chez nous, il faudra pas que les autres nous embêtent.

Servajac répondit par un juron énergique.

Le sens de ces paroles n'était peut-être pas très clair. Mais les hommes se comprenaient entre eux. Ils affirmaient leur camaraderie, l'union qui distinguerait « ceux qui y avaient été », leur volonté de pouvoir parler haut pour avoir été à la peine.

Angielli, enroué à force de crier, chantait, tandis que Diribarne tournait devant le tonneau, sautait, avançait, reculait, exécutant une danse de son pays. La voix du débardeur marseillais dominait le tumulte

En passant près du moulin
Et ron-ton-taine...

Et le sergent Vaissette, rouge comme un ivrogne, ruisselant de sueur, les yeux vagues d'ivresse et de myopie, tenant sa gamelle dans la main droite, agitant son béret de l'autre main, le sergent Vaissette reprenait le refrain.

Puis le calme revint. Les chasseurs tombaient sur l'herbe comme des masses, terrassés par la fatigue, et s'endormaient. Toute la compagnie allongée par la prairie, à l'ombre des arbres fruitiers, s'abandonnait au sommeil. Les ronflements formaient un bruit sourd et continu.

Le premier, Diribarne s'éveilla. Ce corps d'acier

ne pouvait jamais se reposer que quelques heures. Servajac, lui aussi, ouvrit les yeux. Ils s'étirèrent. Ils regardèrent leurs camarades étendus par le champ.

— On dirait, fit Servajac, qu'ils se sont couchés pour laisser passer les obus.

— Je ne croyais pas, déclara Diribarne, qu'à la guerre on aurait du bon temps.

Servajac réfléchit longuement et lui dit :

— C'est selon : il y a du bon et du mauvais.

Puis il se tut. La conversation entre ces deux êtres était lente. Ils ruminaient leurs paroles. Ils ne trouvaient pas facilement des mots pour exprimer leur pensée profonde. Et du reste, les mots leur apparaissaient comme si précis, quand ils formaient une phrase, qu'ils leur semblaient trahir plutôt que traduire des sentiments encore obscurs et vagues. Servajac avait allumé une courte pipe. Diribarne mâchait voluptueusement une pincée de gros tabac de cantine. Il interrogea :

— Tu y pensais, toi, à la guerre ?

— Et toi ? demanda Servajac.

Diribarne remua la tête négativement. Il expliqua :

— Chez nous, c'est loin d'ici.

Et son bras montrait le lointain horizon où le chasseur entrevoyait les côtes, les gaves, le ciel des pays basques, puis, à l'opposé, la direction de la frontière.

— Et vous, sergent, vous l'attendiez, la guerre ? demanda Servajac à Vaissette, qui s'était levé et mettait un peu d'ordre à sa toilette.

— Je n'aurais jamais cru qu'ils oseraient nous attaquer, répondit le sergent.

Toute la compagnie s'était réveillée. Une grande activité s'emparait d'elle. Les hommes se brossaient. Ils

enlevaient la boue de leurs lourdes chaussures, bandaient leurs molletières, nettoyaient leur fusil, lavaient leurs gamelles. Un groupe s'était formé autour de Servajac et de Vaissette. Les hommes admiraient leur sergent parce qu'il parlait bien.

— Il sait vous tourner les choses ! affirmait Bégou avec enthousiasme.

Et Bégou s'y entendait : il tenait un café dans une sous-préfecture provençale où il était conseiller municipal. Servajac remarqua :

— Ça cesse de paraître terrible dès qu'on n'est plus sous le feu. On se croit en manœuvres. On n'y pense plus.

Et c'est bien, en effet, la grâce de ce drame : pendant les intervalles qui en séparent les actes, il semble ne plus exister pour ceux mêmes qui le vivent.

Le Cévenol insista :

— Non, on ne pense plus à la guerre. On se laisse vivre...

Les autres l'approuvaient. Certes, il n'était pas capable de se faire l'interprète du sentiment commun : ses paroles étaient tout de même l'écho de ce qu'ils éprouvaient confusément. Vaissette, qui était psychologue, démêlait ces nuances.

— Ce qui t'étonne, observa-t-il, c'est de ne pas te dire à chaque instant : « Je me bats pour la France », c'est de n'être pas plus ému, plus inquiet, soit pendant la bataille, soit en ce moment, ni plus indigné contre nos ennemis.

— C'est vrai, dit Servajac.

— Je vais t'expliquer cela, fit Vaissette. Le jour où tu as revêtu cet uniforme, tandis que la cloche de tous

les villages de France et les tambours des crieurs publics annonçaient la mobilisation, tu t'es donné tout entier à la nation. Elle te possède. Elle nous possède tous. Nous ne réfléchissons plus à rien : ce serait inutile. Nous sommes un instrument de l'énorme machine. Nous ne sommes plus nous-mêmes. C'est le pays qui a pris ton âme. M'as-tu compris ?

Ils n'avaient pas tous compris, mais tous donnaient leur assentiment. Vaissette continua :

— Pourquoi te bats-tu, Diribarne ? fit-il.

Diribarne eut un geste vague. Il ne pouvait expliquer. Il savait bien pourtant. Rousset intervint.

— Puisqu'on nous a attaqués..., dit-il.

— Sans doute, répondit le sergent. Mais ce n'est pas tout. Pourquoi ce pays attaqué veut-il se défendre jusqu'à la mort ?

— Pour la fin des guerres, déclara Angielli.

Diribarne avait trouvé :

— Oui, pour qu'ils ne nous embêtent plus, et qu'on soit les maîtres chez nous.

Le caporal Gros eut un mot sublime de simplicité, de candeur, de vérité :

— Il faut bien se battre, coquin de sort, pour être les plus forts et qu'on ne soit plus un peuple de vaincus.

— Moi, je me suis engagé pour reprendre l'Alsace, assura Pluchard.

Il venait de Montmartre et, dans le civil, était mécanicien.

— Qu'en penses-tu, Servajac ? demanda le sergent.

— Il y a du vrai dans tout, répondit le chasseur. Moi, je ne me suis pas demandé pourquoi nous nous

battions. Mais je me suis dit : C'est nous qui avons raison, puisque la France c'est nous. Alors, je me ferai tuer s'il le faut. C'est mon idée.

« Les braves gens ! », pensa Vaissette.

Et il se sentait l'âme aussi simple que celle de ces hommes, aussi humble, aussi résolue dans le sacrifice et dans la servitude.

CHAPITRE VI

« MORITURI TE SALUTANT »

VAISSETTE, dit Lucien Fabre, j'ai beaucoup de choses à vous apprendre. Je viens de voir le commandant, et je possède des nouvelles importantes. Allons fumer une pipe un peu plus loin.

L'aube se levait et la forêt s'emplissait d'une clarté confuse et verte. Depuis la veille au soir le bataillon avait repris sa marche. Il allait au canon. Maintenant on approchait de la ligne de feu : ce n'était plus seulement le roulement de la bataille qu'on entendait, mais l'éclatement des obus ennemis et l'explosion de nos pièces. On distinguait les coups. Les batteries tiraient sans arrêt et régulièrement. Ce devait être un grand combat d'artillerie. Sur la chaussée, les échelons se succédaient sans intervalle. On dépensait les munitions avec une folle prodigalité.

Pendant toute la nuit, les chasseurs avaient cheminé dans le bois, par des layons où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles : il ne fallait pas encombrer les routes réservées au passage des trains, des ambulances, des voitures allant

au feu ou en revenant. A présent, on s'était arrêté. Les hommes, assis sur la terre mouillée, regardaient le jour nouveau découper les arbres, les animer de sa lumière grise. Ils étaient fatigués. Certains mangeaient leur pain, ou bien s'endormaient, appuyés épaule contre épaule, dos contre dos, comme des enfants.

Fabre et Vaissette firent quelques pas en avant, s'écartant du chemin. Les arbrisseaux du taillis leur cinglaient la figure et la mouillaient. Le terrain s'affaissait brusquement; un ravin de plus en plus profond creusait le sol. Il y avait là de plus vieux arbres, des chênes centenaires, des troncs étendus sur la terre par une coupe de bois entreprise quelques semaines auparavant. Ils s'assirent sur un de ces troncs que la mousse entourait déjà.

— Vaissette, dit Fabre, le commandant vient de recevoir les plis de la division. Nous faisons ici une halte de deux heures. Je dois vous annoncer d'abord que vous êtes nommé sous-lieutenant.

— Oh ! mon lieutenant ! répondit Vaissette.

Il ne trouva pas d'autre mot. Mais il rougit de plaisir.

— Ne me dites plus : mon lieutenant, répondit Fabre. Nous voici camarades après avoir été amis. C'est ainsi que se passent les choses dans l'armée : tout y est à l'inverse de ce qui se passe dans la vie et tout paraît y être un défi au bon sens.

— Pas tout, protesta Vaissette.

— Vous voilà déjà militariste, fit Fabre, parce que vous avez un galon d'officier. Pas tout, évidemment, puisque vous êtes promu. Aussi bien, ce que je disais n'était qu'une boutade.

— Le défi au bon sens est une apparence, assura Vaissette, à commencer par notre raison d'être. Que

doit-on penser de nous dans Sirius, puisque nous nous rassemblons ici à seule fin de tuer méthodiquement le plus de nos semblables pour cette seule raison qu'ils ont un casque gris au lieu d'un béret bleu ou d'un képi rouge, que très souvent leur nez supporte des lunettes d'or et non, comme le mien, un binocle, et qu'ils hurlent « Vorwaerts » au lieu de crier « En avant » ?

Ainsi Vaissette se laissait aller, à peine remis de son émotion, au goût de méditer et de disserter. Il lui semblait même que, devenu sous-lieutenant, il pourrait se livrer à son penchant avec plus d'aisance et plus d'autorité. Fabre ne l'interrompait point; car, absorbé dans des pensées profondes, il ne l'écoutait pas. Vaissette continua :

— Mais il faudrait être un esprit superficiel pour s'en tenir là. C'est pour des causes plus profondes et moins visibles, des raisons abstraites d'économie politique, de race, de sentiment et d'idéal que nous nous battons. Et ces causes ont un sens. En attendant, ce qui m'effraye, ce sont mes nouvelles responsabilités : jamais je ne serai à la hauteur de ma tâche.

— Vous voulez rire, dit Fabre. Notre métier d'officier de compagnie est aussi humble que grand. Il vous suffira de veiller aux détails matériels dans votre section demain comme hier : avec cela, gardez votre courage calme au feu et l'ascendant moral sur vos hommes; c'est tout ce que je vous demande. Car la volonté de vaincre et de mourir d'une centaine de soldats est dans l'âme de l'officier subalterne qui les commande. De même notre décision est dans le cœur de notre commandant. C'est ainsi que le grand chef gagne d'abord la victoire en lui-même, puis dans la poitrine de ses millions d'hommes, avant de la gagner sur le terrain.

Lucien Fabre s'était mis à fumer comme un vieux troupier. Il frappa sa pipe contre son talon pour en faire sortir la cendre. Puis, il emplit de tabac le fourneau. Il reprit :

— Seconde nouvelle : je suis promu lieutenant et je garde le commandement de la compagnie. Et maintenant, voici qui est plus important : le gouvernement est parti pour Bordeaux, mais les Prussiens ne sont pas à Paris. La bataille décisive est engagée. Dans quelques heures nous allons donner.

Il ajouta plus gravement :

— Nous allons donner jusqu'à la mort. J'ai répondu de ma compagnie au commandant. Je n'ai pas à vous en dire davantage.

C'étaient là des paroles presque banales. Elles étaient échangées très simplement, à mi-voix. Nulle mise en scène, rien de théâtral, ni dans le décor, ni dans les mots; la canonnade poursuivait son bruit monotone, les chasseurs ronflaient, inconscients. Et soudain, pourtant, un frisson venait de parcourir ces deux êtres. Leurs yeux brillaient. Ils avaient pâli un peu. La plus froide, la plus implacable décision habitait en eux. Ainsi, depuis quelques heures, un souffle immense passait sur tous ces soldats appelés à mourir.

— J'ai un ordre du jour du général en chef, dit Fabre. Allons le lire aux hommes.

Ils se levèrent tous deux et rejoignirent, à travers les fourrés, la compagnie. Il leur semblait avoir vieilli, être grandis. Leur démarche était plus pesante et plus volontaire. Fabre appela son ordonnance.

— Tiens, dit-il, voici du galon d'argent. Tu vas en coudre un second près de celui qui se trouve déjà sur ma

tunique. Tu en coudras aussi un, en enlevant les galons de sergent, sur la vareuse du sous-lieutenant Vaissette.

Le chasseur était frappé de stupeur. Tant d'événements étaient pour l'abasourdir. Il ne dit mot, cherchant dans son sac une aiguille, du fil, et dans sa poche son énorme couteau. Il s'acquitta rapidement de sa tâche. Ce n'était point élégant, mais c'était solide. Le nouveau galon, sur la veste de Lucien, étincelait de blancheur à côté du galon gris et passé. Le mince galon sur celle de Vaissette soulignait la place où la large sardine de sous-officier s'était étalée.

La nouvelle s'était répandue parmi les hommes. Du coup, tout le monde s'était réveillé. La compagnie était assemblée.

— J'ai à vous parler, dit Fabre.

Les chasseurs se serrèrent, se bousculant, tendant la tête, formant un cercle, comme pour écouter la théorie. Le lieutenant n'avait pas élevé la voix. On n'aurait su imaginer plus de simplicité. Il ajouta :

— Camarades, je vous présente votre nouvel officier, le sous-lieutenant Vaissette. Pour moi, je prends le commandement de la quatrième compagnie. J'attends de vous ce qu'en aurait obtenu le capitaine Nicolaï.

Et voici que tous les hommes avaient senti que cette minute était solennelle. Ils revoyaient la charge de l'autre jour. Ils se rappelaient leur capitaine. Angielli murmurait :

— Nom de Dieu ! nom de Dieu !...

— Maintenant, ajouta Lucien Fabre en haussant un peu la voix, écoutez-moi bien. Les Allemands sont arrivés jusqu'ici. Ils ont envahi une partie de la France.

Depuis hier est engagée la bataille dont dépend la destinée du pays...

La voix de l'officier tremblait un peu. Tous les hommes étaient haletants. Il dit encore :

— Mes enfants...

Lucien avait vingt ans. Tel chasseur, dans la compagnie, aurait pu être son père. Mais sa parole avait, ainsi, tout son sens de tendresse et d'autorité.

En d'autres circonstances, il eût prononcé un discours plus long. Il savait par expérience que les paroles enflammaient ses hommes. Mais ce jour-là c'était différent. Toute emphase détonnait. Et il s'exprimait d'une voix sourde, contenue, étouffée, qui remuait, dans leurs profondeurs, les âmes des chasseurs. Ils se pressaient autour de leur chef, angoissés, la bouche ouverte. La brume et le rideau d'arbres cachaient les autres compagnies : la solitude était complète. Le silence n'était empli que de la voix des batteries.

— Quelle phalange de gladiateurs ! murmura Vaissette.

Fabre poursuivit :

— Nous allons être engagés de nouveau dans quelques heures. Ce sera plus terrible que les batailles où nous avons donné. A ce moment-là, vous ne penserez plus qu'à tenir en vous protégeant, à avancer en vous défilant, à bien viser, à charger, à obéir à vos chefs. Vous ne songerez plus qu'à remplir votre devoir de soldat. C'est maintenant qu'il faut que vous décidiez que votre sacrifice ira jusqu'à la mort.

Ces paroles simples ne dépassaient pas ces âmes simples, qui en saisissaient le sens et le rythme. Et sans doute Lucien n'était-il aussi que l'obscur interprète de la

patrie. Par lui parlait la voix de la nation qui allait frapper l'oreille de ces hommes. C'était l'appel autoritaire du sol de France, de ses collines et de ses brouillards, de ses plaines, de ses bois, de ses fleuves et de ses montagnes, de sa lumière ardente, des faubourgs de toutes ses cités, des fermes de tous ses villages. C'étaient vingt siècles d'histoire qui soufflaient sur ces têtes, et des centaines de générations dont renaissaient les martyrs, depuis ces soldats des cohortes de Marius, qui écrasaient les Cimbres, jusqu'aux volontaires des régiments de Wimpfen, qui furent anéantis dans le charnier de Sedan. C'était tout cela qui se respirait dans l'air de la journée, dans le frisson des feuilles agitées, dans la voix du jeune officier, dans le bruit continu des détonations. Un frémissement avait saisi cette compagnie. Et c'était le même qui soulevait le bataillon, tous les bataillons de tous les régiments, toutes les divisions, toutes les armées sur cette ligne de feu où ils allaient s'élancer.

— Camarades, poursuivit Fabre, vous avez senti, je le vois, qu'on est heureux de mourir pour la France.

Ce fut tout. Les hommes avaient compris. Servajac avait revu une haute prairie cévenole et le vent dans les châtaigniers; Angielli, les tavernes des quartiers marseillais enfiévrées de disputes politiques; Rousset, le champ d'oliviers et de vignes dormant au soleil; Pluchard, les cabarets de la Butte, le moulin de la Galette et les dimanches populaires au bord de la Marne; Diribarne, le vol des palombes sous les verts ciels d'automne des côtes et des cimes pyrénéennes : ce qui était vraiment pour chacun d'eux la France, ce pour quoi ils l'aimaient. Et c'était très vague, aussi vague que le souvenir des parents, des amours laissées là-bas. Tout était indistinct en eux comme

l'appel de la patrie. Mais leur détermination était précise et nette : ils mourraient, s'il le fallait, ce soir ou demain. Et c'est pour cela que la France ne pouvait pas être vaincue.

Alors, le lieutenant Lucien Fabre ajouta :

— Camarades...

Puis, il se reprit. Il parlait en chef. Il parlait à ceux qui allaient mourir, aux élus et aux condamnés de la Patrie.

— Soldats, dit-il à ses chasseurs, je vais vous lire l'ordre du jour du Général en chef.

Il s'arrêta pour respirer et déplia le papier où il avait inscrit les quelques phrases que tout à l'heure lui avait dictées le commandant. Sa voix était devenue plus coupante, sa parole plus martelée : il était dans l'exercice de ses fonctions. Les chasseurs soumis à l'étroite et magnifique discipline du bataillon s'étaient redressés, les mains dans la position réglementaire. Et quand leur officier annonça : « Ordre du jour aux Armées », ils portèrent tous, d'un geste brusque, la main au béret pour saluer l'ordre du général.

Et Lucien Fabre lut :

« Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer... »

Le sous-lieutenant Vaissette, qui avait essuyé les verres de son binocle, remarqua que tous ses chasseurs avaient des larmes dans les yeux.

CHAPITRE VII

PAROLES AVANT LA BATAILLE

LA troisième et la quatrième compagnie attendaient derrière la lisière d'un petit bois. Le silence était aussi profond que la nuit. Mais on dormait mal : à l'aube on devait donner l'assaut. L'ennemi était là, à douze cents mètres, sur la crête : on n'en était séparé que par un terrain vallonné et par un ruisseau que tenaient, aux avant-postes, les deux premières compagnies, formant la première division.

Peu à peu pourtant, le sommeil invincible avait gagné les hommes. Beaucoup seraient tués dans quelques heures. Ils le savaient. Ils dormaient.

Les officiers de la division, troisième et quatrième compagnie, s'étaient réunis pour attendre ensemble les événements : Fabre et Vaissette, le lieutenant d'Aubres et le capitaine de Quéré.

Vaissette, par cette nuit, se sentait plus bavard que jamais. Il pensait à mille choses à la fois, et, pour un coup, ses idées semblaient se suivre sans ordre et sans harmonie.

— Cette lutte de toute l'Europe, disait-il, est le bouleversement le plus formidable de l'histoire. Qu'est-ce désormais que Cannes ou que Marignan ?

Puis il ajoutait :

— Ce qui me console, c'est que ma mère, si je suis tué, aura une pension plus forte, puisque maintenant je suis officier.

Lucien Fabre se sentait la tête lourde, tant il nourrissait en même temps de pensées et de souvenirs. Les minutes qu'il vivait étaient les plus profondes de sa vie. Car il avait la conviction qu'il serait tué le lendemain.

Il avait vingt ans. Il y a trois semaines il était un enfant. Il était un homme depuis quelques jours : tel avait été en son âme le résultat des premières batailles, du drame de la guerre vu dans ses réalités intimes. Il avait chargé, il avait retrouvé le cadavre souriant de son capitaine, il avait conduit ses hommes au feu, il portait en ce moment en lui la responsabilité de commander ses chasseurs, il était juge de leur sacrifice et maître d'une centaine d'existences humaines. Et Lucien faisait un examen rigoureux sinon de sa conscience, qui était nette, du moins de son esprit. Sa personnalité avait été un peu effacée jusque-là. Il s'en jugeait sévèrement. Il avait aimé à rechercher, en toute bonne foi, la vérité dans les opinions extrêmes et dans les paradoxes. Il avait subi trop d'influences. Il avait en partie adopté les avis divers de tous ceux qu'il avait fréquentés. C'était de sa part un effort de sincérité, et aussi le fait de la jeunesse de son cerveau sensible aux idées, et peut-être un désir de satisfaire son interlocuteur : il avait abondé souvent dans le sens de qui l'approchait, par une sorte de coquetterie spirituelle involontaire, autant par bonté réelle que par le plaisir

instinctif de se faire aimer. Sa droiture l'avait sauvé des dangers de cette tournure de l'esprit. Et c'était certainement pour laisser après sa mort un exquis souvenir de lui qu'il ne se montrait, qu'il ne se sentait pas tout à fait le même avec Vaissette ou avec le capitaine de Quéré.

Le capitaine de Quéré commandait la troisième compagnie du bataillon, celle qui devait être engagée en même temps que la compagnie de Lucien. Il était assis, à cette heure, à côté du jeune homme. Il tremblait. Une crise de fièvre, de ces fièvres rapportées des colonies terrassait son corps maigre mais ne venait point à bout de sa volonté.

Une étrange figure de soldat. Il avait voulu être prêtre; une soif d'activité, d'action physique, l'avait contraint à être officier; mais il était resté un moine avec les plus rudes chastetés du corps et de la pensée. C'était un esprit d'une culture rayonnante. Rien ne lui était étranger au royaume des lettres et de la philosophie; mais il n'aimait vraiment que les poètes du XVIIe siècle et les écrivains latins. Le XVIIe siècle, il en revivait l'esprit, il en sentait en lui les passions : il pouvait éprouver encore une haine passionnée contre Pascal. Il n'était point silencieux et il aimait la discussion. Cet admirable cerveau dogmatique manquait de sens critique. Les choses pour lui étaient absolues, toutes claires et sans fêlure, comme sa science et comme sa foi. Il était violent, autoritaire et têtu. Ses yeux mystiques se créaient une société et un ordre de choses à l'image de son âme. Il vivait en des temps révolus depuis deux cents ans. La France était pour lui celle du traité de Nimègue, dans l'apogée pompeuse du règne de Louis le Grand. L'armée, plus que tous les autres grands corps de l'État, avait



l'ordonnance des jardins de Versailles : ses chefs, à l'instar du prince de Condé et du maréchal de Turenne, la mèneraient au passage du Rhin aussi glorieusement que le 12 juin 1672.

Le capitaine de Quéré était Breton. Quinze ans de commandement à la légion étrangère sous tous les ciels d'Afrique n'avaient point brûlé le brouillard rêveur de ses yeux. Ce classique avait le romantisme du vicomte de Chateaubriand. D'ailleurs pénétré d'une ardente sympathie pour la Compagnie de Jésus, à laquelle appartenait un de ses frères, quelques camarades l'accusaient plaisamment d'être un jésuite en robe courte et ceint d'une épée.

Il était sans crainte par cette nuit, et presque sans inquiétude : il ne craignait ni pour lui, car il faisait bon marché de sa vie labourée par les mortifications, ni pour le pays, car il ne doutait pas de l'issue de la bataille. Il croyait à l'invincibilité de nos armes, à la purification par le feu et le sang de nos propres tares, et, auprès des autres nations, à notre mission rédemptrice, *ad majorem Dei gloriam*.

Ainsi le capitaine de Quéré n'éprouvait-il point d'angoisse.

— Ils vont être écrasés, prononça-t-il.

Son lieutenant, d'Aubres, petit gentilhomme provençal, assez sot, assez vain, était de cet avis. Son intelligence et les motifs de son opinion étaient ceux de Serre.

— Je parierais, dit-il, que les cosaques sont aux portes de Berlin. Et les escadres anglaises ont déjà dû mener tous les cuirassés allemands par quelque mille pieds de profondeur dans les eaux de la Baltique et de la mer du Nord.

Ainsi, le lieutenant d'Aubres et le capitaine de Quéré avaient deux opinions semblables. Mais chez le premier ce n'était que sottise et vanité; chez l'autre c'était peut-être un défaut de sentiment critique, c'était sûrement, par delà les modalités du temps, une claire vision mystique des réalités vivantes de l'avenir.

Les quatre officiers étaient assis sur la terre. Leur pèlerine les protégeait du brouillard qui tombait. Ils parlaient à voix basse, pour ne pas déranger les hommes qui dormaient et pour ne point troubler le silence nocturne.

Lumineuse, une fusée lancée par l'ennemi, jeta sur la lisière de la forêt les éclairs limpides de ses feux. Quéré se leva. Par sa grande silhouette osseuse, il ressemblait à Don Quichotte. L'obscurité revenue, il se rassit.

— C'est long, ces heures qui précèdent l'attaque dit Vaissette.

Le capitaine eut un geste pour signifier : Qu'importe ?

— Vous pensez qu'ils seront écrasés, mon capitaine ? demanda Lucien Fabre.

— Me croyez-vous capable de douter des destinées de la patrie ? répliqua fièrement de Quéré. Je m'en voudrais de me poser cette question, et surtout au moment de l'assaut.

— Moi, je ne sais pas, dit Vaissette. Mais je fais mienne, dans les graves circonstances, la parole de Guillaume de Nassau, qu'on appela le Taciturne et qui fonda la république des Provinces-Unies. Il pensait que point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

— Et moi, répondit le capitaine, qui ai peut-être l'âme d'une trempe moins solide, ce dont du reste je

m'excuse, j'ai besoin de croire pour commencer et pour poursuivre toute action. Le ciel, du reste, m'a fait cette grâce que jamais la foi ne m'a manqué : je vous en souhaite autant.

Il semblait à Lucien qu'il lui serait moins pénible de mourir, tant la piété du capitaine de Quéré vous soulevait. Il affirma :

— Le sacrifice de sa vie est plus facile, si l'on possède la certitude, au seuil de la tombe, que le pays vaincra.

Et comme Vaissette se taisait, il voulut le persuader :

— Ne sentez-vous pas cela ? demanda-t-il à son ami.

— Vous savez, répondit celui-ci, que je ne possède jamais aucune certitude; mais j'accepte, en l'occurrence, l'idée de la mort avec une parfaite sérénité.

— Vous n'êtes pas amusants tous les trois, interrompit le lieutenant d'Aubres. Quel drôle de moment pour discuter de philosophie; et ne dirait-on pas que nous sommes tous condamnés ?

— Il ne saurait être de meilleur moment pour philosopher, répondit Vaissette. C'est l'instant ou jamais. Tout à l'heure, quand nous serons engagés nous n'y penserons guère. Sous les balles on a le cerveau vide et possédé par deux idées fixes : ne pas être atteint et remplir sa mission. L'heure est maintenant à réfléchir.

— Du reste, mon cher camarade, ajouta Lucien, notre pessimisme vient de ce qu'autrefois à la guerre c'était une malchance de mourir. Pour nous autres désormais c'est une chance hasardeuse que de ne pas être atteints. Il vaut mieux être prêt à tout événement.

Et le capitaine Antoine de Quéré cita l'Évangile :

— « Vous ne savez pas quand le maître de la maison

viendra, si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou le matin. Craignez qu'arrivant tout à coup, il ne vous trouve endormis... Veillez. »

Les trois hommes avaient écouté ces paroles en silence. Elles avaient vraiment dans la bouche de celui qui les disait la beauté d'une prière.

Et chacun était rentré en lui-même. Ce n'est qu'à la guerre qu'on peut vivre ces minutes uniques de communion avec l'intimité de sa pensée. Il n'était jusqu'au cerveau léger du lieutenant d'Aubres qui ne s'ornât d'un sentiment profond.

— Comme c'est curieux, murmura Lucien. Je n'ai pas vu encore, parmi les blessés et les mourants, d'hommes qui eussent de belles idées : leur attribuer de grands mots c'est de la littérature. Ils ne pensent alors qu'à leur douleur physique. Mais c'est à présent, avant l'action, que nous sommes un peu supérieurs à nous-mêmes. Nous avons le temps de penser à nous. Nous avons le temps de penser aux nôtres.

Il se tut. Il rêva. Et tous rêvaient comme lui.

Fabre revoyait sa jeunesse, de petits incidents de son enfance, la figure de sa mère.

— Ma mère, dit-il à Vaissette, était très blonde. J'avais l'âme si tourmentée, quand j'étais petit que je pleurais, le soir, à l'idée qu'elle pouvait mourir. Et voici que je mourrai sans doute avant elle. Un jour...

Il ne poursuivit pas, tout à ses souvenirs. On l'écoutait pourtant. Et ces hommes rudes redevenaient des enfants. Ils avaient la simplicité de l'enfance. Ils avaient besoin de se faire des confidences. Et ils passaient ainsi des hautes spéculations à la puérilité de propos naïfs. Le capitaine de Quéré, lui-même, se rappelait avec

émotion la lande bretonne, son âpre désert, son peuple d'ajoncs au bord des marécages, les cris tristes des grenouilles et des crapauds, toutes les terreurs du vent et de la nuit dans les salles du manoir paternel.

— Nous étions très pauvres, raconta Vaissette. Quels sacrifices on a faits pour m'élever ! On ne se passait aucune fantaisie à la maison. Une fois, c'était ma fête, mes parents n'avaient même pas pu m'acheter un souvenir. On m'expliqua la dureté de la vie, la nécessité des petites économies. Ce fut une sévère leçon et j'avais le cœur bien gros. Ma mère plus que moi. Et puis, quand je fus couché, elle vint m'apporter quelque chose : un petit porte-carte à elle qu'on lui avait offert un jour et dont, presque une paysanne, la brave femme, ne pouvait se servir... Je n'ai jamais eu de ma vie de joie plus grande, ni reçu de plus beau cadeau... Fabre, si je meurs, prenez sur moi ce pauvre portefeuille et renvoyez-le à maman, qui le reconnaîtra.

— C'est tout cela, voyez-vous, ajouta le capitaine, qui compose notre Patrie : les souvenirs de notre enfance, le paysage où nous avons grandi, le sourire de nos mères, de nos épouses ou de nos fiancées, les autels de notre foi ou l'école de notre incrédulité. Vaissette et moi n'aimons pas notre pays pour des raisons pareilles, mais nous l'aimons pareillement.

— L'amour de la patrie, répondit Vaissette est un égoïsme sacré. Ce qu'on aime en elle c'est encore soi : je veux dire ses propres souvenirs et ses propres idées. J'aime surtout la France parce qu'elle est le pays de ce doux et sanguinaire Marat, l'ami du peuple, qui, du reste était né en Suisse, et de ce ponctuel Maximilien Robespierre, qui fut l'âme du Comité de Salut public.

Je gage que le capitaine de Quéré l'aime pour d'autres raisons.

Lucien Fabre l'interrompit.

— Ce qu'il y a d'admirable dans ce pays, c'est que nous pouvons l'aimer pour des raisons diverses, car il est divers. Les Allemands, dont le patriotisme est magnifique, ne le nions pas, se font du rôle de leur pays un concept identique et professent tous pour leur Germanie le même amour pour les mêmes raisons. Vous, Vaissette, au contraire, trouvez cette guerre sainte, parce que nos armées luttent non seulement pour le salut de la Nation, mais aussi pour propager de par le monde vos idées : tels ces soldats qui, en 1792, après le décret conventionnel de Danton, accordaient secours et fraternité à tous les peuples qui voudraient recouvrer leur liberté. Et vous, mon capitaine, en regardant vos chasseurs, voyez surgir du sommeil de l'histoire les hommes d'armes de saint Louis; et vous pensez que c'est le destin de la France d'être un exemple des vertus et de la noblesse chrétiennes et le missionnaire des idées de Louvois et de Joseph de Maistre.

Le silence régnait toujours. On eût dit que la terre et le ciel et les masses humaines se reposaient avant la tempête formidable qui naîtrait avec le jour. Les officiers avaient une grande joie à s'entretenir ainsi, car le temps passait plus vite, et car leurs propos étaient en harmonie avec leurs sentiments, avec l'heure, le lieu et le recueillement de la nature.

— Je bénis cette guerre, déclara M. de Quéré. Elle était indispensable à notre pays. Tout y était liberté, désordre, anarchie. La conduite des opérations et le gouvernement de l'État montreront la nécessité de la méthode,

de la discipline et de l'autorité. Les Allemands avaient appris ces qualités de nos pères. Aussi leur pays, où Guillaume II n'avait pas un pouvoir moins absolu que chez nous Louis XIV, jouait-il en Europe, de nos jours, le rôle qu'y jouait la France au XVII[e] siècle. Pour posséder une puissance durable un État doit avoir l'ordre des jardins de Versailles. Il n'y a de permanent que ce qui est mesuré. Les marbres blancs de l'Acropole et les marbres roses de Trianon sont d'éternelle durée. Le Roi sut imposer aux ifs de ses bosquets et aux charmes de ses tonnelles comme au caractère de ses courtisans la même unité — qui du reste n'empêcha ni le génie de Racine, ni la fougue de Villars, qui sauva la France à Denain. Les Allemands ont accepté cette contrainte. Ils ont été des organisateurs merveilleux comme nous le fûmes et comme le furent les Romains, dont nous sommes les fils. Grâce à la méthode de leurs universités, de leur commerce, de leur armée, ils ont pu déferler jusqu'à ces collines françaises, d'où nous les délogerons tout à l'heure, quand se lèvera le jour. Et si leur puissance organisatrice ne leur donne pas sur nous la victoire, c'est qu'ils ne sont point assez policés. Ce ne sont encore que des Barbares : la pierre n'est pas ici d'un grain assez fin, comme à Rome ou comme chez nous, pour construire un édifice impérissable. L'idée ne les a pas suffisamment façonnés. Ils n'étaient point vraiment pieux.

— J'ai comme vous, dit Vaissette, le sentiment que nous avons reçu l'héritage de la civilisation. Il y a eu là un flambeau qui s'est transmis, à travers les générations, de l'Hellade de Périclès et de Platon à la Rome des Césars, et, de celle-là, grâce aux clartés de l'époque gallo-romaine et malgré l'obscurité du Moyen âge, jusqu'aux

palais de nos rois. Ce flambeau, ainsi, ne s'est jamais éteint. Mais aucune peuplade germaine ne l'a jamais porté, ni les Saxons, ni les Francs, ni les Allamans, ni les Goths, ni les Vandales, ni les Cimbres, ni les Teutons. Je ne méconnais pas le labeur patient des savants prussiens, qui connaissaient mieux que personne la philologie et la chimie. Malgré cela ils ne me paraissent pas être ce qu'on appelait au siècle classique d'honnêtes hommes. Leur âme rêveuse et pleine des brouillards du nord a toujours été attirée, comme celle des contemporains romantiques de Gœthe, vers la lumière des ciels latins. Et, dans leur aspiration frénétique de soleil, leurs rois, Alaric ou Théodoric, ne concevaient pas de bonheur comparable à celui d'aller mourir dans le parfum de Rome ou de Ravennes. Aujourd'hui encore, ces touristes, munis d'un *Baedeker* et coiffés d'un chapeau vert surmonté d'une plume de faisan, ont le démon de quitter leurs comptoirs ou leurs brasseries pour visiter la campagne romaine, sa voie sacrée et ses aqueducs, et pour se rendre aux terres où demeurent les temples et où vivent les souvenirs des poètes et des dieux : mais ils en comptent les pierres et en dénombrent les vestiges sans en saisir l'âme sacrée.

» En ces lieux, la pensée s'est traduite en une œuvre; l'idée s'est transformée en un labeur de création. Et c'est pour sauvegarder cette manière de pratiquer la vie, notre antique civilisation humaine et la suprématie de l'idée que nous nous battons. Nous nous soumettons ainsi, sans en avoir conscience, à une fatalité historique.

— Nous remplissons, dit le capitaine, un sacerdoce.

Vaissette poursuivit :

— On nous dit : « Vous êtes les soldats du Droit. » Il n'est de jour où on ne nous le répète. Je l'admets, je

le crois : quoiqu'il me paraisse plus difficile encore de savoir ce qu'est le droit que de connaître ce qu'est la vérité. C'est une chose bien abstraite et bien variable et que nous font bien peu respecter ceux qui sont chargés de l'appliquer : existe-t-elle en dehors du cerveau des philosophes, des législateurs et des juges de paix, et n'est-elle pas, comme la vérité de Pascal, bien différente en delà et en deçà des Pyrénées, sur cette rive ou sur l'autre du Rhin ? Mais je sais bien en tout cas que nous sommes les soldats de l'Idée. Nous nous battons parce que nous portons en nous, pour votre joie, mon capitaine, l'âme des croisés et des chouans, et aussi, ne vous en déplaise, celle des camisards et des sans-culottes. Ce sont, je n'en disconviens pas, des nécessités économiques qui déterminent toutes les guerres, celle-ci comme les premières, qui rendaient les hommes des cavernes maîtres de fourrures et de pierres taillées, comme celles par lesquelles les Israélites s'emparaient de la Terre promise et les peuples européens de leurs colonies : les réalités du monde matériel et physique poussent à ces crises du domaine matériel et physique. Mais une guerre n'a de grandeur que si l'idée s'en mêle, si elle est dominée par les réalités du monde psychique et moral.

» Ainsi, je crois que nous luttons pour assurer la domination des penseurs, des philosophes et des artistes, sur les fournisseurs des armées et sur les fabricants de canons. Sans doute c'est grâce à ces derniers que nous vaincrons et non point grâce aux écrivains qui épanchent leurs enthousiasmes dans le *Bulletin des Armées* : mais c'est parce que chez nous les penseurs sont les maîtres. Cette suprématie intellectuelle est la source de toute force. L'Allemagne sera battue parce que c'étaient les gens de

guerre, reîtres et maîtres de forges, qui y dominaient et non, comme au lendemain d'Iéna, les penseurs germains.

» Je vous le dis : notre race a senti l'inquiétude de la culture de ce monde et a répondu à l'appel du progrès humain. Nous sommes marqués par les destins pour sauver l'éternité des Propylées et du bassin de Neptune, et nous aurons la victoire parce que l'élite de notre race a compris Racine et aimé Ronsard.

CHAPITRE VIII

LA BATAILLE

VOICI le moment de se préparer, dit le capitaine de Quéré.

Les ordres circulèrent : « Allons, debout, debout !... Aux armes !... Faites former les sections... » Les sergents s'affolaient, couraient de groupe en groupe. Certains chasseurs dormaient comme des masses, malgré le branle-bas. D'autres battaient le briquet, frottaient des allumettes : c'était à croire, ma parole, qu'ils allaient faire le café et allumer du feu ! Le bois s'était empli d'un bourdonnement que troublait de temps à autre le cliquetis d'une baïonnette, le juron d'un homme qui ne retrouvait pas son sac ou son fusil.

A droite, dans une clairière, deux batteries venaient d'arriver. Elles se mettaient en position en quelques secondes. Les artilleurs coupaient des branches pour cacher leurs pièces. Les conducteurs ramenaient leurs chevaux en silence. Les servants, enveloppés dans leur manteau sombre, battaient tranquillement la semelle. Huit canons s'alignaient : on les distinguait dans l'ombre.

L'éclairage vacillant des lanternes qu'on promenait faisait scintiller, comme un coffre d'or, les douilles des obus bien alignés dans les caissons. Il n'y avait pas de bruit superflu, pas un geste de trop. On eût dit l'agitation sage des abeilles autour de la ruche. Il se dégageait de là une impression d'ordre qui réconfortait les chasseurs. Quelques-uns s'étaient approchés des artilleurs.

— Vous allez leur en envoyer, hein ? pour nous soutenir, dit Bégou.

— On est ici pour ça, répondit un maréchal des logis.

Et il passait sa main sur le long affût gris, le caressant. Il y avait dans son ton un peu de pitié pour les fantassins; dans la voix de Bégou, il y avait eu un accent de supplication et de foi.

— Si seulement on avait suffisamment de munitions, dit le sous-officier.

— Ah ! on en manque ? demanda Bégou avec angoisse.

— Ce n'est pas qu'on en manque, déclara l'artilleur. Mais il n'y en a jamais assez.

L'aube parut. Une lumière blafarde buvant la nuit et très bas, vers l'orient, dans le brouillard, un soleil pâle.

L'air parut éclater. Comme s'il y avait eu une entente entre les adversaires, les canons allemands, là-bas par delà les crêtes, et les canons français, ici dans la clairière, venaient d'envoyer une rafale, pour saluer, semblait-il, le lever du jour. Puis, le silence absolu et la paix des matinées d'automne.

De Quéré se tenait avec Fabre à la lisière du bois. Ils observaient en face, sur la hauteur, les positions ennemies, qu'envahissait la clarté de l'aurore. Plus bas, dans

un ravin, la première division du bataillon attendait l'ordre d'attaque. Un officier d'artillerie les rejoignit. Il expliqua :

— Je dois soutenir l'offensive de votre bataillon.

— Je ne comprends pas, dit le capitaine, que les Allemands ne soient point déjà sur nous. Leur armée déclenchée est en branle depuis la Belgique, avançant toujours, chassant nos troupes devant elle. Elle a l'air de savoir que nous allons maintenant lui barrer le chemin de l'invasion. Elle semble hésiter.

— Le commandement ennemi doit être prévenu de nos mouvements et de nos intentions, dit Lucien. Il attend sans doute d'avoir derrière lui des masses plus profondes pour donner l'assaut.

— Nos aéroplanes ont signalé ces dernières, qui arrivent, fit l'artilleur. Mais vous ne serez pas attaqués sans une forte préparation d'artillerie.

Il ajouta, en s'en allant :

— Vous savez où est mon poste. Prévenez-moi, si je puis vous rendre service.

En effet, quelques instants après, des obus allemands tombèrent en avant de la lisière du bois. Ils n'étaient pas assez nombreux pour être dangereux, mais ils étaient inquiétants. Un percutant, explosant au milieu d'une escouade qui se tenait au bord d'une allée forestière, avait fauché un orme et trois pruniers sauvages, tué cinq hommes, les enterrant dans l'immense entonnoir qu'il avait creusé, aspergeant la tombe d'une averse dorée de petites prunes mûres.

Le capitaine de Quéré courut vers la fosse ouverte. La terre remuée dans ses profondeurs se tachait d'une nappe de sang. Il leva les yeux vers le ciel où s'épanouissait

la lumière, comme pour le prendre à témoin du sacrifice de ces enfants. Il se signa. Après une seconde de méditation, semblant répondre aux paroles du prêtre invisible, qui absolvait ces martyrs, humble servant ainsi qu'en son enfance et tout pénétré de son sacerdoce, il murmura :

— *Et lux perpetua luceat eis !*

Il se hâta de rejoindre Lucien qui observait devant lui la chute des engins de l'ennemi et tâchait de reconnaître ses mouvements.

Après l'orée du bois, il y avait un terrain nu à franchir qui s'infléchissait d'une pente de plus en plus rapide vers un ruisseau. Pour descendre, on pouvait se défiler : il y avait des arbustes, deux ou trois chemins encaissés, des haies, des ravins, quelques meules de paille.

Mais ensuite, il fallait remonter la pente jusqu'au village de Laumont, l'objectif de l'attaque : une véritable falaise, pas le moindre accident sur ce sol, un terrain tout à fait découvert, pas le moindre pli, pas même sur un espace d'un kilomètre, un bouquet d'arbres : un véritable glacis. Près du ruisseau, des prairies, puis des champs, dont les paysans avaient coupé et rentré le blé.

Le soleil levant faisait luire le clocher de Laumont, éclairait de rayons obliques le champ de bataille.

— Ceux de nous qui dîneront là-haut ce soir pourront s'estimer heureux, déclara le capitaine de Quéré.

Il s'obstinait à étudier avec ses jumelles les tranchées allemandes, en haut de la crête, en avant du village, et toutes les défenses de l'ennemi.

— Il faudrait savoir, dit-il, s'ils n'ont pas eu le temps d'établir un réseau de fil de fer.

Et il expliquait à Fabre :

— A droite votre secteur. A gauche le mien. Vous

essayerez de rester en liaison avec moi. Il s'agit d'avancer quelles que soient les pertes. Cette fois-ci, c'est pour tout de bon.

— Je suis sûr de ma compagnie, répondit Fabre. Quand même elle serait réduite à dix hommes, ces dix hommes arriveront à Laumont.

— Nous tâcherons de progresser aussi rapidement l'un que l'autre, reprit le capitaine. Nous nous engagerons dès que les deux premières compagnies auront franchi le ruisseau et monteront le glacis. Nous formons la seconde vague. Il y en a une troisième derrière nous, si nous ne pouvons aborder.

En effet, les deux premières compagnies, éparses en tirailleurs, attendaient de franchir le filet d'eau. Elles étaient cachées en bas dans les sillons, dans les terres ravinées, derrière les boqueteaux. L'ennemi ne pouvait les voir. Mais son artillerie prodigue envoyait de temps à autre quelques obus sur leurs abris comme sur la forêt où se tenait la deuxième division.

Le fracas de la bataille s'accentua. La crête de Laumont, les maisons du village, les fermes brillaient d'éclairs rapides. Par moments c'était un jet de soleil frappant une vitre. Le plus souvent c'était le feu de batteries allemandes mal défilées. Parfois c'était un de nos obus qui explosait. Mille flèches de lumières se croisaient, blanches, métalliques, dans la clarté rose de l'aube. On aurait cru que des projecteurs fonctionnaient. Cela fatiguait le regard.

En même temps, un bruit étrange assourdissait les oreilles. Ce n'était plus le fracas des explosions et le bruit des obus ou des balles trouant l'air. C'était un son plus lointain, plus ample, plus dense, plus compact. Toute

l'atmosphère vibrait. Les tempes et les dents en étaient énervées. Le son ne croissait, ni ne diminuait. C'était le tumulte immense et régulier de la bataille.

— Mon capitaine, c'est à notre tour, dit Fabre.

Il avait retrouvé ce calme et toute cette lucidité qui ne l'avaient pas quitté pendant l'attaque de Vassinville.

En effet, la première division s'ébranlait. Le fanion jaune du fourrier, agité un instant, avait prévenu Lucien. Et les chasseurs, ayant franchi le ruisseau, escaladaient le glacis.

— A Dieu vat ! fit le capitaine de Quéré, fils d'une lignée de marins bretons.

Il tendit la main au jeune homme, qui l'étreignit. Puis ils se séparèrent en courant pour prendre leur place en tête de leur compagnie. Lucien trouva la sienne qui attendait, toute prête. Il n'eut que le temps d'échanger un regard avec Vaissette : ils se comprirent. L'angoisse leur serrait la gorge; mais ils sourirent.

Quelques secondes après, la quatrième compagnie déboucha du bois. Les sections formées en lignes de tirailleurs couraient sur le plateau. A leur gauche s'engageait aussi la troisième, de Quéré en avant, la tête haute, son grand corps maigre se détachant dans la lumière, agitant un bâton, sa seule arme, en larges moulinets.

Un bond, puis un autre. Un autre encore. Bientôt on aurait franchi tout l'espace découvert. Les sections, enlevées par leurs gradés, ne sentaient point la tragédie de s'offrir sans abri à la grande clarté limpide du jour. Les uniformes bleus se levaient de terre, couraient le dos baissé, le béret enfoncé, se recouchaient, se dressaient encore pour franchir quelques mètres. On eût dit les

courtes lames successives de la marée qui monte, les vagues bleues de la Méditerranée.

Les obus allemands, rares d'abord, tombaient à présent sur le terrain en une averse régulière. Il y avait des morts et des blessés dans chaque section. En avant, les projectiles éventraient la terre, s'y enfonçaient en laissant rejaillir, comme l'eau d'un bassin, des gerbes de poussière. C'était un tir de barrage si puissant qu'il était impos sible de passer.

Depuis une heure la compagnie était allongée, sans un mouvement, dans la prairie. Les chasseurs d'abord n'avaient pas été trop émus.

— Ce n'est guère nouveau, avait dit Angielli.

Maintenant, on trouvait que la plaisanterie durait trop longtemps. Plus le temps passait, plus la crainte de la mort saisissait les hommes. Ils suaient à grosses gouttes. Le soleil et le roulement des obus leur alourdissait le cerveau. Un immense halètement d'angoisse contractait et dilatait leur poitrine. Des blessés hurlaient.

— Aussi, c'est pas la guerre, c'est la boucherie, fit Rousset.

— Imbécile, tais-toi, cria le caporal Gros.

Rousset s'obstinait :

— C'est la boucherie.

L'ennemi était si près, sur la crête voisine, qu'on entendait le grincement des mitrailleuses qui crachaient sur la première division.

— Ce moulin-là fait du sale café, cria Angielli.

Il clignait de l'œil au caporal, au sergent, à tous les gradés : il fallait distraire les camarades.

Mais ses plaisanteries n'avaient aucun succès. Les camarades restaient immobiles dans l'herbe, comme des

lézards. Servajac coupait du foin avec ses dents. Un éclat venait d'atteindre Diribarne, le décapitant; la tête était presque détachée du tronc, et le sang, en bouillonnant, maculait la face, trempait le costume.

Rousset répéta :

— C'est la boucherie.

— As-tu fini, cria Gros, ou je te tape dessus ?

Il ajouta :

— C'est les meilleurs qui sont tués, et c'est les plus vaches qui se plaignent...

« Bon Dieu, regardez l'officier !

Le lieutenant Fabre était debout. Sous l'avalanche des shrapnells, des éclats et des balles de plomb, il restait impassible, regardant avec ses jumelles, vers la position ennemie, consultant sa carte, écrivant des notes. Le déplacement d'air provoqué par les obus était tel que son béret s'envola. Il courut après lui, le ramassa par terre, comme si un coup de vent le lui eût enlevé sur le boulevard, le battit contre sa jambe pour faire partir la poussière, et le remit sur son chef. Il avait aperçu de Quéré, arrêté aussi par le tir et lui envoyait des signes d'amitié.

Douze pièces allemandes se trouvaient à mille mètres. Une batterie de canons lourds était à peine plus distante et pas mieux cachée. On voyait les éclairs secs et blancs au départ de chaque coup. Deux fois depuis une heure Fabre les avait signalées à notre artillerie, dans le bois. Vainement. Cette fois encore le commandant lui répondait que ses renseignements étaient trop vagues pour permettre de régler un tir. Alors il s'était levé, repérait la place exacte sur sa carte d'état-major, dessinait un croquis, appelait son ordonnance.

— Apporte ça aux artilleurs, dit-il.

Le chasseur se mit à ramper, puis, pour aller plus vite, se dressa, détalant vers la forêt. Un obus explosa, juste au-dessus de sa tête, à quelques mètres de hauteur. La gerbe de balles et d'éclats s'arrondit, comme une ombrelle. L'ordonnance s'était arrêté, cloué au sol. L'averse tomba. Il disparut dans le nuage blanc de l'éclatement. La fumée se dissipa : l'homme était debout, sans une blessure, sans une contusion. Il était étonné de vivre. Il riait. Il tendit le bras, la main ouverte, en un geste immense de simplicité, comme on fait pour constater qu'il ne pleut plus, et, rassuré, reprit sa course.

Une demi-heure passa : dix siècles. Le tir ennemi se poursuivait. L'ordonnance revint : l'officier d'artillerie lui avait donné un mot : « Il me fallait un renseignement précis. Nous manquons de munitions. Je n'ai pas assez d'obus pour arroser sans un objectif nettement défini. »

— Bien, bien, dit Fabre. Les sacrifices de l'infanterie rachètent le manque de matériel. Le sang de mes hommes ne leur coûte pas cher.

Il était furieux. C'était encore la faute des états-majors ! A quoi pensaient-ils d'envoyer ces compagnies à l'assaut sans préparation d'artillerie ? Il se leva encore une fois, contempla ses hommes étendus par le champ, le dos rond, prosternés, tels des musulmans pour leur prière.

— Qu'importe, dit-il, nous vaincrons !

Un agent de liaison lui apportait un mot de Vaissette.

« Qu'attendons-nous ? » demandait celui-ci.

Il ajoutait une réflexion plaisante : « Je songe sous ce bombardement que le Fabrice de Stendhal a assisté à

la bataille de Waterloo sans s'en douter. Je vous assure que, pour l'instant, je me doute que nous participons à une bataille qui comptera dans l'histoire... »

En *post-scriptum*, le sous-lieutenant avait griffonné : « Si nous ne nous revoyons pas, songez à mon portefeuille. »

Mais la figure de Lucien se rasséréna : nos batteries avaient ouvert le feu. Quelques flocons de fumée venaient d'éclater sur Laumont, s'étaient joyeusement dissipés dans l'air : on réglait le tir. Puis, avec une rapidité folle, les rafales se succédaient. On entendait les obus passer. Ils explosaient en même temps sur les pièces allemandes, et tout de suite arrivait une nouvelle rafale. Les maisons du village s'effondraient, des morceaux d'acier et de bois sautaient en l'air, pulvérisés. Nos obus pénétraient dans les positions ennemies comme une faux dans les blés. Les batteries prussiennes s'étaient tues brusquement.

— Ces braves soixante-quinze ! murmura Lucien.

Il s'était dressé.

Profitant du répit, il enlevait sa compagnie, la lançait vers les ravins qui descendaient au ruisseau, lui faisant franchir par surprise tout l'espace découvert. On s'engageait sur le terrain protégé par des mouvements du sol, des fourrés et des pépinières de jeunes poiriers. Pour un moment, on était sauvé.

Mais on ne devait pas rester longtemps dans le ravin. Les premières compagnies d'assaut remontaient le glacis en rampant sous la fusillade continue de l'ennemi. A gauche, de Quéré continuait sa progression. A droite, des fantassins surgissaient d'un petit bois, d'autres d'un village. Plus loin encore, des zouaves débouchaient d'un talus. Cela formait une chaîne ininterrompue. On sentait

les bataillons soudés aux autres bataillons. On avait l'impression d'une masse.

Les chasseurs suffoquaient... Le soleil les cuisait, augmentait leur transpiration. Ils gardaient dans les oreilles le bruit des détonations, le souvenir de l'horreur subie en silence l'heure précédente. Ils savaient que ce n'était qu'un commencement. Plusieurs avaient pâli. Servajac se taisait farouchement; il songeait à son camarade Diribarne, décapité à côté de lui. Ils se sentaient condamnés à mort.

Mais une force immense, qu'ils ne comprenaient pas, s'était emparée d'eux, les poussait à l'action. Nul ne songeait à marchander son sacrifice. Ils étaient le jouet des événements et du destin. Ils obéissaient à l'appel du sol.

Rousset répétait machinalement :

— C'est la boucherie, c'est la boucherie.

— Mais oui, c'est la boucherie, répondit Angielli, puisque c'est la guerre.

Il ajouta :

— Ça ira !

Il fredonna l'air révolutionnaire.

Ils regardaient les fantassins qui entraient dans la zone du feu. Plusieurs tombaient. Les pantalons rouges parsemaient, comme des fleurs d'été, les sillons et les champs.

A leur tour ils allaient pénétrer dans la fournaise. Ils regardaient le terrain devant eux. Un peu d'eau à franchir, un lit presque desséché, et l'on serait dans la région infernale. A quelques mètres, une ligne de tirailleurs était étendue. Tous les hommes étaient correctement alignés : on les eût dits à l'exercice. Ils ne bougeaient

pas. La même mitrailleuse les avait allongés et raidis. Il faudrait les franchir.

Après, c'était le vide, le vide immense, le vide épouvantable du champ de bataille. Quelques cadavres épars ne se distinguaient pas, se confondaient avec les mottes de terre ou l'herbe. Rien. L'immensité déserte. C'est cet espace qu'il fallait traverser, tout ce glacis, interminable, jusqu'à la ligne ennemie.

Les chefs des quatre sections s'étaient mis à la tête de leurs hommes dispersés en tirailleurs. Brusquement, Lucien Fabre enjamba le ruisseau, courut par le terrain uni. Le déclenchement s'opéra. Toute la compagnie, comme une machine, suivait. Les balles faisaient frémir l'air. Le vent paraissait siffler. Il n'y avait pas un souffle. Quelques hommes s'écrasèrent à terre. Les autres suivaient, de leurs yeux enivrés, les gestes de leur sergent. Le bond était terminé : ils se couchèrent.

Il fallut se relever. Vingt mètres à franchir. On s'allongea de nouveau. Se redresser c'était narguer la mort. Le caporal Bégou, la gorge traversée par une balle, étouffant, s'était assis, battant l'air de ses bras. D'autres projectiles lui trouèrent les poumons. Au troisième bond Rousset s'effondra. Un obus l'avait scalpé, faisant voler le crâne et la cervelle. Même lorsqu'on s'aplatissait les balles ricochaient, vous couvraient de terre et de cailloux, vous frappaient. Les bidons et les gamelles traversés rendaient un son métallique et sec : quelques-uns étaient percés comme une écumoire. Le bruit était sourd des balles entrant dans les sacs, pénétrant dans les chairs.

Cependant les rafales d'artillerie se suivaient, se croisaient dans le plus infernal tapage. La terre semblait tressaillir. Tout le ciel grondait. L'air flambait.

Vaissette, au début, essayait de suivre les indications de Fabre. Il tâchait de rester en liaison avec ses sous-officiers et, à sa gauche, avec une section du capitaine de Quéré. A présent, ce n'était plus possible. Il avait la tête en feu. Il sentait vaciller sa raison.

Il ne savait qu'une chose, qu'il répétait machinalement :

— C'est trop long... c'est trop long...

Et il n'avait plus qu'un désir, impérieux et violent : arriver coûte que coûte sur l'ennemi. La colère grondait en lui contre ses hommes qui n'avançaient pas.

Lucien Fabre sentait également la folie le gagner. Mais il conservait encore toute sa présence d'esprit. Il fallait progresser plus vite : sinon, pas un homme n'aborderait aux défenses prussiennes. Derrière lui, il voyait d'autres échelons, d'autres vagues qui suivaient sa compagnie. On était à présent trop près de l'ennemi, pour que le mouvement continuât d'être si lent. C'était lui offrir une cible par trop facile.

— Il faut en finir, dit Lucien.

Il regarda derrière lui. Il avait un clairon, son ordonnance, un caporal-fourrier. Il les envoya tous trois commander aux chefs de sections de faire activer les bonds. Lui-même se porta auprès de Vaissette pour exposer ses ordres.

— Par bonds de vingt mètres. Un bond toutes les minutes. Dans un quart d'heure nous serons assez rapprochés pour l'assaut.

Les serre-files, derrière les sections, poussaient les hommes.

— Attention : pour un bond jusqu'aux betteraves, hurla Vaissette... En avant !

La section, hypnotisée, se soulevait de terre, ondulait, s'abouchait dans le champ.

— Pour un nouveau bond de vingt mètres... En avant !

Un blessé hurlait. Un autre labourait la terre avec ses pieds.

— Attention... Jusqu'au sillon, criait Vaissette... En avant !

On obéissait, en pliant la nuque, en courbant la tête sous l'orage. Les balles, comme une pluie, cinglaient.

— Courez à toutes jambes, nom de Dieu ! en rasant le sol. Comblez les vides, comblez les vides... Serrez sur moi. Serrez sur moi !

La voix de Vaissette tonnait au milieu de la fusillade et des déflagrations.

— Encore un peu de courage, et c'est fini... Garde à vous... Pour un bond... Jusqu'à la fin du labour... Garde à vous... En avant !...

Il franchit l'espace désigné. Mais il le franchit seul. La section n'avait pas suivi...

Du coup, il éclata.

Sans souci du péril, debout sous l'averse, il se démenait comme un possédé, revenant à sa section.

— Allez-vous me suivre, bougres de cochons ?

Les chasseurs, terrifiés par le feu, ne bougeaient pas.

Vaissette continua :

— Je vais vous apprendre à bouffer la terre, salauds !... Je vais vous taper dessus.

Et, du pied, il frappait un homme qui ne remuait pas. Vaissette, qui n'y voyait goutte, se pencha sur lui. C'était un cadavre.

— Ah ! dit-il, il est mort, l'imbécile !

Il eut un mot sublime :

— Si vous n'avancez pas, je vous abats à coups de revolver.

La menace de son arme était dérisoire, en présence du torrent de feu qui mugissait sur les têtes.

Il cria :

— En avant !

— Vive la Sociale ! clama Angielli.

Le débardeur se leva et courut derrière Vaissette. Toute la section, en hurlant, s'ébranla, se précipita par le terrain, franchit cent mètres.

— Nous y sommes, criait le sous-lieutenant.

Il triomphait. Un soulèvement léger du sol mettait ses tirailleurs à l'abri.

— Serrez sur le centre ! disait-il... Baïonnette au canon... Faites aligner la section... Mon Dieu, j'ai cru que nous n'y arriverions jamais... Ah, je parie qu'il y a encore des traînards.

Il allait se lever. Mais il se sentit tiré par sa vareuse; c'était Angielli.

— Ne bougez pas, nom de Dieu, dit le Marseillais. Sans ça vous êtes fichu.

Il se colla la face contre terre. Il n'avait plus notion de rien. Il ne savait plus où il était. Il savait seulement qu'il ne fallait pas faire de mouvement.

Soudain, un tressaillement parcourut son corps. Il se souleva sur les poignets, prêtant l'oreille. Là-bas, à gauche, il venait d'entendre l'appel du clairon. Cela semblait venir des sections du capitaine de Quéré. Mais non, le rythme des obus seulement, la fusillade, le crachement saccadé des mitrailleuses. Il avait été l'objet d'une hallucination.

Ah, cette fois, c'étaient bien les notes du clairon. Elles éclataient, lointaines encore, perçant le fracas de la bataille. Tous les hommes les avaient entendues. Ils les écoutaient, haletants. La musique cuivrée avait des ailes. C'était un ordre impérieux de victoire : l'air de *la Marseillaise* volait par les airs.

Ce fut un frisson qui courut par la troupe. Là-bas, les derniers accents du chant national s'éteignaient. Mais ils retentissaient, plus proches. Le sous-lieutenant Vaissette se levait, transporté. Il était ivre de gloire. La lumière du jour flamboyait. Derrière lui des notes résonnaient. Il se retourna. Sans un ordre, le clairon Marsanne, debout sous la mitraille, ruisselant de sueur, les joues gonflées, écarlate, faisant passer toute son âme dans le souffle de ses poumons, sonnait aussi *la Marseillaise*.

— Serrez sur moi, clamait l'officier. Pour l'assaut... Pour l'assaut !...

Les chasseurs s'étaient tous levés. Plusieurs hurlaient. Ils répétaient :

— Pour l'assaut, pour l'assaut !

A droite, à gauche, partout, très loin, des autres bataillons, ou, tout à côté, des sections voisines, les appels du chant sublime se répondaient, se mêlaient, s'épanouissaient.

— En avant. A la baïonnette !

Vaissette courait à l'ennemi.

La section suivait. Les bérets bleus couvraient le glacis. Ils sortaient de chaque sillon, de chaque motte de terre, de chaque trou. A côté d'eux, les képis rouges surgissaient aussi des labours et des blés. C'était la plaine, avec ses fleurs, rouges et bleues, qui marchait.

L'immense vague humaine déferlait sur la ligne allemande.

CHAPITRE IX

LA BATAILLE CONTINUE

LES mitrailleuses allemandes ronflent comme un moteur. Leurs projectiles volent en l'air en bourdonnant, ainsi qu'un essaim de pierres lancées par des frondes. Les feux de salve se succèdent : une décharge, puis une autre, puis une autre. Vaissette a l'impression d'une roue, la roue des loteries foraines, qui tournoie en flamboyant, dont chaque rayon vous aveugle. Cela dure l'espace d'une seconde.

Derrière, un clairon joue encore. Il sonne la charge à présent. La note claire s'achève brusquement en un appel de cor déchirant : l'homme a eu son compte.

On court encore. On voit l'éclair fulgurant qui jaillit du canon des fusils allemands. Ils sont là, à quelques mètres. On va les saisir. Il semble que la terre vacille et que la roue vous saisisse dans son tournoiement.

Le sous-lieutenant vient de s'aplatir à quelques pas de la tranchée. La souffrance de la chute le rappelle à lui. Le calme lui revient.

— Pourtant je ne suis pas blessé, dit-il.

Non. Il ne comprend pas pourquoi il est couché. Il a perdu ses lunettes : il est comme un naufragé qui se débat. Mais il ne peut remuer les pieds. Quelqu'un doit les tenir. C'est un réseau de fil de fer très bas, courant au ras du sol, qui l'a jeté à terre.

Et tout le flux de chair humaine vient s'affaisser contre l'invisible et fragile rempart.

En haut aussi, il y a un réseau de fil de fer : celui que tendent les balles qui se croisent.

On distingue, au milieu des décharges, les commandements des officiers prussiens.

Des chasseurs arrivent au réseau. Ils culbutent. A côté de l'officier les corps s'amoncellent. Et tous les hommes tombent, arrêtés par les fils tendus, arrêtés par les balles. Ils tournoient, puis jonchent le sol; on dirait les feuilles d'un arbre que saccage une bourrasque d'automne.

Vaissette ne peut pas se relever. Il ne peut pas. Les feux au-dessus de lui développent un rideau de plomb : il serait trop lourd, trop dur à crever.

L'élan de la section est brisé.

De son côté, le lieutenant Lucien Fabre a suivi le mouvement de sa compagnie : il s'agit que l'échelon avance en même temps, que la vague, d'un front continu, se précipite sur la tranchée allemande.

Tous les groupes, qui fourmillent par le glacis, se lèvent, se couchent, bondissent en un rythme émouvant. Le tourbillon de plomb n'arrête pas les tirailleurs qui se portent en avant. L'officier vit le drame de chaque bond avec le soldat qui le tente : il lui semble que sa décision et son enthousiasme le soutiendront. Il est là, s'offrant à l'avalanche, immobile souvent, le corps penché

parfois en un effort physique, comme si, par sa poussée, il pouvait hâter l'élan de ses unités.

Le geste de son bras les déploie, les éparpille, pousse dans la tempête ses soldats. Il a le sentiment d'être le semeur qui jette au vent son blé par les sillons.

Aucun groupe n'hésite ou ne faiblit. Tout à gauche, Vaissette a fait plus de progrès. A droite, au contraire, une section ralentit sa marche à la mort.

— Tu es là, Girard ? demande Lucien.

— Ça va, ça va, mon lieutenant, répond placidement l'ordonnance.

Celui-là est de la race que rien n'émeut et chez qui le courage semblerait n'être plus méritoire tant il est instinctif.

— Rampe jusqu'au sergent Batisti : ses hommes s'endorment entre leurs bonds. Dis-lui de les enlever et de n'avoir d'yeux que pour moi et pour l'ennemi. Dépêche-toi. Ne te fais pas tuer : il faut que l'ordre arrive.

Et Lucien surveille de nouveau tous ses chasseurs, qui avancent invinciblement. De mètre en mètre, ils se suivent, couvrant les champs et les labours. Leurs dos, qui se soulèvent et s'abaissent, paraissent le moutonnement des vagues de la mer.

C'est alors qu'éclate la fanfare.

Toutes les *Marseillaises* se répondent, s'enflent, s'atténuent, retentissent, se perdent dans le grondement des balles, le hurlement des obus qui passent, les explosions, les beuglements des hommes qui chargent.

Fabre ne raisonne plus. L'ivresse l'a saisi, lui aussi. Il éprouve l'émotion de toute la compagnie qui se précipite : un souffle sacré a passé sur elle. Il se sent l'âme de

cette marée vivante. Il saute, il bondit, il clame :

— En avant !... En avant !... En avant !...

C'est lui qui a déchaîné la rafale d'hommes qui souffle par derrière.

— En avant !

Il se sent porté par des ailes. On marche sur du bronze et du fer, tant le sol est criblé d'obus. Les explosifs s'enfoncent. Une gerbe de pierres jaillit. On se croirait entouré de ces geysers d'Islande qui naissent sous vos pas.

— En avant ! hurle encore Fabre.

Et voici qu'il est précipité sur l'herbe. Les fils tendus entre les piquets l'emprisonnent. Quelques hommes sautent, le dépassent, font quelques pas, s'enchevêtrent, vacillent, puis restent étendus.

Lui, il se relève, pour crier encore.

En une seconde tout l'aspect du paysage infernal a changé. On ne voit plus un homme. Toute la plaine est vide. Il y a un instant, c'était un fourmillement d'uniformes ondulant sous la pluie d'acier et de soleil. Brusquement, c'est le désert immobile.

Toutes les compagnies, tous les bataillons sont venus mourir contre le réseau.

Un grand sanglot monte à la gorge de Lucien, le secoue. Il hurle sa douleur dans le crépitement des feux. Il voit, en un éclair, le champ vainement parsemé de morts, de ses morts.

Tout à coup, il s'effondre comme une masse. Il murmure :

— Ce n'est rien... ce n'est rien...

C'est comme si on lui avait asséné un coup formidable. Il ne sait pas bien où. Son bras ruisselle.

Il répète :

— Ce n'est rien... Ce n'est rien...

Girard est à côté de lui. D'où sort-il ? C'est à n'y rien comprendre. Aussi, tout se brouille. Puis, on dirait que le soleil se cache.

Girard dit :

— Je suis là, mon lieutenant... Je suis là. Si vous bougez, c'en est fait de nous.

Fabre répond :

— Je crois que je suis blessé.

L'ordonnance jure et sacre comme un païen. Lucien prévient son mouvement :

— Reste tranquille. Ce n'est rien. C'est au bras.

— Ne remuez pas. En ce moment, il fait trop chaud. On mettra votre pansement tout à l'heure.

Un silence entre les deux hommes. La fusillade est moins nourrie. Les ordres rauques des officiers prussiens déchirent les oreilles.

Fabre appelle :

— Girard ?

— Mon lieutenant ? répond l'ordonnance.

— Soulève-toi sur les poignets. Regarde la compagnie.

Doucement, lentement, Girard se soulève. Une balle siffle. Il s'aplatit à nouveau.

— On ne la voit plus. Ils sont tous couchés ou crevés. Il y en a qui se replient vers le ravin.

Fabre est atterré.

Un silence encore. Puis, il appelle de nouveau :

— Girard ?

— Mon lieutenant ?

— Alors... la France est fichue !

Puis, il reste étendu, sans parole. Plus de douleur physique, plus d'angoisse morale. Il est sûr que la mort va venir. Il l'attend. La fusillade a cessé. Il n'y a que les obus qui ronflent en passant. Les cris d'agonie déchirent les oreilles. Tout un peuple de soldats crie sa souffrance. Les deux vagues d'assaut, couchées dans la trame d'acier, exhalent leur plainte. Les compagnies parsèment le gazon comme de sanglantes céréales fauchées. Toute la plaine gémit.

— Girard, dit Fabre, il nous faut partir d'ici. Ces cochons n'auraient qu'à sortir de leur tranchée pour nous prendre.

Ce n'est pas facile. Il faut ramper jusqu'au ravin. Et les voilà qui se glissent par les sillons, se traînant sur le sol. Girard est d'une rare habileté. Il ne prend pas le temps de souffler. Il avance comme un reptile, tirant de mètre en mètre Lucien dont le bras saigne et que la fièvre étreint. Au bout de quelques minutes, on rencontre Servajac. Il s'en retourne aussi vers la ligne de départ. Il s'est attardé à panser les camarades, bondissant d'un corps à l'autre, donnant à boire, bandant la plaie, soupirant quand c'est un cadavre qu'il a retourné.

— Le lieutenant Vaissette a pu regagner notre ligne, dit Servajac. Il n'est pas touché.

— Si on traînait l'officier, dit Girard.

— Oui, on risque d'arriver, répond Servajac.

Et les deux hommes d'avancer avec leur fardeau auquel ils se sont attelés.

Il n'y a plus qu'une centaine de mètres à franchir. A présent, on est loin de l'ennemi. Celui-ci ne tire même plus sur les isolés qui s'échappent. Fabre et les deux hommes se lèvent et, en courant, atteignent le ruisseau encaissé.

Lucien n'était pas arrivé que Vaissette se précipitait sur lui. Ils s'embrassèrent.

— C'est grave ? demanda le sous-lieutenant en désignant le bras qui ensanglantait la vareuse.

— J'espère que non, fit Lucien.

— Moi, je n'ai rien, reprit Vaissette.

Il se sentait gêné de sortir indemne de la tourmente. Il croyait avoir besoin de se justifier.

— Je suis pourtant, dit-il, resté jusqu'au bout en tête de la section. Le capitaine de Quéré lui non plus n'est pas touché. D'Aubres est tué.

De Quéré arrivait. Vaissette et l'ordonnance avaient déchiré la vareuse de Fabre et la chemise. Les chairs étaient bleuâtres, meurtries et sanglantes. Le capitaine ordonna au jeune homme de se rendre au poste de secours, l'y fit conduire par Girard.

— Nous irons vous voir plus tard. Ici, il nous faut organiser notre résistance.

Du reste, Lucien se laissait faire docilement. Il voyait trouble. Il n'avait plus qu'une impression vague de ce qu'on lui disait, de ce qui se passait autour de lui. Il partit lentement, soutenu par son ordonnance. Ses hommes le suivaient des yeux, avaient envie de pleurer. Vaissette était bouleversé.

— A l'œuvre, Vaissette ! dit de Quéré. L'heure n'est pas de songer aux blessés ou aux morts. Il faut vaincre.

Vaissette regarda le capitaine. Il se demanda si celui-ci n'était pas fou.

— Vaincre ? dit-il seulement.

— Eh bien, vous n'allez pas vous imaginer que la bataille est finie ? déclara de Quéré. Nous sommes encore

vivants, ce me semble. Ce n'est pas un reproche à votre bravoure : c'est un simple rappel à notre devoir.

Mais Vaissette n'en croyait pas ses oreilles. Il demeurait stupide et ne savait que répondre. Eh quoi ? La compagnie décimée, les plaintes des mourants venant encore à eux, l'échec de l'attaque, les bataillons massacrés, la blessure de son ami, l'horreur de cette journée d'enfer, tout cela ne suffisait pas... Le capitaine poursuivit :

— Dépêchons-nous. Vous gardez le commandement de la quatrième compagnie. Nous avons une rude chance que les Prussiens n'aient pas tenté de contre-attaquer : ils nous balayaient. Reformez vos sections comme vous le pourrez. Le soleil est encore haut; il est à peine quatre heures du soir; peut-être donnerons-nous encore l'assaut. Je vais, moi aussi, refaire mes unités.

De Quéré s'éloigna tranquillement.

« Un nouvel assaut ? » songeait Vaissette.

Cela lui paraissait impossible et sauvage. Au fond, cela révoltait un peu son cœur.

« On ne peut pas, pensait-il, demander à l'âme un effort disproportionné à son ressort moral. »

Mais ayant réfléchi, il convint :

« Je vois aussi depuis aujourd'hui qu'on peut tout obtenir de l'être humain. »

Il rallia les chasseurs qui, un à un, rejoignaient ce qui restait de la compagnie. Le sergent Batisti réveillait les hommes hébétés. Pluchard, hors de lui, commentait toutes les phases de l'attaque, annonçait une offensive de l'ennemi. Il restait en tout une quarantaine de soldats.

— Ne les laissez pas inoccupés, dit l'officier au sergent. Faites leur gratter la terre. Deux sentinelles suffisent. Les autres creuseront une tranchée. C'est plus

prudent et ce sera le seul moyen de les reprendre.

Il faisait une chaleur lourde. Des nuages s'amoncelaient lentement. Les artilleries continuaient à tonner. Avec leurs courtes pelles, leurs bêches, les hommes se mirent à l'ouvrage. Ils secouaient ainsi leur abattement. Ils renaissaient à la vie : ils sentaient qu'ils avaient faim.

— Ce n'est rien de mourir, dit Angielli. Mais c'est dur de ne pas manger.

— Et les camarades qui y sont restés, est-ce qu'ils mangent ? demanda le caporal Gros.

— C'est malheureux que tu sois si bête, fit Angielli. Je disais cela histoire de blaguer. Et voilà que tu parles des morts. Laisse-les où ils sont et attends ton tour.

Un agent de liaison apporta un ordre du commandant : il fallait se cramponner au terrain, repousser coûte que coûte toute attaque; plus tard, on prendrait l'initiative d'un nouvel assaut.

« De Quéré avait raison », pensa Vaissette.

Il alla retrouver le capitaine qui, lui aussi, aménageait ses positions. Celui-ci s'était rendu auprès du chef de bataillon.

— Eh bien, qu'est-ce que vous dites de tout cela ? demandait de Quéré. Je suis allé me plaindre ! Nous ne donnerons l'assaut que quand nos obus nous précèderont pour démolir le réseau. Ce sera sans doute pour demain matin à l'aube... Avez-vous du pain ?

Vaissette n'en n'avait pas. Mais il lui restait dans son sac une boîte de sardines. Quéré avait encore du chocolat. La nuit tombait. Ils dînèrent : du poisson huileux, des tablettes sucrées et pas de pain. Par moment, des blessés criaient.

— L'obscurité m'inquiète, déclara le lieutenant. Je vais rejoindre mes hommes.

— Passez une bonne nuit, répondit le capitaine. Demain sera le grand jour. Je remercie Dieu de m'avoir conservé vivant pour le voir.

Vaissette n'était pas en humeur de bavarder. Ce qu'il sentait en lui, ce n'était pas l'espérance, mais une volonté de lutter jusqu'à la mort, une élévation hautaine de sa conscience qui lui donnait la soif du sacrifice total.

Les chasseurs n'avaient pas fait grand travail. Ils avaient remué peu de terre.

— Nous ne sommes pas, dit Vaissette, un peuple de terrassiers.

Il se représenta les camps romains, leurs fossés creusés chaque soir par les légionnaires. Et il compara dans son esprit, non sans sourire, les luttes qu'avait livrées sa compagnie à celles que livraient les cohortes.

A présent une ombre impénétrable régnait. Les chasseurs étaient épuisés. Leurs yeux battus ou fiévreux disaient leur gloire et leur misère. Ils ne se parlaient pas : ils étaient sous l'impression de leur échec. La tristesse de la nuit les pénétrait. Vaissette voulut leur parler pour les distraire, pour leur faire sentir sa tendresse. Il était fier de commander aux débris mutilés de cette troupe qui était entrée en campagne sous les ordres du capitaine Nicolaï.

— Tu ne m'as pas l'air gai, dit-il à Angielli.

Le chasseur ne répondit que par un geste de lassitude.

Gros expliqua :

— Ce n'est pas qu'on soit découragé, mais on a faim.

Ils avaient faim, en effet. Il n'y avait pas d'autre

cause à leur abattement. Certes, ils sentaient bien les vides dans leurs rangs : Servajac n'avait plus la compagnie muette de Diribarne. Bégou et Rousset et tant d'autres n'étaient plus au milieu d'eux. Mais celle c'était le sort de la guerre. On était là pour mourir, pour voir mourir les autres... Tout à l'heure, on marcherait encore à l'ennemi. Il y aurait un nouveau lot de victimes, une nouvelle hécatombe. Et cela non plus n'était pas angoissant. On irait au-devant du sacrifice sans protestation intérieure, sans réfléchir, passivement. Tous ces hommes abattus, avec les mêmes pertes parmi eux, avec la perspective des mêmes dangers, seraient joyeux et remplis d'allégresse si les vivres avaient pu parvenir, si l'on avait pu pénétrer dans la tranchée allemande. Mais ils avaient cédé le terrain. Mais ils avaient faim.

Une illumination intérieure éclaira Vaissette; Il commençait à comprendre les raisons de son dévouement, les raisons de l'abnégation de ses soldats.

Tous, ils avaient perdu leur individualité; ils n'étaient plus qu'une cellule de la nation. Ils n'étaient point des hommes, ils étaient une partie de son sol, comme les hêtres de la forêt voisine et comme l'eau qui courait dans le vallon. La patrie entière, ses guérets et ses champs, ses forêts et ses villes, voulait vivre; et ses fils la défendaient. Ils obéissaient moins à l'appel de leur conscience, aux arguments de leur amour et de leur raison qu'à la voix de cette terre et de ce ciel, qui leur avaient servi de berceau et leur serviraient de sépulture. Ils étaient un peu de la France comme sa glèbe et comme ses moissons. Aux fleuves de couler indéfiniment comme l'histoire d'un peuple, aux arbres de développer à chaque printemps leur frondaison nouvelle, aux générations qui

se suivent d'être les gardiennes sacrées de la Patrie.

Les hommes passent et ceux qui meurent pour elle ne réalisent pas la nécessité ni les effets de leur sacrifice. Ils n'en sentent point la beauté. Ils n'en espèrent aucune récompense dans un autre monde, où les patries sont ignorées. Ils sont inconscients de leur rôle et de sa grandeur. Ils n'ont pas plus de peine et pas plus de mérite à être la sauvegarde de la France et sa parure, que l'Ile-de-France n'a de mérite à s'orner de ses crépuscules et que l'Alpe ou le Rhin gallo-romains n'ont de peine à délimiter ses marches orientales.

Le vent s'était levé. Il chassait les nuages, qui formaient dans le ciel une cavalcade magnifique. Leur passage voilait la lune, projetait des ombres mouvantes et mystérieuses sur le glacis. Les buissons s'animaient. Des ennemis s'avançaient dans les ténèbres.

On distinguait leur ligne : des coups de feu partaient qui se perdaient dans le silence. Par moments, une rafale passait, secouait les arbres et sifflait dans les taillis : les feuilles qui tombaient annonçaient l'automne. Le bruissement de leur chute ressemblait au cri de la chair pénétrée par une baïonnette. Enveloppés dans leur pèlerine, immobiles et glacés, les chasseurs avaient l'air de spectres. L'épouvante de la nuit leur dilatait les yeux.

La chose la plus horrible était les sanglots des blessés. Quand on a entendu ces longs appels douloureux, ces plaintes enfantines, ces gémissements étouffés et ces brusques cris d'agonie ou de souffrance, il semble qu'on ait pénétré jusqu'aux limites de l'angoisse et de la douleur.

Le capitaine de Quéré vint trouver Vaissette :

— Ils n'attaquent pas, dit-il. Tant mieux. Mais nous

allons recommencer l'assaut. Voici les ordres que je viens de recevoir.

Il les expliqua. C'était simple. Avant le lever du jour l'artillerie arroserait les tranchées ennemies et leurs abords repérés la veille, au prix de tant de sang. En même temps on avancerait et l'on tâcherait de pénétrer dans Laumont.

— Dans quelques instants, poursuivit de Quéré, le restant du bataillon va venir nous renforcer. A nous deux nous formerons une compagnie.

— Tout à l'heure, avoua Vaissette, j'ai eu pour ces hommes une telle pitié qu'il m'a semblé barbare de les précipiter de nouveau dans le brasier. Mais j'ai bien senti qu'il le faut, qu'ils sont ici pour cela, qu'ils sont les instruments involontaires de la volonté nationale.

— Ils ne mesurent pas, déclara de Quéré, toute l'étendue de leur grandeur et ils ne sentent point l'immensité de leur sacrifice.

— Ce qui est effroyable, affirma Vaissette, c'est, le danger passé, de s'offrir à un nouveau danger, c'est de recommencer à être un martyr et un héros, c'est de répéter continuellement le même acte de résignation. La guerre est une épreuve longue.

— C'est ici que vous apparaît, souligna le capitaine, la source infinie de réconfort qu'est la philosophie chrétienne. Je ne dis pas que d'autres systèmes n'aient leur noblesse et leur beauté. Mais ils ne sont pas faits pour notre humanité. N'entreprenons point ici une querelle religieuse. Mais convenez que les destins, en ces heures de crise, nous brisent et courbent nos fronts. C'est alors qu'il est bon de porter en soi la foi qui permet de monter au calvaire et la doctrine qui nous a donné l'accoutumance à la résignation.

— Je ne nie point, répondit Vaissette, la source inépuisable de réconfort et d'espérance que fut le christianisme aux heures les plus sombres de l'histoire du monde; et je ne nie pas les vertus de consolation qu'il apporte maintenant à certaines âmes. Mais ce que je veux vous faire remarquer, c'est que je trouve dans les maximes des philosophes du paganisme, pour moi sinon pour vous, le même appui contre l'adversité. Vous connaissez ces beaux vers d'Horace qu'avait pris pour devise le chancelier de L'Hôpital :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Ils convenaient à son âme stoïcienne et aux malheurs de son époque, moins fertile pourtant en douleurs que la nôtre. Devant mes yeux aussi pourrait s'écrouler le monde : ses ruines ne me feraient pas trembler.

— Vous savez bien, mon cher ami, fit le capitaine, qu'Horace comme Virgile et tous les grands païens antiques ont respiré sans le savoir ce parfum mystérieux de l'Évangile qui flottait dans l'air même avant la naissance de Jésus... S'il me paraît si facile de mourir, c'est, je crois, parce que je sais que la récompense m'attend : l'éternité est là.

Le vent s'était apaisé. Une pluie fine descendait sans bruit des nues. Pas un coup de feu. Plus d'appels de mourants. Jamais le silence n'avait été aussi profond.

M. de Quéré respira la nuit et dit :

— Je vais vous faire une confidence. J'ai confondu jusqu'ici mon amour pour la France et mon culte pour Dieu. Mon patriotisme et ma foi se mêlaient dans le

même enthousiasme d'action. Cette guerre était une croisade. A présent, ce n'est plus tout à fait la même chose. Quelques semaines de campagne et la tragédie des heures d'hier m'ont apporté un peu de clarté. Oui : je crois et j'aime mon pays. Mais ces deux passions sont devenues des choses distinctes.

« Ma religion comme je vous le disais, me rend plus aisés le sacrifice et la résignation : mais elle ne me détermine plus à me sacrifier et à me résigner. Elle est un réconfort, elle n'est plus un mobile d'action. C'est la patrie seule qui me pousse à me battre, à m'offrir à la mort. Si je meurs, je serai mort en bon chrétien, mais je ne serai pas mort pour le christianisme : je serai mort pour mon pays.

— Ce que vous dites là, fit Vaissette, me bouleverse. J'ai rêvé d'un monde ici-bas, comme vous là-haut, où les frontières seraient abolies. Et j'espère que le soleil luira un jour sur des générations qui ne connaîtront plus les guerres. J'avais aussi une religion : celle de l'humanité. Et j'ai mêlé cette religion à mon culte pour la Patrie. J'ai cru que c'est pour cela que j'avais ressenti aux premières heures du danger un tel frémissement et depuis lors une si vaste tendresse pour cette terre. Eh bien ! non. Ce n'est pas cela. Il n'est pas à mon patriotisme de fondements raisonnables, ni d'assises rationnelles. J'obéis à un instinct... C'est là ce qui fait de nos humbles chasseurs des héros inconnus. Ils ne le savent pas. Nous venons de le découvrir pour nous-même : la puissance du sol s'est faite chair en nous.

— Voilà qui m'explique, dit M. de Quéré, le fatalisme passif avec lequel nos hommes acceptent la mort. Ils y vont comme un grand troupeau résigné, sans

murmure. Les martyrs mêmes, qui choisissaient de leur plein gré de mourir et à qui l'aide divine ne manquait point, n'étaient pas plus courageux que nos soldats : ceux-ci pourtant ne se trouvent pas, à l'instar des saints, de par leur propre volonté sur le lieu du supplice, et ils n'attendent point à leur souffrance l'immédiate compensation du paradis.

Vaissette appuya :

— Ils n'attendent point de récompense. Ils n'escomptent point la gloire : c'est un mot vague qui ne dit quelque chose qu'aux gamins charmants de vingt ans; il n'a pas de signification pour ceux qui seront un de ces cadavres anonymes dont l'amoncellement assure la victoire. Ils n'ont pas le sentiment précis de défendre leur lointain foyer, leur champ paternel, la maison où demeure leur femme. Ils ne se battent point pour un passé de noblesse et de gloire dont ils ne savent point l'histoire. Ils font un rempart de leur poitrine à un peuple de lâches qui se cachent dans les dépôts, à des bourgeois prodigues en paroles mais non en dévoûments, et moins avares du sang de leur fils que de leur or, qui sauve aussi la patrie. Et c'est un enfantillage de prétendre que cette docile masse humaine se livre à la boucherie par une discipline intérieure de sa conscience qui la forcerait à accomplir son devoir.

— C'est vrai, murmura le capitaine. Nous ne faisons qu'obéir à une invincible volonté qui se communique à nous. Elle naît des entrailles du sol où nous sommes enracinés et nous sommes son instrument.

— Mon capitaine, reprit gravement le sous-lieutenant, l'autre soir nous avons eu tort. Nous avons dit que nous n'aimions pas la France pour des raisons pareilles,

mais que nous l'aimions pareillement. Sans doute notre amour est identique : mais il l'est non seulement dans ses manifestations et dans ses fins, mais encore dans ses origines : nous subissons l'appel de la Patrie.

— Voici que vous allez réconcilier, mon enfant, interrompit le capitaine, les mânes de Voltaire et celles du Balafré !

— Eh bien, oui, proclama Vaissette, vous ne sauriez m'empêcher de me battre, de par sa volonté, pour la France, pour toute la France, celle du passé, dont je ne renie aucune folie ni aucune faiblesse, et celle de l'avenir que nous préparons. Et ma fierté est que vous vous battiez pour la même France; si loin que nous soyons l'un de l'autre et que nous demeurions, c'est pour un idéal identique, mon capitaine, que tout à l'heure votre sang et le mien abreuveront ce beau sol français.

Il dit. Et les deux officiers restèrent longuement plongés dans leur rêverie.

La pluie avait cessé de tomber. La nuit prenait cette obscurité plus profonde et l'air vibrait à ces souffles plus froids qui annoncent l'approche de l'aurore. On entendait des pas étouffés descendre du bois. C'étaient les autres compagnies du 36e qui venaient prendre leurs positions d'attaque. Vaissette fit serrer ses hommes vers ceux du capitaine de Quéré. La section de mitrailleuses vint s'installer auprès d'eux. Le chef de bataillon appela les officiers : on attaquerait dans une heure; aucune manœuvre à effectuer; chaque commandant de compagnie n'avait qu'à marcher droit sur l'objectif, la tranchée allemande. Trois fusées jaillirent du village, montèrent vers le ciel, éclatèrent. On suivait des yeux leur sillage jaune et leur lumière éclaira le paysage. L'ennemi

voulait s'assurer que les pentes de la falaise étaient vides. Comme si elles eussent attendu ce signal, nos batteries entrèrent en action. Le labeur sanglant de la journée avait repris.

— La guerre, c'est se battre tout le temps, déclara Pluchard.

— Et alors ? dit Angielli. On n'est pas ici pour s'amuser.

Il réfléchit, puis il affirma :

— C'est sérieux.

— Oui, c'est sérieux, répéta Servajac.

— C'est égal, affirma Pluchard, je ne croyais pas qu'on se battrait si souvent.

Et c'était bien l'impression de tous les hommes. Ils savaient depuis un mois que la guerre était une chose pénible et triste. Ils ne savaient pas encore qu'elle fût si fatigante et si longue. Leur cerveau ne concevait pas, heureusement, l'idée d'infini, de durée. Ils ne se représentaient pas le temps qu'ils auraient à passer sous les armes, le fil des jours de servitude apportant chacun sa peine et son lot de dangers. Mais ils ressentaient la fréquence des attaques, la répétition des assauts avec leurs périls. Ils n'avaient ni plainte, ni révolte. Mais ils éprouvaient une immense fatigue du corps et de l'esprit.

— Cette fois-ci, les artilleurs nous facilitent le travail, fit le caporal Gros.

En effet, régulièrement, de minute en minute, passait un vol d'obus qui éclataient là-bas sur les défenses ennemies. L'explosion illuminait le trou creusé, comme le cratère d'un volcan, d'où jaillissaient des pierres, de la terre, des matériaux fulgurants.

On n'eut pas le loisir de contempler longtemps le spectacle : l'ordre d'avancer venait de parvenir. Le

sous-lieutenant Vaissette s'élançait sur la pente, suivi des débris de sa compagnie.

Mais on ne put franchir un espace étendu. Des fusées avaient dénoncé la manœuvre et les Allemands arrosaient tout le terrain de mitraille. De nouveau, il fallut se coucher dans le champ, procéder par bonds.

C'était tragique. Les chasseurs refaisaient le chemin qu'ils avaient fait la veille, au cours de leur avance et au cours de leur retraite. On reconnaissait telle motte de terre qui avait servi d'abri, tel trou d'obus où l'on s'était caché. On dépassait les mêmes betteraves et les mêmes sillons. Par moments on rencontrait un blessé qui râlait depuis le matin précédent ou le cadavre déchiqueté d'un camarade. On retrouva le corps de Rousset, dont le crâne était ouvert, dont la figure, rouge de sang desséché était méconnaissable. Angielli dut enjamber un mort : il reconnut Bégou. Cependant les obus pleuvaient. Ils ébranlaient l'air. On se serait cru entouré de murs qui craquaient.

Vaissette et de Quéré avaient pris un parti : ils ne s'allongeaient plus. C'était le seul moyen de ne pas semer de traînards. Ils couraient, tantôt en tête de la ligne des tirailleurs, tantôt derrière. Ils étaient de nouveau remplis de confiance : on retrouve tout son équilibre sous le feu. Une sonnerie de clairon dans le ravin venait de les avertir que la seconde vague d'assaut s'engageait à son tour sur le glacis. Ils sentaient une masse derrière eux, sur laquelle s'appuyer pour ne pas fléchir.

A mesure qu'on avançait, les hommes éprouvaient plus d'assurance. Un énervement les prenait, le désir d'en finir, de venger l'échec de la veille, de se trouver en contact avec les casques et les manteaux gris. Ils

frémissaient du désir de vaincre. La bravoure de Vaissette se communiquait à tous ses subordonnés.

A présent, on approchait du réseau. Au commandement de l'officier on se levait, on se couchait, on avançait, sous la protection des rafales puissantes d'artillerie. Le sergent Batisti, avec une poignée d'hommes, avait parcouru d'un seul élan une centaine de mètres. Pluchard s'était abattu comme une masse, le ventre ouvert par un éclat d'obus. Mais le groupe de braves était arrivé aux abords des tranchées dans lesquelles tombaient nos projectiles. Ils s'étaient couchés, attendant leurs camarades. A la lueur des explosions et des fusées, on voyait leurs uniformes allongés côte à côte.

Cette vue fit passer sur la compagnie un vent d'héroïsme; Angielli se précipitait à son tour, entraînant un autre groupe. Vaissette hurlait :

— En avant !... En avant !

Il agitait ses deux bras en des gestes désordonnés, que rendaient fantastiques les lueurs du champ de bataille. A l'orient une traînée rouge faisait pressentir le lever du jour. Toute la compagnie, ébranlée par le mouvement se précipitait comme une trombe, provoquant le déclenchement de tout l'échelon.

On était arrivé près du réseau. Mais on ne pouvait plus avancer. Nos obus déferlaient encore. On restait étendu sur le sol remué comme par un tremblement de terre. Il y eut quelques minutes d'attente. L'obscurité blanchissait.

Vaissette souleva le buste et cria pour être entendu de ceux qui l'entouraient :

— Vous allez venger le lieutenant Fabre et le capitaine Nicolaï. Faites passer.

Les hommes répétèrent, comme s'il s'agissait d'un ordre.

— Je suis là ! cria Girard.

C'était l'ordonnance de Lucien. On ne savait comment il se trouvait avec la compagnie, mais il était à son poste.

On distinguait à présent les camarades les plus proches. Puis, il sembla que les ténèbres avaient disparu, qu'il ne restait plus que du brouillard. Le jour se levait.

— Voici l'aurore, dit le capitaine de Quéré.

Il avait prononcé ces mots d'une voix mystique.

Brusquement la canonnade cessa. Au fond du ravin, le commandant faisait sonner un air de chasse sur un cor. C'était le signal.

Vaissette se leva. Il était livide d'émotion et d'ivresse. Les balles sifflèrent autour de lui. Les mitrailleuses allemandes entrèrent en action. Toute la compagnie était debout, galopait sur le sol fouaillé par les obus, piétinait le réseau défoncé. A droite, à gauche, les compagnies avaient surgi d'un seul mouvement. Toute la ligne, baïonnette basse, se précipitait. Derrière, la seconde vague volait par le glacis en hurlant.

La voix de Vaissette put dominer encore :

— Vive la France !

Et la quatrième compagnie fonça sur la tranchée allemande.

. . . .

Le soleil avait surgi tout à coup des brumes : un magnifique soleil rouge, comme il dut briller à Austerlitz et à la Moskowa. Le village de Laumont flambait. On marchait sur des cadavres. De la crête, le capitaine de Quéré suivait avec son télémètre les bataillons prussiens

enfoncés qui traversaient en désordre la rivière, se retiraient vers le Nord. Il n'y avait presque plus de bruit. Seule une batterie, qui venait de se mettre en position, apportait le trouble parmi les fuyards. Très haut, un avion français étincelait dans la lumière. Le capitaine avait la tête bandée, car il avait reçu une blessure légère. Il remit son télémètre dans l'étui. Il se pencha vers Vaissette, qui était assis à côté de lui, sur le mur démoli d'un verger. Il leva les yeux vers le grand ciel de clarté.

— Je vous rends grâces, dit-il sans emphase.

Il appuya affectueusement la main sur l'épaule du sous-lieutenant.

Tout le corps secoué, Vaissette sanglotait éperdument.

CHAPITRE X

A L'AMBULANCE

VAISSETTE n'avait qu'une crainte en arrivant à Buzanthois : c'est qu'on eût déjà évacué Lucien. Mais à l'entrée du village il rencontra l'officier de détails du bataillon, qui le rassura : leur camarade était dans une ambulance sur la place; il venait justement de le voir.

Le sous-lieutenant se hâta. Il avait emmené avec lui Girard, l'ordonnance, qui voulait dire adieu à son chef.

D'ailleurs, le restant du bataillon les suivait. Il devait prendre quelques heures de repos avant de rentrer dans la tourmente : on ne pouvait même pas savoir si son effectif serait suffisant pour qu'il continuât la lutte avant l'arrivée des renforts qu'on avait demandés au dépôt.

Les trois ambulances de la division s'étaient installées à Buzanthois, dans l'église, dans une écurie et dans l'école communale. Il y avait du travail pour toutes trois : le bourg n'était qu'un vaste asile de douleur.

Depuis quelques jours un état-major y était cantonné. C'était ainsi un quartier général important et un centre de ravitaillement. Les aéroplanes ennemis s'en étaient

aperçu : leurs obus étaient tombés comme une avalanche.

Pas une maison n'était intacte. Les murs écroulés encombraient les routes. Par les portes ouvertes on pouvait voir les rayons du soleil : ils pénétraient à grands flots au travers des toitures crevées. Tout avait été saccagé par les explosifs et par le passage des troupes. Les meubles et la vaisselle s'amoncelaient, en débris, sur les carreaux des chambres et des cuisines. Les soldats de toutes les armes entraient ou sortaient des demeures violées. La guerre profanait la paix bourgeoise et tranquille de la cité provinciale. Avant les nôtres du reste, des patrouilles de uhlans et de chevau-légers l'avaient occupée à diverses reprises. Toutes les caves étaient ouvertes. Un perron démoli conduisait à l'étude du notaire; dans la grande salle sévère, les cartons éventrés avaient donné le vol aux grimoires et aux minutes accumulés depuis un siècle : c'est là que des tringlots venaient d'installer leur popote. La soupe cuisait. Ils se distrayaient en parcourant des testaments et des contrats de fermages, qu'ils déchiffraient avec difficulté. Du presbytère il ne restait pas un pan de muraille : mais les rosiers du jardin avaient été respectés par le cyclone, et sur ces décombres et ces ruines les roses les plus délicates s'épanouissaient.

Dans le village, c'était un incroyable encombrement. Des estaffettes arrivaient, des cyclistes portaient des plis, les automobiles circulaient. Des soldats du génie posaient partout, au ras du sol, des lignes téléphoniques si nombreuses qu'on pouvait croire les sapeurs occupés à établir un réseau de fils de fer barbelés. Les convois de ravitaillement arrivaient; des fourgons de toutes les formes et de toutes les couleurs hésitaient sur le chemin à suivre, encombraient les routes. Les hommes criaient et s'inju-

riaient. Les échelons d'artillerie apportant des obus se suivaient sans interruption. Des compagnies passaient, qui retournaient au feu. Un escadron de hussards s'obstinait à faire boire ses chevaux aux fontaines municipales, barrant le passage, portant à son comble le désordre. Les gendarmes apostrophaient les soldats : mais on ne comprenait jamais ce qu'ils voulaient. Des isolés cherchaient leurs régiments : des zouaves, des fantassins, des chasseurs, des nègres. Le bruit des camions roulant sans arrêt emplissait l'air comme le grondement d'un torrent ou du vent dans les arbres. Et surtout c'était un interminable défilé de blessés.

La lutte continuait. On entendait son vacarme, le tapage familier de l'artillerie. Mais l'ennemi avait reculé. A présent le village était hors de la portée de ses pièces. Et c'était vraiment ici l'envers de la bataille.

A quelques kilomètres, sur la ligne de feu, la saignée continuait. Spectacle triste et long : une attaque succédant à l'autre, les unités fondant comme dans un brasier, les cadavres parsemant les chaumes et les prairies. Mais spectacle de grandeur : les hommes se précipitant vers la fournaise, toutes les lumières et tous les bruits éclatant par les airs, les mouvements sanglants des masses disant les sacrifices volontaires, toutes les folies et toutes les fantaisies de la mort marquant les étapes de la victoire. Ici on ne voyait de tout cela que le désordre inévitable de la coulisse, les pierres en ruines et toutes les blessures.

Avant d'entrer dans le village, Vaissette avait éprouvé un sentiment d'angoisse infinie. On s'était battu là, dans les champs. Il y avait même une tranchée conquise sur les Prussiens. Et c'était le champ de bataille vu après la bataille, quand il n'y a plus la fanfare effroyable des

fusils et des canons, quand la paix est descendue sur lui, quand il ne flotte plus dans l'atmosphère d'enthousiasme ni de gloire.

Deux fermes achevaient de se consumer : point de flammes; une lourde fumée noirâtre que ne dissipait aucun souffle de vent. Des sacs et des armes sur le sol. Les étuis étincelants des obus marquaient par leur amoncellement la place des batteries. Des corps raidis étendus. Les blessés avaient été relevés par les brancardiers. A présent des territoriaux enterraient les morts. Quelques civils les aidaient. Des groupes parcouraient la plaine, se baissaient, mettaient un cadavre sur la civière, allaient le jeter dans la tranchée; d'autres la remplissaient de chaux, la recouvraient de terre. Il y avait déjà tout un peuple de croix marquant les tombes par les champs.

On enterrait d'abord les nôtres. Les taches écarlates et bleues de leurs pantalons et de leurs capotes diminuaient : les fossoyeurs étaient actifs. Et la tristesse en devenait plus grande. Leur uniforme éclatant, qu'illuminait le soleil, c'était encore un peu d'eux-mêmes, de ce qui avait été leur être vivant. Maintenant tout disparaissait d'eux. Il ne restait rien de leur dévouement inconnu et de leur faste sans nom. La terre sacrée recouvrait leur dépouille, entourait jalousement de ses grains et de sa poussière leurs corps de martyrs. Le sol reprenait ses fils qui venaient de mourir pour lui. Il avait exigé le grand sacrifice. Il avait bu le sang des victimes, tombées sur les herbes, les sillons ou les javelles, comme sur des autels. Il les recueillait en son sein impassible et paternel.

On enterrait aussi les autres. Et les soldats en éprouvaient plus de répugnance, mais accomplissaient leur besogne avec autant de piété. Il fallait faire vite. La

puanteur était déjà terrible. L'odeur fade du charnier, qui pourrissait au soleil, emplissait la campagne.

Et l'on enterrait les chevaux, leurs membres raidis, leurs jambes dressées, solides comme des barres de fer, leur ventre énorme, près d'éclater. On les arrosait de pétrole; on les brûlait; les chairs grillaient. On cassait ou l'on sciait les os.

Et tout retournait à la terre.

C'était là ce champ de bataille. Il frissonnait de vie et de fièvre quand la mort déferlait. Il avait à présent la tristesse immense des choses inertes. Et ce qu'il y avait de plus lamentable ce n'était peut-être pas l'amoncellement des munitions usées, des équipements abandonnés, la jonchée des cadavres : c'étaient les innombrables bouteilles cassées qui jalonnent le passage des troupes prussiennes, les matelas et les fauteuils arrachés des foyers pacifiques et traînés dans la tranchée, mille objets épars dont on ne s'expliquait pas la présence, une table debout sur trois pieds, des jupes noires de paysanne, la poupée d'une petite fille...

Le sous-lieutenant Vaissette et Girard parvinrent jusque sur la place de Buzanthois. Les blessés y arrivaient aussi, lentement, de la ligne de feu, des postes de secours, appuyés sur un fusil ou sur un bâton, traînant le pas, livides, ou, au contraire, rouges de congestion. Certains avaient le pansement empourpré de sang. On ne comprenait point par quelle volonté intérieure ils tenaient debout malgré leur blessure. Des fourgons, des chars de paysans amenaient ceux qui n'avaient pas pu marcher. On les déchargeait rapidement. Il y avait aussi des voitures, des automobiles, des ambulances qui emportaient vers la gare d'évacuation les hommes qui pouvaient voyager.

Les moteurs ronflaient, les cochers tapaient leurs chevaux : c'étaient une animation et un vacarme étourdissants.

Vaissette pénétra dans l'école communale. Les médecins opéraient dans le préau. Les infirmiers apportaient continuellement des corps sur les brancards. On avait installé des tables couvertes d'un matelas ou d'un drap, que le sang inondait. A chaque table un major était entouré de deux ou trois ambulanciers et se penchait sur une plaie. Un infirmier avait pour seule fonction d'aller chercher à la fontaine des seaux, puis de vider leurs eaux sanglantes. Un litre de sang suffisait pour rendre écarlate l'eau pure : de sorte que le soldat paraissait répandre dans la cour des fleuves de sang. Les blessés allongés par terre, sur de la paille, attendaient leur tour, les uns dans la fièvre, les autres placidement. Ils se couchaient sur la table. On déchirait, pour aller plus vite, leur uniforme, le premier pansement. Certains tremblaient comme des enfants. La plupart étaient stoïques. Les ciseaux d'acier, les lames minces, les scies luisaient. C'était un va-et-vient incessant de patients et d'opérés, le plus lamentable entassement qui se puisse concevoir de membres meurtris et de chairs souffrantes.

Il fallait fouiller dans la plaie pour retrouver la balle ou l'éclat, enlever ce qu'on pouvait du drap emmené par le projectile. Il fallait couper des doigts qui ne pendaient plus à la main que par des lambeaux de chair, arracher les membres entamés par la gangrène et la pourriture. Les médecins n'avaient même plus le temps de parler, d'encourager leur malade. Ils suaient, à bout de souffle depuis la veille, taillant et pansant les blessures sans une seconde de répit, leur blouse humide et rouge du sang mêlé de centaines d'hommes. On étouffait dans

la pièce où s'unissaient les odeurs du chloroforme, des sueurs d'épouvante, les senteurs fétides de toutes les décompositions : par les fenêtres ouvertes montait des champs la puanteur des cadavres.

Et toujours par la porte arrivaient de nouveaux blessés; devant les fenêtres passaient les fourgons gris d'ambulance, toutes les carrioles qu'on avait pu trouver, où s'empilaient, cahotées sur les routes, les pires douleurs physiques.

Les infirmiers n'avaient pas le temps de laver les corps, remplis de boue comme les uniformes. La terre mordait les chairs meurtries, avec ses menaces d'infection. Parfois on ne voyait qu'un trou imperceptible, qu'on avait de la peine à découvrir, à la jointure du coude, à la poitrine, dans le ventre. Une balle était entrée était sortie parfois, accomplissant traîtreusement ses ravages. Parfois au contraire la plaie était énorme, les chairs arrachées, violettes et bleuâtres, mettaient à nu les muscles profonds et les os. Sur toutes ces misères saignantes les ambulanciers appliquaient l'ouate neigeuse, dont la blancheur semblait une promesse de salut et de rédemption. On bandait la fracture ou la déchirure et vite on emportait le malade pour faire place à un autre. Un coup d'éponge par terre, un autre broc d'eau, et c'était fini. De temps à autre le brancardier emmenait sous son bras, en allant vider son seau, quelque membre coupé, un pauvre membre vivant une minute auparavant, qu'il allait jeter dans un trou creusé au fond du jardin.

Le jardin ombragé par des platanes était empli, lui aussi, de blessés hurlant leur agonie ou évanouis. Ils regardaient avec terreur les allées et venues du malheureux infirmier. Leurs yeux se dilataient. Le soleil

couchant répandait sur eux et sur toutes leurs douleurs la grâce de sa lumière et le petit vent du soir faisait frémir sur la muraille les feuilles de la vigne vierge qu'empourprait l'automne.

Le sous-lieutenant avait demandé à un infirmier où était son camarade. Il ne savait pas.

— Montez là-haut, dit-il, il y a de grands blessés.

En effet au premier étage, dans l'appartement de l'institutrice, il y avait encore une foule d'hommes étendus sur une mince couche de paille. Ils s'entassaient sur la litière de douleur. Certains avaient des cauchemars. Ils croyaient, dans leur exaltation, que la bataille continuait. Ils criaient : « En avant !... Couchez-vous... Chargez !... » D'autres exhalaient une plainte étouffée et continue. Un rugissement de douleur déchirait l'air, à quelque mouvement trop brusque.

Vaissette aperçut deux ou trois chasseurs du bataillon. Il s'approcha d'eux pour les encourager. Il avait envie de les embrasser. Il reconnut le caporal Gros : une balle avait pénétré par l'oreille, était sortie par l'œil en l'arrachant de l'orbite. Mais Gros ne pouvait parler.

Dans une petite chambre, à côté, il y avait trois lits. On les avait rassemblés là, et par terre on avait encore ajouté deux matelas. Les volets étaient clos. Le silence était impressionnant. Il semblait qu'on pénétrât dans une chambre mortuaire. Lucien Fabre sommeillait sur un lit. La présence de Vaissette le réveilla. Il ouvrit les yeux, lui sourit.

— Comment vas-tu ? demanda Vaissette.

— Je crois qu'on me gardera mon bras, répondit Lucien.

Il regarda, avec une sorte de tendresse maternelle,

le pansement qui entourait le membre meurtri. Il parlait bas, mais avec volubilité, et ses pommettes se coloraient.

— Je pensais que tu serais tué, dit Fabre.

Ainsi, les deux jeunes gens instinctivement s'étaient tutoyés.

— Je n'ai rien, répondit Vaissette.

Il éprouvait, comme l'autre jour, une sorte de honte d'être là, vivant, sans blessure, au milieu de tous ces saignements et de toutes ces infirmités.

— Et toute la compagnie est tuée ? demanda Lucien.

Vaissette lui dit qu'il y avait encore une trentaine de chasseurs. Fabre ne voulait pas le croire. Il s'obstinait, comme tous les blessés, à penser que tous ses camarades et tous ses hommes avaient été touchés.

Nous avons pris Laumont, expliqua le sous-lieutenant.

— Laumont ? demanda Lucien.

Il ne comprenait pas. Il ne se souvenait plus. Il avait oublié le nom du village devant lequel il était tombé. Il ne se rappelait que le réseau de fil de fer et les mottes de terre qui bornaient son horizon tandis qu'il était resté étendu.

— Tu te rappelles, dit encore Lucien, comme nous désirions un lit. Eh bien, je n'ai pas eu de plaisir quand on m'a donné celui-ci : j'ai trop mal.

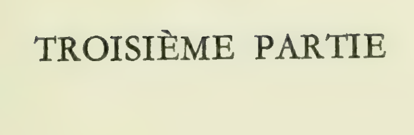
Il parlait très vite et très haut. Vaissette comprenait qu'il le fatiguait.

— Je vais te quitter, dit-il. Je reviendrai te voir si tu n'es pas parti. Girard, qui est là, m'a donné l'argent de la compagnie. On va t'évacuer. Guéris vite. Peut-être pourras-tu venir nous rejoindre dans trois mois, si la campagne n'est pas finie...

Il l'embrassa sur son front pâle et brûlant de fièvre, puis il se retira avec l'ordonnance.

Il avait la mort dans l'âme. Il venait d'être en contact avec trop de douleur. Cette visite à Lucien achevait de le bouleverser. Son ami n'était point en danger. Il ne semblait pas souffrir. Mais il n'avait prononcé que des paroles simples, des mots sans profondeur, comme un enfant. Vaissette n'avait point découvert de beauté morale dans ces souffrances, ni de grandeur dans ces agonies. Il n'avait pas entendu les phrases impérissables qu'il attendait confusément. Il n'avait pas éprouvé, au sein de cet asile de détresses, l'ivresse sacrée du combat. Nulle part il n'avait trouvé l'acceptation du martyr qui endure, avec une foi passionnée, un supplice pour une cause sainte.

Il n'y avait que des corps mutilés, des mares de sang, des plaintes, toute la simplicité primitive de la douleur physique.



TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XI

MALGRÉ LA TEMPÊTE

Ce jour-là, madame Courtois se sentait plus jolie que jamais. Elle était assise sur un fauteuil d'osier, dans son jardin, attendant le lieutenant Lucien Fabre, qui lui avait promis une visite. Les rayons de ce soleil de mars annonçaient le printemps. Ils avaient fait éclater tous les bourgeons et fleurir toutes les haies. C'était une émulation de grâces et de couleurs tendres parmi les arbres des jardins : les grands cerisiers, les amandiers gris, les petits pêchers robustes offraient la délicatesse de leurs corolles blanches ou roses à la lumière, ardente déjà, du soleil provençal.

Marguerite Courtois avait quitté Paris, comme tout le monde, aux derniers jours du mois d'août. Qu'avait-elle à faire dans la capitale où elle ne serait, en cas de siège, qu'une bouche inutile à nourrir ? Et, un beau matin, elle avait débarqué à Meillanne, où les Courtois venaient d'hériter de quelques terres et d'une petite maison.

Elle ne connaissait point la Provence. Tout de suite

elle fut ravie. On n'aurait su inventer de lumière et de paysage mieux appropriés à sa grâce robuste et à sa jeune maturité. Marguerite Courtois avait une taille qui laissait deviner à la fois la souplesse des reins et l'heureuse beauté d'un ventre classique et d'une croupe charnue. Les fines chevilles n'empêchaient point la promesse de jambes agiles et fortes. Elle avait un cou délicat, que prolongeait une gorge divinement blanche : mais cette blancheur immaculée et cette peau de jeune fille s'épanouissaient en des seins d'une aimable richesse et qu'on pressentait mûrs comme les pêches du verger. Une bouche petite avec des lèvres très rouges, toujours humides, des yeux marrons ou gris, selon la saison ou l'heure, où riaient la gaîté et l'ironie, et, couronnant cet admirable monument de beauté charnelle, un casque lourd de légers cheveux noirs.

Oui, il semblait vraiment qu'eussent été inventés comme décor à ses charmes, la joie des pays méridionaux, l'ombre fine des amandiers par les prairies, les treilles devant les maisons blanches, l'épanouissement des vergers d'automne, le soleil ruisselant sur les routes poussiéreuses, sur les ravins, sur les champs. Marguerite était heureuse. Elle riait.

Elle prit possession de sa propriété. Une allée de saules aboutissait à un massif de bambous et de buis. Toutes les plantes poussaient à l'aventure dans le jardin avec la même vigueur. La maison, flanquée de grands palmiers, était une tourelle dont les pierres étincelaient de clarté. Des oliviers mourant de vieillesse, feuillus encore et souvent vêtus d'une cuirasse de lierre, formaient, comme en Hellade, un bois sacré. Marguerite se déclara dans le plus bel endroit du plus beau pays qui fût au

monde. Elle courait par les champs. Sa jupe courte donnait l'illusion d'une chemise dorienne. Et Marguerite évoquait l'image de Diane chasseresse. On se la représentait se baignant avec ses nymphes dans quelque ruisseau de l'Arcadie. Mais je ne sais quelle langueur et quel parfum de ses belles formes remplaçaient vite l'image de la vierge farouche par celle d'une Vénus romaine, puissante et chaude, un peu lourde déjà et aussi nue que l'Aphrodite que Praxitèle avait offerte à l'amour ébloui des citoyens de Cnide.

L'arrivée de madame Courtois fit une révolution à Meillanne. On eût été porté, en d'autres temps, à juger Marguerite avec sévérité. Mais ces dames elles-mêmes, dans la petite ville, avaient décidé l'union sacrée, et très vite on tint la jeune femme en grande gloire et en grande commisération quand on apprit que son mari était prisonnier.

— Il a été pris, dit-elle, dès les premières rencontres... Je l'aurais deviné !

Le rire malicieux de ses grands yeux gris expliquait sa pensée ironique et indulgente.

Du reste elle était l'animation même et le mouvement. La petite ville était endormie. Elle l'éveilla. Ce fut tout de suite une belle agitation. Eh quoi, on n'y faisait rien pour la défense nationale que de tricoter des chaussettes de laine, ce qui n'était point de son goût ? Elle créa un hôpital auxiliaire. Un médecin, le docteur Constantin, n'avait pas été mobilisé. Il y avait un couvent délabré, dont les sœurs avaient été chassées au temps où les ministres de la République éteignaient les lumières du ciel étoilé. C'était plus qu'il ne fallait. Chaque famille donna des lits, des draps, des couvertures : on obtint vite, car

Marguerite avait de belles relations, toutes les autorisations nécessaires. On installa l'hôpital.

Il y avait la cuisine et les communs, la lingerie et la pharmacie, la salle d'opérations et les salles de malades. La chaux avait blanchi tout cela de son lait; le cloître avec ses plantes grasses et ses orangers semblait d'un monastère italien; chacune de ces dames eut ses heures de garde et sa fonction. Il ne manqua plus que les malades.

Ils ne vinrent pas. Meillanne est trop près de Tarascon. Les autorités militaires n'avaient pas dû prendre au sérieux l'effort d'activité de ses plus nobles citoyennes. Celles-ci avaient d'abord porté aux nues Marguerite, qui avait été l'âme de ce dévouement inutile, et ne s'était aliéné aucune sympathie en n'étant ni présidente, ni trésorière de l'œuvre, en n'acceptant aucun honneur. A présent on commençait à discuter son zèle. Ces dames étaient gênées : il leur semblait que les paysannes et les femmes du peuple riaient d'elles, cachées derrière les persiennes, quand elles rentraient de l'hôpital chez elles. La plus violente était madame Thiers, la femme du notaire.

C'était une toute petite personne, noiraude et fort vilaine. On disait à Meillanne « madame Thiers » du ton dont jadis on disait en France « monsieur Thiers ». Elle avait les lèvres toujours pincées et elle avait toujours eu la poitrine plate. Elle portait éternellement des gants de filoselle gris et un corsage jaune. On la tenait en haute considération, surtout depuis la guerre, à cause de ses fils. Le plus jeune était secrétaire de l'État-Major. On ne savait au juste ce que cela signifiait, ni quel était son grade. En réalité ce jeune auxiliaire, secrétaire d'État-Major, en effet, noircissait quelques-unes de ces vaines

paperasses, qui sont la gloire de notre administration militaire. A Meillanne on le voyait pour le moins le collaborateur intime, l'éminence grise du Général en chef en qui la France avait remis ses destinées. L'autre fils n'était point soldat. On avait expliqué : « Il a le cœur trop gros. » C'était un petit prétentieux, illettré et médiocre, et qui était parti à Paris pour conquérir la capitale et faire de la littérature. Il n'était pas soldat, mais il avait un poste de confiance et de choix : le gouvernement l'avait nommé, disait-on, préfet des villes conquises. Et il attendait l'occupation de Strasbourg ou d'Aix-la-Chapelle pour apporter aux barbares germains les bienfaits de la paix latine.

Marguerite comprit qu'elle jouait sa popularité. Elle télégraphia à des amis à Paris, à Marseille. Quelques jours après, on annonça un convoi de blessés.

Il devait arriver à midi, en automobiles. Car Meillanne n'est pas située sur la grande voie ferrée qui descend le cours du Rhône. Elle repose sa paresse aux premiers contreforts ardents et déboisés des Alpes. Dès onze heures, tout le personnel de l'hôpital, très ému, attendait. Les blouses blanches s'étalaient à la lumière. Madame Thiers, présidente, se tenait en tête du groupe avec le docteur Constantin, dont les septante années étaient vaillantes. Les autorités municipales étaient là. Il y avait aussi la fanfare, ceux de ses membres du moins qui n'étaient pas mobilisés; elle jouerait, à l'arrivée, *la Marseillaise*. Il y avait enfin tous les jeunes gens de la société avec des brancards, une nuée de brancardiers volontaires aussi zélés et presque aussi nombreux que ceux de Lourdes.

Vers une heure, une automobile poussiéreuse arriva devant l'hôpital. C'était le convoi de blessés. On fut

si surpris que la fanfare n'eut pas le temps de lancer ses accords.

Un soldat en sauta allégrement; nul ne sut jamais du reste quel était son mal et pourquoi on l'avait envoyé à Meillanne. Puis un autre descendit, qui avait attrapé la coqueluche à son dépôt; un troisième, qui s'était écrasé les doigts en chemin de fer. C'était tout. Le convoi s'engouffra par le porche vers le calme ensoleillé de l'hôpital.

Madame Thiers ne s'en donna pas moins une grande importance durant deux journées. Elle surveillait les malades, courait des salles au jardin. On racontait même que, rentrant du cloître, où elle avait coupé des fleurs, à la salle d'opérations, où le médecin amputait d'un doigt son malade, elle avait tendu, en guise de ciseaux et de pinces, son sécateur au chirurgien qui, penché sur le patient, réclamait ses instruments. L'histoire se répandit.

Les paysannes de l'endroit avaient toutes leur mari et leurs enfants au feu. Les fils de la terre ont été le rempart solide de la patrie. C'est parmi eux que la proportion des pertes a été la plus forte. Ils ont arrosé de leur sang, comme par habitude, ce sol que si longtemps ils avaient arrosé de leurs sueurs. Les paysannes sentaient confusément, disaient que ces fils de petits bourgeois étaient embusqués. Elles en voulaient à ces dames. Elles riaient sans se cacher sur leur passage. Marguerite dut télégraphier pour obtenir un second convoi.

Il vint. Et il en vint, hélas, d'autres. Il y avait assez de travail pour tous les hôpitaux de France. Meillanne eut ses blessés. Ils furent du reste choyés et bien soignés. C'est ainsi que Lucien Fabre y arriva un soir et qu'il connut Marguerite Courtois.

Sa blessure se cicatrisait. Il ne pouvait encore remuer le bras, mais il pouvait sortir. Cette visite à Marguerite il l'avait reculée, car il sentait qu'elle serait une chose grave dans sa vie. Il s'était borné jusqu'à présent à échanger des paroles assez banales avec la jeune femme. Mais il était ébloui par sa belle lumière. Elle l'avait pansé, et il se rappelait, quand elle se penchait vers lui, l'odeur chaude de son parfum d'ambre et de sa chair épanouie.

Lucien Fabre sortit de l'hôpital. La lumière d'abord l'étourdit. Il était ému à se sentir revivre. Il aspirait l'air tiède à pleins poumons. Il lui semblait, libéré de la mort, voir pour la première fois toutes les belles choses qui l'entouraient. Il suivait la route qu'on lui avait indiquée et qui menait à la propriété de madame Courtois. A droite, la rivière coulait, perdue dans son lit de cailloux blancs : un peu de brume montait de l'eau. Sous le rayonnement solaire la montagne se découpait, aride, pâle, sur l'azur presque noir du ciel. Tout dormait, sauf les cigales. Très loin, dans la poussière de la route se perdaient les grelots des chevaux et le roulement de la diligence.

Il y avait tant d'indolence et tant de joie robuste et tant de vie paisible dans ce paysage, dans les fortes odeurs que dégageait la terre brûlée, dans le léger mistral imprégné de thym, que Lucien sentait les larmes lui venir aux yeux. Et soudain ce fut comme un coup de foudre qui l'étonna : il venait de revoir, à la lumière crue de ce même soleil, le cadavre de Nicolaï couché les bras en croix, le glacis infernal de Laumont, la tranchée que tenait à cette heure son bataillon dans les boues des Flandres. Il ne comprenait point par quelle injustice cette province s'épanouissait, tandis que d'autres terres

françaises, sous les bottes prussiennes, gémissaient et se teignaient de sang.

Ayant poussé le portail, Lucien pénétra chez madame Courtois. Marguerite avait une robe de lingerie blanche dont le corsage s'échancrait sur ses seins, si bas qu'il fallait une dentelle pour cacher son giron. Sa jupe laissait voir ses chevilles, qui paraissaient nues tant le bas rose avait la couleur de la chair. Elle avait mis, afin d'avoir un air rustique, un grand chapeau de paille. Son costume, sa pose, le décor de la terrasse tapissée de roses jaunes où elle était assise formaient un tableau d'une élégance savante. Elle affirma en riant :

— Je suis devenue une paysanne.

Mais Lucien ne trouva aucun compliment à répondre à ces mots. Marguerite se mit en frais. Elle parla de Paris. Elle parla de Meillanne. Elle parla même de la guerre. Elle voulait que Lucien lui contât ses exploits. Mais celui-ci, par une sorte de pudeur intime, n'osait raconter à cette jeune femme, dont les yeux luisaient d'une éternelle malice et dont la gorge exhalait les plus exquis parfums, la longue douleur de ses hommes et tout le grand mystère sanglant de la bataille.

Pourtant il lui parla de Vaissette. Elle s'amusait follement à se représenter le sergent agrégé perdant ses lorgnons et faisant, sous les balles, de la philosophie. Puis ses yeux marrons devinrent plus sombres et ses narines délicates frémirent et se pincèrent quand Lucien lui narra certaines de leurs conversations et divers épisodes dont Vaissette était le héros. Elle le comprenait.

Alors Lucien se laissa aller à faire défiler toutes les images qui le hantaient. Il épanchait son cœur. Il venait de découvrir avec ravissement que cette belle

jeune femme, qui était toute la grâce et tout le printemps, s'était pénétrée, comme ses sœurs, de l'angoisse universelle.

— Comme cela vous intéresse, lui dit-il plus bas.

Elle frémit. Elle s'approcha de Lucien, comme pour trouver sa protection.

Elle lui répondit :

— Vous êtes mon héros.

Ils ne parlèrent pas davantage. Mais ils ne craignaient pas de suivre le cours de leur pensée, en laissant entre eux le silence. Quand ils se séparèrent, Lucien dit à Marguerite, très simplement :

— Comme je vous aime !

Elle ne répondit que par un sourire.

Ils n'étaient pas plus surpris que si c'était la centième fois qu'il lui eût fait cet aveu...

Ce fut un enchantement. Ils s'aimèrent avec une sorte de fureur sauvage et passionnée, comme ces amants des légendes qui savent que le temps leur est mesuré. Le printemps avançait et les primevères et les aubépines et les arbres fruitiers avaient désormais la compagnie de toutes les fleurs des champs. Les nuits mêmes étaient devenues douces et embaumées par les troënes et les vignes en floraison. Ils se promenèrent par les ravins, sous des berceaux de lauriers-roses et par les sentiers pierreux des montagnes. Ils ne se quittaient plus. Lucien restait toute la journée avec Marguerite, soit qu'elle vînt à l'hôpital pour y remplir sa charge, soit qu'il allât la rejoindre chez elle. Le soir, à sa fenêtre, il songeait encore à elle : il écrivait de longues lettres à Vaissette pour lui raconter ses amours, ou, fumant sa pipe et regardant la lune monter au ciel, il évoquait le souvenir des grands

yeux sombres de Marguerite, du soupir de sa gorge quand on parlait de la prochaine séparation, et soudain, le corset rose délacé, de ce corps admirable et chaud, que cachait à peine sa légère chemise.

— Je vous compromets, disait Lucien à Marguerite. Madame Thiers ne doit parler que de nous.

— Madame Thiers, répliquait Marguerite, est trop occupée par son hôpital et par ses fils que des lois et des décrets méchants risquent d'envoyer au feu. Du reste, tout m'est égal. Je rentrerai à Paris quand vous retournerez au front et plus jamais je ne reviendrai dans cette maison, où nous nous sommes tant aimés.

En effet, le départ de Lucien approchait. La blessure se cicatrisait. Et on l'appelait à son bataillon : Vaissette lui annonçait une offensive. Lucien sentait, maintenant qu'il aimait, combien la tragédie serait plus cruelle. Mais il savait aussi que toute défaillance lui resterait inconnue, comme par le passé, qu'il aurait la même patience et les mêmes témérités, que seul son cœur saignerait davantage.

Avant son départ, qui était fixé au lendemain, madame Courtois voulut avoir à déjeuner avec le lieutenant Fabre ce bon docteur Constantin qui l'avait soigné. C'était un aimable vieillard, indulgent et sceptique, qui n'avait jamais eu au monde que deux passions : la République sous l'Empire — et, depuis l'avènement de cette République, sa collection d'insectes et de papillons. Il avait eu de longues conversations avec le jeune officier qui s'était attaché à lui.

— Je me représente assez mon ami Vaissette, disait Lucien, tel que vous êtes, dans quarante-cinq ans d'ici.

— Il se peut, consentait le médecin. Votre jeunesse

aura pourtant été sacrée par des événements que nous n'avons pas connus.

Telle était encore, par cette après-midi, leur conversation.

— N'aviez-vous pas vingt ans, dit Marguerite, en 1870, comme nos jeunes amis en 1915 ?

— Ce n'était pas la même chose, fit le docteur Constantin. La guerre de 1870 n'a été qu'un de ces épisodes sanglants mais secondaires qui marquent les relations entre deux peuples. Cette fois au contraire, c'est pour notre nation une question de vie ou de mort, et toute la race le sent, et toute cette terre de France a tressailli.

— Croyez-vous ? demanda Lucien.

— Croyez-vous ? insista madame Courtois.

Et madame Courtois pensait aux deux fils de madame Thiers, qui étaient embusqués. Elle le dit. Elle ajouta :

— Ce ne sont pas les seuls.

Non, certes, ce n'étaient pas les seuls. Le docteur le savait bien. Les ouvriers des grands centres manufacturiers, toute la noblesse intellectuelle de ce pays, et les bourgeois, et la masse énorme des paysans étaient partis d'une même âme vers nos frontières violées. Mais dans ces petites villes endormies de province il y avait eu trop d'égoïsme et trop d'habiletés.

— Mon fils est au front, disait l'avoué au greffier du tribunal.

En réalité, son fils se rendait indispensable au bureau de recrutement de Montélimar. Mais pour combien de ces gens-là le front commence à Montélimar...

— Nous pouvons librement constater cela entre

nous, déclarait en riant Marguerite, puisque aucun de nous n'en peut être gêné : je ne suis qu'une femme, vous, docteur, avez soixante-dix ans, et notre ami Lucien Fabre revient du feu et y retourne demain.

Elle disait cela parce qu'elle sentait plus que jamais, à cause du départ imminent de son amant, l'injustice des choses.

— Vous dites, ajouta Lucien, que notre terre a tressailli. Mais ici c'est à peine si on se doute qu'il y a la guerre... On affiche encore avec conscience, le matin et le soir, le communiqué à la porte de la mairie et de la poste. Mais plus personne ne vient le lire... Et regardez plutôt ce village et cette campagne, indifférents à la tempête qui souffle des dunes de la mer du Nord aux cimes des Vosges.

Et Lucien montrait du geste Meillanne qui dormait, aux flancs de la montagne, à la lumière et à la chaleur du soleil provençal. Il faisait voir les champs où poussaient, hauts déjà, les blés verts et les grandes feuilles qui avaient recouvert partout les souches.

— Ne vous y trompez pas, dit gravement le docteur Constantin. C'est par un miracle que ces céréales ont pu croître, et que cette vigne qui n'a pas été sulfatée, s'alourdira de grappes rouges, et que ces oliviers, qu'on n'a point taillés, porteront cet hiver leurs fruits noirs. Les femmes vous le savez, les vieillards et les enfants se sont mis à la besogne, travaillant sans murmures avec une obstination grande et simple, et malgré la nouvelle, que leur a trop souvent apportée le maire, que le chef de la famille avait arrosé de son sang les collines meusiennes ou les canaux flamands. C'est le sol qui inspire à ces femmes leur courage passif, comme il a inspiré à leurs rudes époux

la volonté du sacrifice de leur vie. Elles et eux ont puisé au tuf profond du sol ce patriotisme inconscient qui se manifeste à nous.

— Il me semble déjà, interrompit Lucien, que j'entends parler mon ami Vaissette. L'expérience de la guerre nous avait amenés à penser ce que vous a appris l'expérience de la vie et le contact quotidien avec nos paysans.

— Oui, vous voyez là vivant, reprit le médecin, le désir de ne pas mourir qu'a éprouvé notre pays. Il dicte leur devoir aux plus humbles de nos fermières. Malgré la tempête qui saccage les falaises de l'Aisne et les crêtes vosgiennes, cet été et cet automne présideront aux moissons et aux vendanges. La vie continuera. Le vent de folie et de gloire qui déferle là-haut s'arrête là où vos poitrines forment une barrière. Vous êtes les sentinelles dressées pour qu'il ne passe point et pour qu'à votre abri l'enchaînement de nos habitudes se perpétue. Votre fonction est celle de ces cyprès de notre plaine du Rhône : ils se pressent le long des routes et des champs, protégeant du mistral le passage régulier des diligences et la croissance des épis. Ne songez point aux faiblesses individuelles que vous m'avez citées; c'est un peu de boue qui s'épure dans l'immensité sainte des mers. Comprenez que ce qui vous a paru de l'indifférence ici, était la sage volonté de cette terre de jouer son rôle, lequel est de s'épanouir comme par le passé. Elle souffre des autres lambeaux du territoire piétinés par les armées en marche, éventrés par les terrassiers ennemis. Elle ne s'en développe pas moins dans la lumière. Chacun sa part. Ce n'est point parce que votre bras était blessé que vos poumons ou votre cœur ne devaient plus remplir leurs fonctions normales. Je vous dis qu'il y a une inspiration de la terre

qui sait quel est son lot. Partez, mon jeune et cher ami, avec plus de courage et plus de confiance, parce que, malgré l'ouragan, notre amie madame Courtois garde son sourire et sa gorge nue, et parce que nos lauriers de Provence continuent à ouvrir au soleil leurs fleurs poétiques et à nourrir ces rameaux toujours verts dont, bientôt, nous vous couronnerons.

. . . .

Lorsque, le lendemain soir, Lucien eût quitté Marguerite, il se sentit si désemparé qu'il eût désiré mourir sur-le-champ. Un rayon de soleil jaune, le dernier d'une belle soirée, avait déserté le salon. Six coups avaient sonné à une pendule fragile : c'était l'heure qu'ils s'étaient fixée. Il l'avait embrassée une dernière fois. Elle était très pâle, mais elle ne l'avait point retenu. Ils savaient tous deux qu'ils ne se reverraient plus.

Lucien devait prendre à huit heures la voiture qui le conduirait à la gare. Il refit une dernière fois le chemin de la maison de Marguerite à l'hôpital. Il en connaissait par cœur les étapes diverses, ce mur, cette haie, ce petit pont. Les choses qu'il allait quitter lui étaient plus familières que jamais. Il considéra longuement la route sur laquelle il s'était promené avec Marguerite qui courait, agile et forte, devant lui ou qui appuyait à son bras sa taille souple. Il revoyait en imagination la couleur dorée du chemin quand le soleil le baignait et ses ombres bleues lorsque donnait la lune.

Il avait encore vieilli. Et, maintenant qu'il aimait, il saisissait mieux la cruauté de la guerre. Il percevait dans ses abîmes la profondeur de cette tragédie humaine. A l'idée de tous les êtres qui avaient aimé, qui avaient été une partie vivante de l'épouse ou de l'amante demeurée

au foyer, et qui maintenant dormaient sous la terre foulée et sous les croix rustiques des champs de bataille, il éprouva un grand frisson.

Il sentait pourtant, par un prodige étrange, que plus son sacrifice était grand, plus grande était la force qui lui permettait de l'accomplir.

— Est-ce parce que j'aurai l'impression, dit-il, de me battre pour défendre Marguerite ?

C'était cela, sans doute. Mais il y avait quelque chose de plus. Il embrassa encore du regard la vallée que pénétrait le calme nocturne, la cité qui ne lui était plus étrangère, cette route qu'il aimait.

— Ce n'est pas, dit-il, pour Marguerite seulement que je vais me battre, mais aussi pour ce paysage, dont elle était une partie vivante, pour tout ce sol dont je subis la mystérieuse volonté de vivre.

Et Fabre avait compris, au fond de la province pacifique, comme Vaissette et de Quéré sur la ligne du feu, que ce qui les dirigeait tous, c'était l'appel de la terre française.

CHAPITRE XII

L'ENNUI DANS LA TRANCHÉE

LE lieutenant Vaissette expliqua à ses hommes :

— Quand la nuit sera venue, nous sortirons de la tranchée. Il nous faut creuser un fossé à deux cents mètres en avant. Nous sommes trop loin de l'ennemi pour la grande offensive. La troisième compagnie prendra position devant nous, pour nous protéger contre une attaque éventuelle.

Vaissette était joyeux. Il avait reçu, le matin même, une lettre de Lucien Fabre lui annonçant sa guérison définitive et son prochain retour du dépôt au front. Justement on reformait le bataillon et surtout ses cadres en vue de l'attaque générale, qu'on annonçait pour le retour du printemps. De Quéré venait de recevoir à sa compagnie un officier, le sous-lieutenant Richard. Serre, qui était revenu et avait commandé la quatrième pendant l'hiver, avait reçu le commandement d'un bataillon. Vaissette était seul à la compagnie : on la donnerait, sans aucun doute, à Lucien dès son retour. Ils achèveraient ainsi ensemble la campagne commencée en Lorraine.

— Il ne manquera que Nicolaï, dit-il. En revanche nous aurons de Quéré.

Le soir tombait sur les immenses plaines de Flandre. C'était un soir magnifique et doux, la fin souriante d'une journée de printemps. Le crépuscule s'attardait encore parmi les herbes aussi hautes que les réseaux de fil de fer; leur vert tendre et coloré se parait de fleurs champêtres et surtout de coquelicots. On eût dit des taches de sang sur le tapis de gazon.

La nuit vint et sa tiédeur. C'était une détente du sol et des âmes. Une paix immense et nostalgique se déroulait sur le paysage. Il semblait irréel que ce fût la guerre.

— Les blés doivent commencer à être hauts, dit Servajac.

Car il associait toujours les incidents du temps et de la saison aux travaux de la terre.

Les tirailleurs du capitaine de Quéré s'étaient dispersés dans le champ. La complicité de l'ombre les cachait. On n'entendait aucun bruit. Le ciel, qui conservait la lumière du jour, ne laissait point briller d'astres; mais les chasseurs regardaient avec mélancolie l'étoile du berger, qui semblait vivre et respirer. Ils étaient allongés parmi les plantes sauvages, qui avaient pris possession des champs abandonnés par l'homme, et parmi les betteraves montées, dont les tiges formaient des clochettes parfumées comme du sucre et du miel.

Vaissette fit avancer sa compagnie. On se mit à l'ouvrage. Un long fossé à creuser, qui sera la nouvelle tranchée. L'ennemi était à cent mètres. Il ne tirait pas. Ce silence même était terrible. Les hommes éprouvaient une angoisse plus grande peut-être à manier la pelle et la pioche, à accomplir en somme les rites coutumiers de

leur labeur, à répéter les mouvements familiers de leur vie, ici, au contact de l'ennemi, qu'à répondre, fusil en main, à une fusillade ou à arrêter une offensive.

Que faisaient les Allemands ? Vaissette passait par des transes terribles. Il y avait bien, quelques mètres en avant, les tirailleurs de la troisième. Mais ils pouvaient être bousculés; et les Prussiens seraient sur lui avant qu'il ait eu le temps de souffler. Il essayait de deviner la nuit. Elle gardait tout son mystère et l'on n'y voyait pas à deux mètres devant soi. Par moments, il faisait quelques pas en avant jusqu'aux tirailleurs. Rien ne bougeait. Il aurait voulu aller jusqu'à la ligne allemande, pour se rendre compte : mais il eût été fusillé par les nôtres, en revenant. Puis il retournait auprès de ses hommes qui creusaient la terre. Les uns s'étaient hâtés, gardant leur vareuse, leur fusil sur l'épaule, de faire un trou afin d'être à l'abri. Les autres, aussi poltrons, n'avaient pas avancé car ils étaient restés couchés sur le sol. Il aurait fallu être partout en même temps. Il fallait surtout avoir la patience d'attendre, de laisser s'écouler la nuit, tandis que s'accomplissait le travail.

Vaissette prit un parti. Il se coucha sur le dos et regarda la nuit. Le ciel ne lui avait jamais paru revêtir une pareille sérénité.

— Combien de ces hommes, dit-il, creusent, sans le savoir la tranchée qui leur servira de tombeau ! Ces terrassiers sont leurs propres fossoyeurs. Quel poète dira la beauté de leur geste ? Leur labeur n'est-il pas un symbole du pauvre travail de l'humanité ?

Il ajouta :

— L'humanité se suicide et construit sa tombe. L'effort des savants et tout le progrès humain aboutissent

à inventer les appareils les plus divers et les plus terribles qui soient, dont la seule fin est de détruire nos semblables. Il y a longtemps que mon âme voltairienne doute de Dieu. Cette guerre en est la négation définitive.

— Elle est peut-être l'affirmation de la raison ? demanda une voix.

C'était de Quéré, qui était venu rejoindre le sous-lieutenant. Et la conversation continua, sous les constellations paisibles.

Le capitaine poursuivit :

— Vous voyez ici une condamnation de mes doctrines. J'y vois, moi, une condamnation des vôtres. Cette guerre est la faillite de la raison ! Ce sont vos stoïciens qui prétendent que le monde est conduit par des lois inflexibles et que l'homme est mené par la raison. C'est votre Lucrèce, qui nous a affirmé que, pour dissiper la terreur et les ténèbres de l'âme, ce n'est pas le soleil qu'il faut ni les traits lucides du jour, mais la science et la raison... A quoi sert la science et où est la raison ?

— Avouons, répondit Vaissette, qu'il souffle sur ce monde, en dépit des prêtres et des philosophes, un vent de folie. Je veux espérer encore, car le scepticisme absolu est une trop grande candeur, que de cette épreuve sortiront des hommes qui, pour avoir vu la mort, seront meilleurs.

— Cette terre de France, affirma de Quéré, a gravi son calvaire, afin d'atteindre les beautés pascales de l'éternelle résurrection.

— Admirez, souligna Vaissette, comme nous pouvons accommoder la réalité du monde sensible au goût de nos théories. Rien ne prouve ni ne réfute rien. Malgré la tragédie, ou à cause d'elle, pour vous Dieu demeure.

Pour moi, si la raison de la nature vacille, les principes essentiels de mes maîtres ne sont pas atteints : car le divin Épicure apprenait à ses amis, assis dans son jardin par une nuit aussi douce que celle-ci, que le hasard seul, et nulle pensée divine et nulle raison, préside au cours des choses; car mon grand Lucrèce passionné a affirmé la méchanceté imbécile de l'univers, qui ne poursuit aucune fin et qui avance en broyant tout sur son chemin.

Cependant, les travailleurs avaient accompli leur besogne. Le fossé était assez vaste pour qu'on pût s'y abriter, et l'aurore s'annonçait. Le capitaine de Quéré fit rentrer ses chasseurs, et Vaissette fit poursuivre le terrassement. On fouillait la terre, on la rejetait pour former le parapet. Le boyau devenait assez profond pour qu'on fût défilé, tout en permettant un tir facile, assez large pour qu'on y circulât, tout en n'offrant pas aux obus ennemis un trop large champ d'éclatement.

Ce furent de dures journées pour Vaissette. Il était tout à fait isolé et comme dans une île déserte. Il était coupé d'avec le bataillon et le monde vivant, seul dans sa ligne avancée. On ne pouvait le ravitailler qu'à la nuit. Sans arrêt, ses chasseurs allongeaient l'excavation. Enfin, on put construire un boyau perpendiculaire qui la reliait aux autres tranchées. La nuit suivante fut consacrée à l'organisation du parapet et des abatis, puis, en avant, du réseau. Les sentinelles allemandes étaient à quelques mètres. Servajac, Angielli, le sergent Batisti et l'officier tapaient sur les piquets pour les ficher au sol. On les avait entourés, afin d'amortir les coups, de lambeaux de drap découpés dans les pèlerines et les vareuses des morts. Entre les piquets, on tendait le fil de fer. Et les chasseurs, que l'angoisse n'avait pas quittés dans cet

ouvrage, tels des marins trop exposés sur la proue aux fureurs des lames, sentaient l'assurance leur revenir à mesure que le réseau étendait sa trahison tutélaire.

La vie reprit alors son cours monotone dans la nouvelle tranchée. On l'améliora. Puis on en creusa une seconde, à quelques mètres en arrière, où chacun eut son coin, son abri, sa maison. On donna des noms aux boyaux de plus en plus nombreux : il y eut le boyau de la Cannebière, en l'honneur d'Angielli; le boyau d'Horace, baptisé par Vaissette; le boyau Nicolaï, en souvenir du capitaine.

Le jour, on dormait. Les hommes jouaient aux cartes et fumaient longuement, sans mot dire. Ils fourbissaient leurs armes, ils écrivaient chez eux, ils sommeillaient. Les grandes distractions étaient un bombardement inoffensif ou le passage des avions. On suivait leurs évolutions en tâchant de reconnaître sous les ailes lumineuses la cocarde tricolore ou la croix noire : on faisait des paris quand les petits flocons de fumée légère, lancés par les canons, les encadraient. Vaissette faisait des rapports, des croquis, des situations, accumulait paperasses et notes pour le chef de bataillon et l'état-major.

La nuit ne manquait point d'apporter avec elle ses terreurs; le jeune officier ne s'y habituait point, après plusieurs mois de campagne. La guerre, le devoir étaient devenus pour lui une chose infiniment plus simple, moins grande et plus dénuée de tout appareil philosophique que par le passé : ils consistaient uniquement à tenir, à tenir coûte que coûte, à tenir contre tout bombardement, à tenir contre toute attaque, à tenir en s'incrustant au sol, à tenir jusqu'à la mort ce pauvre fossé confié à sa garde. Ce n'était pas autre chose que cela.

Dès la tombée du crépuscule, cette idée fixe s'installait en son cerveau et le dominait jusqu'aux lueurs de l'aurore. Il épiait les bruits de la nuit. C'étaient les bruissements de l'herbe, de lointaines chansons, le va-et-vient des hommes de ravitaillement dans les boyaux, une brusque fusillade, une canonnade subite. Il n'osait pas dormir. Il était seul dans son poste, où l'eau pénétrait. Il ne pouvait tenir en place. Il parcourait la tranchée, allait voir les veilleurs derrière les créneaux, s'avançait dans un poste d'écoute qui s'enfonçait vers la ligne allemande. Il rassurait le guetteur, qui pensait à chaque minute entendre les pas d'une patrouille ennemie.

Puis, la pluie se mit à ruisseler des jours durant sans se lasser. Ce fut un intolérable et long ennui. L'eau transperçait tous les vêtements. On vivait dans l'humidité qui imprégnait la peau, les muscles. On était découragé, tant on se sentait impuissant contre l'hostilité des éléments. La boue monta au-dessus des chevilles. Par endroits, elle vous enlisait jusqu'aux genoux. La terre suintait : elle avait des sueurs de sang jaunâtre. On creusa des trous d'écoulement, des puisards. Inutile, la pluie continuait et l'eau montait dans la tranchée, s'insinuant dans les abris, gagnant de boyau en boyau toutes les lignes. Elle coulait d'une parallèle d'attaque, qui paraissait une source et, bientôt, un ruisseau charriant des sacs, des poutres, des cadavres décomposés que l'eau déterrait. Le brouillard, à présent, prolongeait la nuit. Il semblait que revînt l'automne et que se continuât sans interruption l'obscurité avec ses émotions. La pluie fine et la brume noyaient toute clarté. On ne voyait pas au delà du réseau. En même temps, les artilleries devenaient plus actives. Les gros obus passaient continuellement dans l'air, sans laisser

une minute de tranquillité. Les ravitaillements se faisaient avec peine : on ne pouvait circuler dans les boyaux; leur boue emprisonnait les pieds, vous collait les semelles, étreignait les cuisiniers qui arrivaient couverts d'une cuirasse de terre, ruisselants, apportant des soupes immangeables. Les heures semblaient des siècles, elles se succédaient pourtant. On grelottait. On était assis sur un marchepied de terre glaise, les pieds dans l'épais liquide du fossé. On s'abritait avec une couverture aussi mouillée que les vêtements. Que faire ? Quelques pas pour se distraire. Regarder le brouillard nocturne. C'est tout.

La nuit est passée; le jour est presque aussi obscur, et tout aussi terne, et tout aussi humide, et tout aussi froid, et tout aussi long.

Il y a, à l'arrière, des maisons où les parquets de bois sont cirés, des tapis et des cheminées, et des lits avec des draps. Il y a des jardins dont le soleil chauffe les arbres en fleurs...

Sous le ruissellement continu, les plus bavards se sont tus. La tranchée a le silence des cimetières sous la pluie. Les hommes courbent la tête docilement sous le bombardement et sous l'averse, les pieds gelés, le dos rond. Ils n'ont point de murmure. On dirait qu'ils se sont faits à cette vie. Ils ne pensent à personne, à rien. Ils subissent sans s'étonner la chute torrentielle de l'eau comme le déroulement des événements qui les dépassent. Ils n'ont plus de volonté. Ils n'ont plus de désir. Ils n'ont plus l'enthousiasme et la foi inconsciente des premiers temps. Mais ils n'ont pas de regrets d'être là, ni l'espoir de revenir chez eux. Ils se courbent sous le joug, comme une paire de bœufs domestiques. Ils ne réflé-

chissent point. Ils acceptent cette existence. Ils n'en demandent pas le changement.

— Je vous dis que la patrie a fait ce miracle, affirme le capitaine de Quéré. Elles les a façonnés aux exigences de cette guerre.

Vaissette, au fond, est du même avis.

Le capitaine ajoute :

— Ils se sont résignés. Ils ont acquis la résignation que nous enseigne le catholicisme.

Vaissette confirme :

— Ils se sont résignés. Je constate la chose sans en tirer d'autre déduction.

De Quéré en conclut :

— Le christianisme est l'expression la plus haute de la pensée et la règle de vie la plus pratique en toute occurrence.

Et Vaissette — que ferait-on autre chose dans la tranchée ? — se met à disserter :

— Lucrèce et sa philosophie hautaine nous ont donné le secret de la vie. Les hommes sont des animaux qui se résignent. Ils acceptent ce que veut l'univers, ce que veulent ceux qui les dirigent. Et nous ne sommes pas différents de cette humanité passive. Vous donnez comme motif de notre résignation la doctrine qui veut l'humilité, et l'adoration des incompréhensibles volontés célestes. Je donne comme mobile de la mienne ma soumission aux lois mystérieuses du destin et de la raison. Il y aurait de la sottise à se révolter, de la lâcheté à se plaindre. Ma doctrine est celle des stoïciens, de Zénon, de Caton et Lucrèce, la vôtre est celle de Bossuet, de Fénelon et de Pascal. Le résultat pratique est le même, car l'âme humaine ne varie pas. Cherchez à nos attitudes

une explication naturelle ou au contraire une cause divine, elles aboutissent à la même fin : notre passivité. Ces extrêmes se rencontrent. L'humanité s'est divisée en deux partis : ceux qui croient et ceux qui doutent, mais sa conduite n'a pas été différente. Expliquez le monde comme vous le voudrez : nous pourrons nous perdre en spéculations. Je ne sais plus qu'une chose : nos hommes et nous tenons dans la tranchée.

Le vent avait soufflé si fort, cette nuit-là, qu'il avait balayé, comme des feuilles mortes dans une allée, les brumes et tous les nuages du ciel. Les étoiles resplendirent. Au matin, le soleil se leva.

La veille, deux compagnies du 36e bataillon avaient donné l'assaut contre un ouvrage ennemi, démoli par nos pièces, et dont le saillant, armé de mitrailleuses, menaçait nos lignes. Des morts étaient étendus entre les tranchées. Par-dessus le parapet, entre les créneaux, on les voyait couchés, et les rayons roses de l'aurore baignaient leurs uniformes sanglants. On ne tirait plus. C'était un spectacle d'une tristesse infinie que celui de ces cadavres arrosés de lumière par les premiers feux du jour.

— Voilà, songea Vaissette, la triste végétation de cette plaine.

Et l'explosion subite de la chaleur et de la clarté printanières ne parvenait pas à lui rendre le cœur plus léger.

Mais soudain il y eut un bruissement d'ailes, des cris enivrés d'oiseaux. C'étaient des alouettes qui se levaient de derrière les cadavres et s'élançaient vers l'azur limpide. Le champ mortuaire nourrissait encore des oiseaux. Le cimetière restait malgré tout une prairie.

Et Vaissette considérait, l'âme soulagée, le vol des alouettes dans la lumière.

CHAPITRE XIII

AU CANTONNEMENT

LA relève avait eu lieu un peu après deux heures du matin. La compagnie sortait des boyaux qui formaient un labyrinthe, une véritable cité souterraine dont les rues se croisaient, se ramifiaient à l'infini. Les chasseurs allaient aussi vite que le leur permettait la glaise qui retenait les pieds au sol : ils avaient hâte de quitter la tranchée maudite, une hâte telle que la peur s'emparait d'eux, comme une réaction contre un mois de soumission héroïque, une peur irraisonnée, terrible. Ils dormaient pourtant à moitié, l'esprit alourdi comme le corps par la carapace de boue qui les couvrait. Ils allaient dans la nuit, que troublaient à peine le bruit de leurs pas dans l'eau, des jurons étouffés, les vibrations des objets d'équipement ou des baïonnettes se heurtant.

On déboucha sur une chaussée au moment où la nuit s'évanouissait : une large route que bordaient des troncs d'arbres abattus par les obus. Les arbres décapités n'étaient plus que des poteaux larges et de hauteur différente qui supportaient les innombrables fils télégraphiques

reliant entre eux tous les états-majors. La triste chaussée était pavée. Les chasseurs faisaient claquer leurs souliers sur ce sol immobile, qui ne s'enfonçait point sous les pas. Ils éprouvaient une inexprimable sensation de sécurité. Mais leurs yeux se perdaient à l'horizon tout plat, sans la moindre élévation, parmi ces éternels champs de betteraves ou de blé. Ils s'étonnaient de ne pas rencontrer les cimes de leurs paysages. Cela les troublait, les rendait muets, leur donnait l'impression d'être des épaves perdues, ballottées sur une mer qu'ils ne connaissaient point.

La colonne avançait pesamment. Angielli plaisantait les troupes qu'on croisait : des fantassins se rendant aux tranchées. Il insultait les artilleurs qui conduisaient leurs pièces, les conducteurs des voitures de ravitaillement ou des échelons de munitions. C'était un défilé sans fin.

On rencontrait des uniformes de toutes les couleurs, de toutes les coupes : les races des cinq continents semblaient s'être donné rendez-vous sur la chaussée flamande. C'étaient les canonniers avec leurs batteries légères ou lourdes, les sections d'auto-canons, des dragons escortant des prisonniers lamentables, des tirailleurs marocains, des marins, un régiment d'Hindous. Des carabiniers et des lanciers belges, aidés de nos territoriaux, réparaient la route défoncée : le gland de leur bonnet de police, s'agitant à chacun de leur mouvement, leur donnait, malgré le décor, l'air des guerriers d'un opéra-comique de 1830. Un long convoi d'ambulances ramenait à l'arrière des blessés.

Le bataillon traversa un village. Il y avait encore des civils. Vaissette contemplait avec ravissement ces

êtres qui ne portaient point de tenue militaire. Des femmes regardaient passer les chasseurs, s'étonnant de leurs bérets.

— Ce sont des soldats des colonies, expliqua l'une.

— Ce sont des marins, rectifia l'autre.

— Ils ont retiré le pompon rouge, qui se voyait trop.

Les mulets du train de combat défilant placidement, l'oreille basse, les longs poils collés par la terre, eurent un grand succès de curiosité.

On s'arrêta pour quelques instants à la sortie du bourg. Vaissette entra dans un estaminet. On ne pouvait rien distinguer dans la pièce enfumée et noire. Elle contenait une trentaine de personnes qui avaient quitté leurs villages où tombaient nuit et jour les obus, et qui s'obstinaient à vivre là, dans le voisinage de leur maison démolie : toute une humanité inconsciente des événements, affamée et misérable, et riant encore, et se lutinant, et buvant comme à une kermesse interminable. Dans l'écurie, une fillette, qui avait perdu ses parents, toussait, étendue sur de la paille mouillée, et la toux colorait ses pommettes fiévreuses et faisait monter à ses pauvres lèvres décolorées un filet de sang.

Le bataillon pénétra dans Langebush. Le cantonnement n'était point à l'abri de la grosse artillerie allemande. La petite cité dressait vaillamment vers le ciel son clocher démoli et ses pans de murs effondrés. Peu de maisons étaient restées debout : leurs toitures s'étaient abîmées comme sous l'effort d'un cataclysme soudain et sous le travail des siècles. Il semblait qu'on traversât une ville morte comme Pompéi. La population ne se montrait pas. Il n'y avait que des décombres, des poutres brûlées et des pierres amoncelées.

La quatrième compagnie eut comme secteur de cantonnement deux fermes à l'entrée de Langebush. On s'organisa comme on put. Le bruit courait qu'on serait là pour huit jours, afin de se reposer, de mettre toutes choses au point dans le bataillon, et qu'on ne repartirait aux tranchées que pour donner l'assaut.

De Quéré vint chercher Vaissette. Les hommes s'étaient logés tant bien que mal dans les greniers et s'étaient jetés contre le sol recouvert d'une couche de paille, dormant immédiatement comme des brutes. Le capitaine n'avait pas perdu son temps. Il avait découvert, à cent mètres de la route, en plein champ, une ferme toute blanche avec des volets verts. Le soleil faisait étinceler sa façade, qui se cachait derrière des pommiers en fleurs. La fermière avait fait bien des façons pour recevoir chez elle ces hommes hirsutes et sales. Ses cuivres brillaient et toutes les pièces reluisaient de propreté. Elle avait une petite servante qui frottait le parquet à mesure que se déplaçait le capitaine, pour enlever la poussière et la marque des pas. Elle avait relégué dans une buanderie ses domestiques, hommes, femmes, enfants, pour ne pas salir son intérieur. Il avait fallu, pour qu'elle consentît à loger les trois officiers de la division, de Quéré, Richard et Vaissette, la promesse de stocks de café et de sucre, la bonne volonté visible des ordonnances qui juraient d'astiquer sans arrêt, le charme et les allures de grand seigneur du capitaine. Finalement la matrone s'était attendrie. Elle vivait avec ses valets et ses filles de ferme, dans la buanderie : le fourneau chauffait une immense bouilloire de café où, de temps en temps, on allait puiser un bol. Elle laissa la maison reluisante aux officiers. C'était un cantonnement idéal. On pourrait déjeuner et dîner à son

aise dans la salle à manger où trônaient de vieux meubles flamands. On aurait chacun une chambre avec un lit et des draps blancs pour se coucher. Une telle perspective était de nature à vous attendrir.

Les officiers se mirent à table. Ces quelques jours devaient être une détente. L'idée de la mort, pourtant, ne les quittait pas. Le tonnerre continu de l'artillerie la rendait toujours présente, ainsi que l'annonce de la prochaine attaque : le terrain, autour de la maison, où montaient en graines les betteraves, où s'épanouissait le chiendent, était labouré par les obus, éventré par les trous des projectiles, transformé en mares, tout imprégné de sang. L'engourdissement de ces heures de tranquillité ne pouvait empêcher de revivre les souffrances passées, de craindre l'effort prochain, vague encore, mais qu'on redoutait déjà comme une condamnation : sa menace oppressait, pesait sur tous les gestes et toutes les pensées.

— Mais vous êtes ici comme des seigneurs, fit une voix. Et dire qu'à l'arrière on vous plaint !

C'était Lucien Fabre qui rejoignait sa compagnie. Son émotion était profonde, comme celle de ses camarades. Il apportait avec lui une bouffée de printemps et de jeunesse, un peu de l'air du dehors. Chacun parlait en même temps. Lucien savait par les lettres de Vaissette tout ce qui se passait au bataillon. Néanmoins tout l'étonnait, lui semblait nouveau. Seul, le bruit du canon lui rappelait sa campagne, lui faisait bondir le cœur d'un désir d'action.

— Et que dit-on, là-bas ? lui demandait Vaissette.

Là-bas, c'était l'intérieur, par delà la zone des armées, dans cette région mystérieuse où l'on ne se battait pas ! Lucien comprenait bien le sentiment de ces guerriers :

c'était celui des marins isolés du monde sur le navire. Tout se rapportait aux choses du bord. Et l'on ne parlait de la terre que comme d'une côte lointaine, dont vous séparaient les espaces de l'Océan et les longs mois de traversée.

— Vous arrivez au bon moment, dit le capitaine de Quéré. Nous allons enfin prendre une offensive décisive. Ce sera dur.

— Ce ne sera jamais plus dur que l'assaut de Laumont, affirma Lucien.

Ses camarades ne lui répondirent pas; mais ils restaient soucieux. Le capitaine étendit le bras vers la ligne de défense. Il répéta :

— Ce sera dur.

— Ils sont si bien organisés ? demanda Lucien.

— C'est à croire qu'ils ont le génie de la méthode, déclara de Quéré. Cet esprit d'ordre était l'apanage des nations latines. Nous le tenions de la Grèce, qui l'avait apporté dans le domaine moral avec Phidias et Platon, et de Rome, qui l'avait apporté dans le domaine politique avec Cicéron et Auguste, avec ses orateurs et ses proconsuls, constructeurs de sociétés et de routes. Nous l'avons gardé jusqu'au triomphe de la Révolution : et nous savions en faire usage pour le bien de l'humanité. La Prusse a étudié à notre école, et elle a mis la puissance de l'organisation non pas au service de la beauté morale, mais au service de la force. Elle est formidable.

Le regard rêveur du capitaine s'illumina :

— La bataille sera terrible. Mais notre pays et son génie sont éternels. La grâce ne nous manquera pas. Nous vaincrons.

— La grâce ? interrogea Lucien.

Il voyait avec étonnement que Vaissette ne protestait pas.

— Nous avons beaucoup réfléchi sur cette guerre, dans les tranchées, répondit le capitaine, comme vous, sans doute, pendant votre convalescence. Et nous en sommes arrivés, Vaissette et moi, à la même conclusion. La voici : En apparence, c'est un hasard qui mène le cours des hostilités; en réalité, c'est un miracle qui fait la longue soumission de nos hommes et leur élan à l'heure propice; et c'est un miracle qui décide de la victoire. Moi, je crois que ce miracle est une grâce de Dieu. C'est la grâce des théologiens, celle de Molina comme celle des *Provinciales*. Il y a la grâce suffisante, donnée à tous les hommes et à tous les peuples : à notre peuple de l'accepter ! Il y a la grâce actuelle, une inspiration subite de Dieu, qui nous l'envoie à l'heure critique pour nous permettre d'accomplir sa volonté : cette grâce-là est son miracle en faveur de la terre française.

— Je ne crois pas, reprit Vaissette, à l'action divine dans l'histoire humaine. Le surnaturel n'existe pas pour moi. Je crois pourtant à un miracle des destins, à une grâce permanente que possède le sol. Je veux dire que ce qui nous semble miraculeux comme ces victoires de Denain ou de Valmy, par lesquelles fut sauvée la France, est au fond un phénomène normal, dont nous n'avons pas vu la raison. Cette raison c'est la volonté du sol de rester Français.

Il poursuivit :

— J'accepte sans surprise, ainsi qu'un stoïcien, tout ce qui arrive, et qui est permis par les destins. Ils veulent qu'il y ait des patries. Ils ont fait surgir des entrailles de

notre terre, un jour le génie de Molière, un jour la colonnade du Louvre, un jour la foi de la bergère lorraine, un jour l'obscure soumission de nos hommes qui veulent bien mourir. La patrie se défend. Son instinct lui fait produire, suivant la nécessité, une génération de penseurs ou de soldats. Un miracle permanent s'accomplit, un miracle de la terre et du peuple. C'est une grâce de tous les temps qui se manifeste dans sa plénitude, aux époques de crise : qu'il provienne de nos montagnes et de nos fleuves, c'est-à-dire de ce sol et de ses destins, ou qu'il émane d'une puissance divine au-dessus de ce sol et au delà de ces destins, le miracle est le même. Le capitaine de Quéré vient de le dire : « La grâce ne nous manquera point. » Nous vaincrons !

Ainsi s'échangeaient entre ces hommes de graves propos. Ainsi s'affirmaient leur système, leur compréhension de la patrie et de ses exigences, leur acceptation du devoir, après de longs mois de lutte, au lendemain de tant de souffrances et à la veille de leur suprême mouvement de sacrifice et de foi.

— J'ai hâte de retrouver mes chasseurs, déclara Lucien.

Vaissette l'amena aux deux fermes où logeait la compagnie. Il avait justement commandé une revue d'armes et d'équipement : ingrate mais utile besogne de la vie de caserne. La propreté était difficile à obtenir. Il n'est pas de brosse qui vienne à bout du limon des tranchées et de l'eau noirâtre qui croupit dans les cours des maisons flamandes. Il y a de l'eau partout, sauf dans les puits que vident dès le matin les petites pompes des paysans. On était loin des uniformes brillants des premiers mois. Le fermier, excédé de loger toutes ces troupes, et

ne comprenant pas encore pourquoi l'on se battait et pourquoi les obus tuaient son bétail et défonçaient son champ, avait démonté sa pompe et retiré la corde de son puits. Il se disputait avec Angielli, qui ne parlait de rien moins que de lui faire un mauvais coup.

L'arrivée de Lucien rétablit le calme. Les anciens se pressèrent autour de lui. Ils n'étaient pas nombreux. La venue des renforts successifs, le départ des blessés, l'évacuation des malades, les morts, tout cela avait complètement transformé la compagnie : tout au plus comptait-elle une vingtaine des chasseurs du début. Mais son esprit subsistait, ses habitudes et sa tradition.

Quelques hommes justement venaient du dépôt et avaient rejoint le cantonnement : des paysans du Dauphiné et des Pyrénées, qui n'étaient guère différents de Rousset ou de Diribarne, morts au champ d'honneur. Si bien que la présence des montagnards et celle d'Angielli, de Servajac, de Girard son ordonnance, donnaient à Lucien l'impression qu'il n'avait pas quitté le bataillon. Il trouvait peut-être ses chasseurs plus lents, plus soumis, plus lourds.

— Nous savions bien que vous seriez là pour le grand coup, lui dit le caporal Gros.

Cette confiance ainsi exprimée lui fut chère. Mais il eut de la tristesse à constater que ses chasseurs étaient uniquement possédés par la pensée de cette attaque, que tout annonçait.

Les uns s'étaient dispersés dans les cantonnements. Ils se promenaient, désœuvrés, en traînant leurs souliers, pénétraient à l'estaminet, achetaient ce tabac belge léger qui brûlait dans les pipes avec une odeur de paille et de mélasse. Ils tâchaient d'entrer en conversation avec deux

ou trois femmes, imposantes maritornes blondes, dont ils ne comprenaient point le langage : et cela les faisait rire.

Les autres, plus tranquilles, fourbissaient leurs armes, réparaient les vareuses, écrivaient chez eux. Ils avaient pris l'habitude de rédiger des lettres et l'opération n'était plus laborieuse comme au début. Ils lisaient un journal qui les indignait. Ils portaient sur les civils de l'arrière de dures appréciations. Ceux-ci ne gagnent pas plus à être jugés d'après les journaux que les humbles héros patients des tranchées ne peuvent être compris au moyen des récits de nos pauvres quotidiens. La guerre a une autre tristesse et une autre grandeur.

— Et Marguerite ? demanda Vaissette à Lucien.

Tous deux rentraient lentement vers la maison blanche, qui se cachait sous les pommiers fleuris. Le soir descendait. Il était d'une douceur infinie.

Lucien Fabre avoua :

— La guerre me semble à présent beaucoup plus pénible.

Vaissette lui dit :

— Évidemment le drame est plus profond pour toi. Mais c'est le cas de presque tous nos hommes. Ils ont laissé là-bas leur foyer.

Le lieutenant Richard les avait rencontrés. Il revenait lui aussi de passer en revue sa compagnie. C'était un négociant de Toulon. Il n'avait guère d'idées morales ni politiques, mais c'était un homme excellent. Il possédait l'esprit d'un bourgeois de Louis-Philippe, qui a lu Voltaire et qui est naturellement conservateur; mais, en France, il sommeille toujours un peu de la grande âme de Don Quichotte au fond intime de ces Sancho Pança.

Il n'avait pas l'air bien guerrier avec sa vareuse comprimant un ventre arrondi, et on se le représentait bien mieux en pantoufles qu'en bottes : or, sa conduite, depuis son arrivée au feu, avait provoqué l'admiration du capitaine de Quéré lui-même.

Le lieutenant Richard affirma :

— C'est notre foyer que nous venons défendre. J'en ai le sentiment, bien que cela paraisse, au premier abord, paradoxal.

— Et pourquoi paradoxal ? demanda Vaissette.

— On pourrait croire, répondit Richard, qu'une victoire des Allemands ne troublerait nullement à Toulon l'ordre de mon ménage. Elle ne diminuerait pas la tendresse de ma femme, et ne changerait rien à l'économie de ma maison. En exposant ma vie, je risque au contraire de laisser détruire ce foyer. Et pourtant une voix intérieure me dit que je me bats pour le protéger.

— Vous avez raison, acquiesça Vaissette. La guerre est née pour la défense du foyer : le premier homme, qui a roulé une pierre au seuil de sa caverne, pour en interdire l'entrée aux animaux féroces ou à ses semblables, plus féroces encore, a créé la première forteresse et déclaré les premières hostilités. C'est ce même mouvement d'instinct et de raison qui pousse l'homme à défendre, après la caverne, sa maison, sa ville et sa patrie.

Lucien Fabre insista :

— Nous veillons au salut de ce qui constitue réellement notre foyer : non seulement les êtres qui le composent, mais encore l'air qu'on y respire, la langue qu'on y parle, sa paix domestique, l'histoire des ancêtres défunts, le beau paysage qui l'environne et jusqu'au bon pain de

France qu'on y mange et au vin clair qu'on y boit.

Il comprenait à présent toutes ces choses parce qu'il avait aimé.

Vaissette eut ces derniers mots, où sa voix se faisait plus chaude, s'exaltait :

— Il n'y a donc qu'un conflit apparent entre l'intérêt de votre famille, qui est de vous garder auprès d'elle, et l'intérêt de la patrie, qui est de vous avoir sur la ligne de feu. Et même, s'il y avait eu un conflit, j'aurais aimé que cette guerre nous amenât à constater qu'il y a un devoir plus haut que notre tranquillité personnelle et que le bonheur de ceux que nous aimons. C'est ce qui est arrivé. Nous faisons partie d'une génération qui se sacrifie. Les époux passionnés sentent en eux une puissance plus violente que celle de leur amour. Les pères affrontent la mort en quittant leurs jeunes fils, pour le bien de leurs petits-neveux qu'ils ne connaîtront pas. Les vivants s'immolent pour ceux qui ne sont même point encore une espérance de vie. Jamais l'humanité n'a été aussi grande et n'a gravi de tels sommets.

Les deux officiers écoutaient Vaissette en rêvant. Lucien entendait sonner en lui le rire clair de Marguerite; il se souvenait des plus tendres nuits passées et de l'épaule ronde et de la gorge heureuse de son amante. Richard se rappelait son ménage, sa femme courageuse et belle qu'il aimait, l'intimité des choses familières, les meubles qui depuis leur mariage avaient été les témoins du cours monotone et grave des heures, l'habitude sacrée de ses amours à la fois fraternelles et violentes.

Il avait envie de raconter à ces étrangers ses fiançailles, les luttes banales de sa vie, la disposition de son intérieur. Il se contenta de leur montrer le portrait de sa

femme. Et toutes ces confidences échangées, et tous ces propos bavards avaient de la grandeur parce que ces hommes savaient que dans quelques jours, au soir de l'attaque, ils ne se retrouveraient plus ainsi tous trois ensemble : quelques-uns, tous peut-être, seraient tombés au champ du sacrifice et de l'honneur.

Ils étaient arrivés à la ferme où le capitaine de Quéré les attendait. Ils s'assirent sur un banc, sous les pommiers. L'air du soir était rempli de tristesse et de douceur.

— Nous disions, expliqua Vaissette, que l'on ne réalise vraiment le drame intérieur de la guerre que si on aime. Misérable humanité qui subit des devoirs plus impérieux que les devoirs de l'amour. La tragédie des événements de cette époque nous montre que les longs espoirs ne nous sont point permis. J'en reviens à mon cher Horace, qui disait à Sestius :

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

La guerre nous fait voir l'humaine vérité de sa doctrine, que dominent de grandes idées : l'indifférence de la nature, la dignité de l'homme, le dédain de la mort. Nous savons maintenant la fragilité de nos bonheurs périssables, les caprices de la fortune; et nous avons appris à voir venir notre fin prochaine avec une volonté tranquille et une intelligence souveraine.

— Nous avons vu désormais, conclut le capitaine de Quéré, les laideurs et les beautés de la guerre. Il a fallu le retour de cette barbarie sublime pour que nous sachions encore mourir pour une idée. Je ne suis pas prophète et je ne sais si des temps viendront où l'homme ne sera plus paresseux, brutal, cupide et violent, et où,

par conséquent, la politesse des mœurs régnant avec la justice, les guerres n'existeront plus. J'ignore si des jours luiront où tous les peuples de ce globe, ayant pris conscience de leur misère infinie, consacreront leur labeur au seul progrès des arts et à l'harmonie entre les patries. En attendant, les saintes horreurs des batailles auront appris aux peuples les vertus du sacrifice, de l'enthousiasme et de la soumission.

CHAPITRE XIV

LES PRISONNIERS

VAISSETTE et le capitaine de Quéré regardaient passer sur la route un convoi de prisonniers.

Ils étaient lamentables. Ils marchaient en baissant la tête, honteux de leur captivité. Ils allaient lourdement, les bottes emplies d'eau. La même stupeur accablait leurs fortes épaules et se lisait sur leur visage aux poils roux et dans leurs yeux fuyants. Ils avaient des vêtements déchirés et maculés de boue. Aucun ne portait le fameux casque gris haï de nos hommes, mais ces casquettes sans visière qui n'ont aucun air de gloire. On eût dit du bétail humain.

L'escorte de gendarmes s'arrêta. Un sous-officier fit entrer le troupeau dans une grange. Les chasseurs regardaient sans haine ces ennemis.

— Ces hommes, dit Vaissette, me font pitié.

— La guerre, affirma de Quéré, est une grande misère. Nous sommes tous frères en Jésus-Christ.

— Et pourtant, poursuivit Vaissette, je les hais. Ils ont voulu étonner le monde par leurs crimes, et ils

y ont réussi. Ils ont été pris d'une ivresse de destruction et ils ont réalisé pratiquement, en pleine lucidité, des méfaits dont l'ivresse seule eût été l'excuse. L'Allemagne était un foyer de civilisation; elle contribuait par son labeur à la marche de l'esprit humain. Et soudain tout son génie, appliqué à la fureur de meurtre et de ravages, nous a ramenés aux époques barbares, a fait triompher les puissances de déséquilibre et de désordre, a fait reculer l'humanité. Il y avait pourtant vraiment une Allemagne telle que l'avait vue madame de Staël. Des professeurs à lunettes dorées et au rire facile s'assemblaient, après le dîner, dans les villes paisibles de la Thuringe ou de la Saxe, pour faire de la musique en buvant de la bière. Il y avait de lourdes ménagères blondes qui avaient le culte de leur maison. Des jeunes gens se promenaient encore, le dimanche, sous les tilleuls embaumés des bords du Rhin. Werther et Charlotte n'étaient point tous morts en Germanie... Nous pouvions croire à une paix éternelle. Nous pouvions croire du moins à une guerre loyale. Ils ont commis toutes les déloyautés et ils ont si bien tiré de la guerre toutes ses conséquences et toutes ses manifestations d'horreur qu'ils se sont déshonorés. Ils ont ressuscité la barbarie : je les hais, car leur guerre est un attentat contre la culture du monde.

— Ne vous désolez pas, Vaissette, dit le capitaine.

Il était grave et son regard se perdait vers l'horizon. Il sentait bien la tristesse intime qu'éprouvait son jeune officier pour tous ses rêves déçus. Vaissette ajouta :

— L'homme n'a jamais été aussi dur pour l'homme. Je ne peux plus croire au progrès humain : l'humanité est pire que jamais.

— N'oubliez pas l'histoire, répondit de Quéré.

Nous ne sommes pas meilleurs, mais nous ne sommes pas plus méchants. Nous sommes semblables à ceux qui vivaient au temps de Périclès et de Dante, époques tragiques où furent conçues des choses impérissables. Nous n'avons pas encore su ni voulu nous éclairer à la lumière de Celui qui est le soleil de Justice. Patience, son heure viendra. Ne vous découragez point. Et sachez que nous y travaillons.

Il poursuivit :

— Cette guerre maudite donnera le goût, à ceux qui l'auront vécue, d'une plus grande douceur dans les mœurs et dans l'esprit. Il y a eu tant de noblesse et tant de douleurs infligées à ce siècle qu'il pourra découvrir quelques vérités. On ne les trouve que grâce à la souffrance et avec le cœur. Toutes les choses de l'esprit sont stériles, les choses du cœur seules ont une réalité féconde.

— Ainsi, dit Vaissette, ce ne sera pas vainement que la France vaincra et que nous mourrons.

— Ayez cette certitude lui répondit le capitaine, vous qui n'avez point, comme moi, celle de la résurrection. Par conséquent, ne rougissez pas, tout en haïssant nos ennemis, d'avoir pitié de ces prisonniers : et ils sont désarmés !

— Regardez nos hommes, fit Vaissette, ils ont de la curiosité, mais aucune aversion. Ils sentent qu'il y a là une humanité pitoyable qui est allée au-devant du sacrifice avec une grandeur puissante et résignée comme la leur. C'est la misère de ces générations qui perçoivent, en se tuant, ce qu'il y a de noble chez leur adversaire. Nos chasseurs veulent des hécatombes d'ennemis et ils ne font point de distinction entre les dirigeants et le peuple, qu'ils exècrent également. Mais en exécrant

le peuple, ils plaignent l'homme. La patrie les inspire; ils sont ses héros et ses vengeurs : cela ne les empêche pas de sentir que ce qui les sépare de leurs ennemis est une haine passagère, tandis que ce qui les unit, leur misère et leur servitude, est éternel. Ils les absolvent en la profondeur de leur âme, comme la terre, qui a fait pourtant elle-même les patries, rassemble les corps de tous les ennemis dans son sein.

— Et moi aussi, dit de Quéré, je pardonne à ces hommes qui, comme les nôtres, ont connu la force de mourir. Ils sont morts pour une cause injuste. Mais ils croyaient en elle et sont morts en croyant. Ils ont ressuscité la sauvagerie et les crimes des temps révolus. Mais ils se sont précipités à la tuerie avec une foi sombre, résignée, passive, tremblante et soumise qui m'inspire, comme à vous, du respect et de la pitié.

Une ambulance s'était arrêtée. Les brancardiers en descendaient, avec des précautions infinies, un officier allemand blessé.

— Deux balles dans le ventre, expliqua aux officiers un infirmier. Il a son compte.

C'était un tout jeune homme. Son visage était déjà livide. La lumière s'éteignait de ses grands yeux bleus.

Le capitaine et le lieutenant s'approchèrent de lui. Ils lui dirent quelques paroles de réconfort.

L'officier prussien semblait ne pas comprendre.

Vaissette s'adressa à lui en allemand. Celui-ci sourit faiblement. Il fit un effort visible pour parler.

Il dit :

— Triste guerre, monsieur !

Il sourit encore. Ces mots étaient lamentables dans la bouche de ce mourant.

Le capitaine eut un geste sublime. Il lui prit la main, et la garda entre les siennes, comme pour l'aider à mourir. Un peu d'écume sanglante vint aux lèvres du prisonnier. Il répéta doucement, comme une mélopée :

— Triste guerre, monsieur, triste guerre !...

Vaissette, très ému parlait. Il lui disait :

— Vous serez bien soigné, dans le midi de la France.

Mais le Prussien branlait sa pauvre tête, pour expliquer qu'il n'était point dupe. Il avait baissé les paupières.

Il les rouvrit soudain : son regard brûla d'une dernière lueur. Il s'obstinait à redire, en un murmure étouffé.

— Triste guerre, monsieur, triste guerre !

CHAPITRE XV

L'ASSAUT

QUAND le bataillon quitta Langebush, par la chaussée pavée, pour regagner les tranchées, les chasseurs sentaient peser sur eux une tristesse morne. Ils ignoraient pourtant qu'ils étaient à la veille du sacrifice suprême. Le commandant avait fait venir les officiers. Il les avait prévenus : « Nous attaquerons demain, à midi exactement. Objectif : les tranchées ennemies, à deux cents mètres des nôtres. Ne dites rien aux hommes avant le matin. » Mais les hommes pressentaient le drame. Et ils regardaient avec un air craintif les maisons du bourg sur lesquelles tombaient la nuit et le brouillard. Reverraient-ils encore des maisons ? Leur marche était une marche à la mort.

L'étape était longue. Enfin, on obliqua dans un champ. Un sergent d'infanterie et deux hommes attendaient là, pour servir de guides à travers le réseau des tranchées jusqu'aux positions d'attaque. On pénétra dans le premier boyau ; on avait brusquement la sensation de descendre dans sa tombe ; on ne participait déjà plus aux choses du monde ; on venait de franchir le seuil du néant.

— C'est là ! montra le sergent au bout d'une demi-heure de marche.

Un à un, les hommes débouchaient dans le fossé boueux.

— Je vous remercie, dit Fabre.

Les fantassins qu'on relevait s'en allaient en silence. Les officiers se passaient les consignes. Vaissette reconnaissait le secteur : cent mètres de long. A côté, celui du capitaine de Quéré. Il plaçait lui-même les sentinelles et les guetteurs.

Les deux artilleries tonnaient. Elles échangeaient leurs projectiles avec une régularité d'un rythme large. On eût dit qu'elles respiraient.

Fabre avait retrouvé de Quéré, Richard et Vaissette. Ils ne songeaient pas à dormir. Ils auraient bien voulu : mais comment sommeiller en ces heures terribles et lucides qui sont les heures suprêmes de votre existence ? Les hommes aussi étaient tous éveillés. Seul, dans un abri voisin, l'officier commandant les mitrailleuses était assoupi. Il ne serait pas de l'attaque du lendemain : Lucien ressentit une jalousie furieuse contre lui. Il en eut honte.

— Les heures sont longues, dit-il.

Il avait éprouvé, par tout le corps, un grand tremblement.

Personne ne lui répondit. On n'était plus bavard en ces instants. C'était la minute solennelle où l'on règle ses comptes avec sa conscience ou avec sa foi. Lucien Fabre déchira deux lettres de Marguerite pour qu'on ne pût les lire après sa mort. La petite flamme de la bougie consuma les feuilles légères. Richard déclara en confidence à Vaissette : « C'est moins dur qu'on ne croit. » Il trompait toute défaillance par ces mots qui étaient d'une

ironie pitoyable et résolue. Vaissette écrivait à sa mère la lettre qu'on retrouverait sur lui. Il disait avec certitude et sérénité : « Je meurs heureux de mourir pour la France. » De Quéré fumait silencieusement à la porte de l'abri. Il avait l'âme tout illuminée.

Il resta là avec Richard. Vaissette et Fabre retournèrent à leur petit poste de commandement. Le bombardement, de part et d'autre, s'amplifiait.

Et ce fut de nouveau le tumulte des grandes batailles.

Déjà l'on pouvait à peine s'entendre.

— S'ils se doutaient, cria Lucien dans l'oreille de Vaissette, que c'est si terrible !

« Ils » c'étaient tous ceux qui n'avaient pas vu la guerre, tous ceux qui s'en représentent à peine les souffrances, tous ceux à qui sont confiées les destinées des peuples, tous ceux pour qui ils allaient mourir.

Le jour parut.

Lucien avait appelé les chefs de sections : il leur donnait ses instructions pour l'attaque. Dès lors, il parcourut continuellement son boyau. On pouvait difficilement se parler. Il suffisait de sourire à l'un des chasseurs, de donner une cigarette à l'autre. Les hommes aussi mettaient leurs papiers en ordre. Servajac triait de vieilles lettres salies, silencieux à son habitude. Il cherchait quelque chose. Il trouva : c'était sa photographie. Il la prit et, en un geste spontané, la donna à son officier. Angielli saisit timidement la main du lieutenant à son passage, et la lui serra longuement.

On travaillait pour se distraire. Six heures du matin. C'était long. Vaissette, afin de passer le temps, comptait avec un sergent les obus qui tombaient sur leur réseau de fil de fer. Des hommes amélioraient le marchepied,

les gradins de départ, d'où l'on allait s'élancer sur le glacis criblé d'éclatements. De temps à autre, on était éclaboussé par la terre, par les cailloux que projetaient les explosions.

Dans le lointain, Langebush, atteint par les pièces à longue portée, brûlait. Avec ses jumelles Vaissette voyait flamboyer la chapelle, l'hôtel de ville, les halles. Il se rappela la petite maison blanche, derrière les pommiers fleuris, où ils avaient habité.

Les obus français passaient, en rasant le parapet, déferlant vers les lignes allemandes. La poussière, là-bas, jaillissait, comme remuée par des pelles géantes. Et toujours dans ces positions s'engouffraient de nouveaux engins.

Devant la tranchée, à quelques mètres, une mine sauta. On entendit à peine la déflagration dans l'énorme vacarme de la lutte. Une fumée lourde, jaune et dorée montait lentement au ciel, plus dense que la fumée des éclatements d'obus.

— A moi ! cria Vaissette.

Il se précipita vers l'entonnoir, escaladant la tranchée, faisant quelques pas sur le terrain découvert, descendant dans l'ouverture béante.

Quelques hommes l'avaient suivi. Ils se portèrent à l'extrémité du cirque, plus près de l'ennemi. Des fantassins prussiens approchaient en rampant et en sautant de trous d'obus en trous d'obus. La bataille s'engagea, presque un corps à corps. Vaissette et trois hommes lançaient des grenades sur les assaillants. Batisti, à ses côtés, tirait avec son fusil, et chaque coup était mortel. Derrière, on distinguait les feux par salves de Fabre, qui soutenait son sous-lieutenant et faisait hâtivement

construire un boyau étroit et peu profond jusqu'au cirque.

La folie commençait à s'emparer de ces êtres.

— Dix heures... Encore deux heures avant l'assaut, pensa Lucien.

Les obus français rasaient de plus en plus notre ligne. Leur effet devait être effroyable. Il en tombait tant, à quelques mètres en avant, qu'ils explosaient non plus sur la terre, mais sur un tapis d'éclats de cuivre et d'acier. La mélinite projetait des gerbes énormes. La ligne allemande n'était plus qu'un long cratère de volcan. Le sol, en se soulevant à chaque explosion, semblait bouillonner.

Vaissette tenait toujours dans son entonnoir. Des balles y tombaient en ronflant comme des toupies; des pétards et des torpilles. L'éclatement de ces dernières déchirait l'air avec un bruit de soie si aigre qu'il dominait le tumulte formidable. Mais il y avait autour de l'officier de nombreux cadavres. Batisti et les chasseurs qui restaient avaient quitté leur vareuse, leur sac, leur fusil. Ils étaient en manches de chemise avec leurs musettes brunes bourrées de grenades. Leurs bras les projetaient sur les Prussiens couchés devant eux, qui s'obstinaient à ne pas reculer, à mourir. Deux Allemands avaient pénétré dans le cirque. Ils étaient égorgés, le cou saignant, le ventre ouvert par une grenade, les entrailles à nu.

Le boyau que Fabre faisait creuser sous la mitraille fut percé. On occupa l'entonnoir. Du reste, il n'était plus attaqué, faute de combattants.

Le capitaine de Quéré, qui commandait les deux compagnies, vint se rendre compte de la situation. Onze heures. Il fallait être prêt. Fabre avait les traits crispés et tendus. Quant à Vaissette, il était absolument

noir, noir de poudre, de la tête aux pieds; les raies de sueur creusaient des rides blanches sur son visage. Des plaques de sang avaient jailli sur sa vareuse et sur sa figure. Il était encore hébété, à la suite de l'effort physique fourni et à cause du bombardement. Il parlait à Fabre et à de Quéré, criant à tue-tête pour qu'on l'entendît, mais sans reconnaître ses camarades.

Autour de l'entonnoir, Angielli courait en gesticulant, l'uniforme déchiré, éclaboussé de sang. Il enjambait les morts et les blessés, qui ne l'arrêtaient pas dans sa course interminable. Il riait d'un rire éperdu.

Il était devenu fou.

Vaissette revint à lui. L'avalanche grondait en en ébranlant la terre et l'air. Mais le moment de l'attaque approchait. Chacun le sentait, en éprouvait l'horreur sacrée. L'oreille s'était si bien habituée au fracas des détonations qu'on pouvait s'entendre parler.

Le capitaine de Quéré cria :

— Il est onze heures trente. J'ai l'heure du commandant. Réglez vos montres sur la mienne. A midi, sans ordre nouveau, le déclenchement.

Il était d'un calme souverain.

Il étreignit les mains de Vaissette et de Fabre. Il souriait. Il leur dit :

— Mes amis, vive la France !

Il les quitta sur ces mots. Sa silhouette élancée se perdit dans le boyau.

Les chasseurs ne tenaient plus en place. Une agitation fébrile remplaçait leur acceptation stoïque, comme si un démon se fût emparé d'eux. Ils regardaient, par-dessus le parapet, le terrain d'attaque, où nos obus soulevaient encore des colonnes de terre et de fumée.

— Comme c'est petit, pensa Lucien, ce court espace à franchir !

— Qui de nous deux y arrivera le premier ? lui cria Vaissette.

Ils parièrent une bouteille de champagne, comme s'il se fût agi d'un exercice de gymnastique.

Plus que vingt minutes... Vingt minutes encore pour voir le soleil qui déchirait les nuages, pour se remuer, pour entendre la vie et les explosions. Les brancardiers étaient arrivés dans le boyau de communication. Cela fit frémir les hommes. Ils avaient mis d'instinct leur baïonnette au canon. Ils étaient plus calmes. On sentait qu'un grand souffle avait passé sur tous.

Il était temps. Lucien serra la main de Vaissette. Ils osèrent se regarder : on n'échange pas deux fois dans une vie de pareils regards. Il quitta son ami pour se porter en tête de la première section.

Les chasseurs étaient correctement alignés, dans la tranchée.

— Qu'ils sont beaux ! murmura l'officier.

Rien que le gradin à monter, et l'on serait sur le glacis. La rage de notre artillerie tournait à la démence. L'air tremblait. L'atmosphère éclatait.

Les canons allemands mugissaient. Des mitrailleuses envoyaient une nappe de balles, qui rasait le sol. Comment pourrait-on sortir ? Ce n'était plus un bourdonnement d'insectes, mais les sifflements de milliers de reptiles.

Le lieutenant Fabre eut l'audace de monter sur le marchepied de départ. Tout son buste émergeait de la tranchée. Il fut saisi d'admiration. Livide d'émotion il contemplait le capitaine de Quéré : debout sur le glacis,

immobile, appuyé sur sa canne, celui-ci faisait courir au cœur de ses hommes, par son exemple, un immense frisson.

Midi.

— Pour l'assaut ! cria Lucien... Faites passer... En avant !

. . . .

Vaissette ouvrit les yeux. Il était étendu sur le sol. Il vit le ciel. Jamais il ne lui avait paru aussi calme.

— Comme c'est bleu, dit-il, le ciel !

Il voulut bouger. Il ne put pas. Il était cloué à la terre. Il n'entendait plus de bruit. La bataille s'était apaisée. Deux brancardiers passaient à côté de lui. Ils virent ses yeux qui vivaient.

— Ah ! mon lieutenant ! dit l'un, nous voilà...

Il ne pouvait pas répondre. Le chasseur poursuivit :

— Ne vous raidissez pas. Nous allons vous mettre sur le brancard.

Ils s'étaient penchés sur lui.

Vaissette put demander doucement :

— Nous avons pris la tranchée ?

— Toute leur ligne est crevée, répondit l'homme. On les poursuit.

Vaissette sourit.

Il demanda encore :

— Et le lieutenant Fabre ?

L'ambulancier avoua, virilement :

— Il est tué.

— Ah ! fit Vaissette, en gardant son sourire.

Il acceptait tous les deuils.

Il put interroger encore :

— Le capitaine...

Il dut s'arrêter. Le sang affluait brusquement de la poitrine enfoncée à la gorge. Il acheva :

— ... de Quéré ?

Le brancardier répéta :

— Il est tué.

— Ah ! dit encore doucement Vaissette.

Les hommes se baissaient, afin de le soulever.

— Laissez-moi, dit-il très bas...

Il répéta, dans son sourire :

— Tués...

Il ajouta :

— Moi aussi.

Son regard s'était éteint. Il eut un râle et un dernier frisson de tout le corps. Il put rouvrir les yeux. Il fit un effort. Alors, il murmura, en les fermant à jamais :

— Mais la France continue !...

FIN

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

L'APPEL DU SOL

L'APPEL DU SOL d'Adrien Bertrand a obtenu le douzième Prix Goncourt, le 15 décembre 1916, par neuf voix contre une à Maurice Genevoix.

Le scrutin qui ne comporta qu'un tour eut lieu au Restaurant Drouant.

Ce Prix — celui de 1914 — avait été réservé.

Étaient présents :

Gustave Geffroy,
Rosny Aîné,
Léon Hennique,
Élémir Bourges,
Léon Daudet,
Lucien Descaves.

Ont voté par correspondance :

Octave Mirbeau,
Judith Gautier,
Paul Margueritte,
Rosny Jeune.

Adrien Bertrand, né à Nyons (Drôme) le 4 août 1888, est mort à Grasse le 18 novembre 1917, des suites de blessures de guerre.

L'Appel du Sol fut édité pour la première fois par Calmann-Lévy.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES

D'ADRIEN BERTRAND

1908 – CATULLE MENDÈS. Biographie critique avec un portrait d'après une photographie de H. Manuel, un autographe et une bibliographie. Ed. originale. Paris, *Sansot*, 1908.

LES SOIRS ARDENTS. Rythmes et cadences. Poésies. Éd. originale. Paris, *Sansot*, 1908.

1910 – E. BRIEUX. Biographie critique avec un portrait d'après une photographie de H. Manuel, un autographe et une bibliographie. Éd. originale. Paris, *Sansot*, 1910.

1915 – LES JARDINS DE PRIAPE. Poèmes. Éd. originale. Paris, *Dorbon*, 1915.

LA VICTOIRE DE LORRAINE. Carnet d'un officier de dragons.

a) Éd. originale (Coll. La Guerre. Récit des témoins). Paris, *Berger-Levrault*, 1915.
« Ouvrage publié sans nom d'auteur. »

b) Ed. revue et augm. Paris, *Berger-Levrault*, 1917.
« Une édition de cet ouvrage, trad. en anglais, a paru dans la coll. Nelson. »

1916 – L'APPEL DU SOL. Roman. Éd. originale. Paris, *Calmann-Lévy*. (1916.)

LA CONQUÊTE DE L'AUTRICHE PAR L'ALLEMAGNE. Une nouvelle forme du Pangermanisme, le « Zollverein ». Éd. originale (Coll. Pages d'histoire, 1914-1916, 99). Paris, *Berger-Levrault*, 1916.

1917 – L'ILLUSION DU PRÉFET MUCIUS. Conte de l'an 80 de N. S. J. C. Grav. orig. sur bois de Louis Jou. Éd. originale. Paris, *Berger-Levrault*, 1917.

L'ORAGE SUR LE JARDIN DE CANDIDE. Romans philosophiques. Éd. originale. Paris, *Calmann-Lévy*. (1917.)

LE VERGER DE CYPRIS. Poèmes. Éd. originale. Paris, *Berger-Levrault*, 1917.

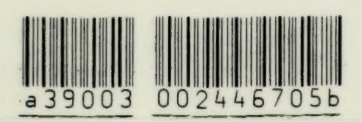
1922 – SONNETS SUR LA NATURE. MCMXXII (1922). Éd. originale. Avec 5 bois de Maximilien Vox-Monod. (Achevé d'imprimer, le 10 mars 1923, à *L'Encrier*.)



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE DE MONACO
LE 15 MAI 1950

Dépôt légal : 2e trimestre 1950.

Printed in Monaco.


a39003 002446705b